

ISABELLE SALVAT

LE  
PORTRAIT VIVANT



STELLA

1 RUE GAZAN PARIS 40 F.



*Laedam*

292 847

**Isabelle SALVAT**

---

# **LE PORTRAIT VIVANT**

**Roman inédit**



**COLLECTION STELLA**  
**EDITIONS DE MONTSOURIS**  
1 • RUE GAZAN • PARIS • XIV



# LE PORTRAIT VIVANT

---

## CHAPITRE PREMIER

Tout le pays était noyé dans une brume bleue, sur laquelle flottait l'odeur âcre des feux de ronces. Sur les montagnes, les fougères prenaient les nuances fauves et violettes des anciennes tapisseries. De temps à autre, d'un champ de maïs moissonné, où le vent courait avec des claquements secs, des bandes de corbeaux s'élevaient, tournaient dans le brouillard avec de longs cris déchirants.

Des deux côtés de la route, on n'apercevait qu'un paysage montueux, creusé de combes, et qui semblait désert. La ligne bleuâtre des montagnes s'effaçait dans le ciel indécis. Plus près, ce n'étaient que des landes, quelques champs, des boqueteaux de chênes, des taillis, et personne ne passait sur la route.

A cet endroit, il y avait pourtant une grille, contre laquelle l'herbe avait poussé; une allée de sycomores flambait dans la brume de toutes ses feuilles jaunes et, tout au fond, on devinait une maison qui demeurait obstinément fermée, muette, aveugle.

Sur la route, contre la grille fermée, une jeune fille attendait.

De temps en temps, elle regardait le ciel où couraient les grands nuages d'automne. Le jour allait bientôt finir, et elle n'avait pas le temps de retourner à Bayonne. Il fallait que quelqu'un vînt, qu'on lui ouvrit cette maison qu'elle avait connue autrefois claire, sonore, heureuse. Mais là-bas, personne n'écartait les volets déjà clos, personne ne se montrait sur le seuil, personne n'avancait sur les allées du jardin détruit, et d'ailleurs il n'y avait plus d'allées.

Alors, se décidant brusquement, elle poussa la grille, qui céda avec un long gémissement; puis elle traîna sa bicyclette sur l'herbe, entre des vestiges de parterre où fleurissaient en buissons des rosiers aux corolles très pâles, ni roses, ni blanches.

Maintenant, rien ne cachait plus la maison, assez longue, un peu basse avec ses deux étages, et dont le plâtre tombait. Elle n'était pas bâtie dans le style du pays, et avec sa façade régulière, ses fenêtres et ses portes soulignées d'un ourlet de pierre, elle paraissait à la fois étrangère et vieillotte. Une énorme glycine l'entourait, la pressait si bien qu'un jour peut-être elle aurait raison du plâtre et des pierres, elle aveuglerait les fenêtres et les portes, recouvrirait le toit et ensevelirait la vieille maison avec ses secrets et ses souvenirs, donnant enfin la paix à ses fantômes.

La jeune fille avait frappé à la porte, et personne ne répondait. La poignée ne tournait plus.

« Autrefois... », pensa-t-elle. Un autrefois très proche, puisqu'elle n'avait que vingt-trois ans; mais comme c'était loin, pourtant, l'époque où tante Isabelle invitait Miren et sa cousine Christine à *Oyarcénia*...

On arrivait alors en auto, encombrés de toutes sortes de colis : les cadeaux pour tante Isabelle,

des robes qu'on ne mettrait pas, des livres qui ne seraient pas ouverts, des jouets qu'on oublierait au fond des valises. Car on ne sortirait guère que le dimanche du grand jardin et des landes qui le touchaient, et des livres plus beaux que tous les autres, et des jouets plus amusants attendaient les petites filles; elles aimaient à feuilleter les collections reliées du *Journal des Demoiselles* ou des *Veillées des Chaumières*, à ranger les pièces minuscules d'un très vieux ménage en porcelaine, à remonter la boîte à musique qui jouait *la Tsarine*, à admirer surtout, dans sa vitrine du salon, la très antique poupée Gracieuse, avec sa crinoline et son réticule de velours bleu.

Les deux ou trois premiers jours, les enfants, un peu contraintes, s'observaient. Elles ne s'étaient plus revues depuis l'autre été, parce que Miren habitait Bayonne, Christine, Saint-Jean-Pied-de-Port, et que leurs mères ne s'aimaient pas beaucoup. Mais ni l'une ni l'autre ne voulaient déplaire à tante Isabelle, la mère de Miren par affection, celle de Christine peut-être par une arrière-pensée d'intérêt. Comme les mères, les pères aussi demeuraient réticents, échangeaient des sourires contraints. Mais au bout de trois jours, les parents repartaient, et alors commençaient les vraies vacances; les enfants ne sentaient plus au-dessus d'elles se croiser les regards trop attentifs, les paroles trop mesurées. Puis c'était aussi la fin des : « Ne fais pas de bruit! — Reste tranquille! — Ne mets pas les pieds sur les barreaux! — Ne touche pas l'eau! » Chère tante Isabelle et chère Kattalin, son ombre fidèle! Elles ne grondaient presque jamais, et pour Miren et Christine ces deux mois de vacances étaient deux mois de liberté merveilleuse, de courses dans les buissons et les fougères, d'escalades au verger, de cueillettes de fruits, de baignades dans le ruisseau et de siestes sur l'herbe. Le soir, tante Isabelle, toujours vêtue, à la mode

de sa jeunesse, de longues robes bleues ou prune sur lesquelles dansait toujours un sautoir d'argent et de turquoises, ouvrait le vieux piano dont le temps avait rougi le palissandre, enlevait et pliait, toujours du même geste, la bande de soie brodée de fleurs qui protégeait l'ivoire, prenait son cahier de valse ou de romances, et jouait. Les notes les plus hautes, très pures et vibrantes, revêtaient des sons de harpe. Elle jouait les airs qu'elle avait appris dans sa jeunesse, cette jeunesse dont elle semblait ne pouvoir guérir : *le Lac de Côme*, *la Prière d'une Vierge*, *les Clochettes du Traineau*, et des valse de Waldteufel, lentes et mélancoliques, qui semblaient la voix même des vieilles choses, de la maison endormie, repliée sur ses secrets, et de l'ancienne jeune fille qui, obstinément, retenait de ses vieilles mains les bouquets morts de ses plus beaux étés.

Plus tard, vers leur quinzième année, Miren et Christine avaient deviné le secret de tante Isabelle ; si simple d'ailleurs et si naïf, ce secret, et si touchante l'attente obstinée de ce fiancé parti pour « les Amériques » et qui jamais n'était revenu ! Fidèle, Isabelle Espeldoya l'était demeurée jusqu'à la tombe. Elle avait voulu demeurer telle que Dominique l'avait connue, et, recluse dans sa vieille maison solitaire, elle avait oublié le temps ; si bien qu'elle s'était trouvée un jour au seuil de la mort, toujours semblable à elle-même, avec sa longue robe, son sautoir d'argent et de turquoises, son cœur plein d'anciens rêves et de douces romances, comme un arbre où, par grâce insigne, nicheraient toujours les mêmes oiseaux...

Mais, lorsqu'elles avaient dix ans, Christine et Miren se bornaient à danser dans le salon, aux sons de *Pluie de Diamants* ou des *Patineurs*, à se cacher dans les recoins innombrables de la vieille maison, que l'on avait agrandie à deux reprises et qui présentait, invisibles du dehors, des différences

de niveau, des couloirs qui n'aboutissaient à rien, de petits escaliers inutiles, des pièces noires où s'accumulaient de vieilles choses. Les vieilles glaces un peu vertes emprisonnaient au passage leur image blonde et brune, un robe rose, une robe bleue. Elles couraient d'un étage à l'autre, se penchaient sur la rampe luisante de l'escalier, criaient, chantaient, effarouchaient la nombreuse famille des chats, faisaient tourbillonner autour d'elles les poussières du grenier, et puis, lorsqu'elles étaient fatiguées, elles gagnaient à pas menus le salon où tante Isabelle, sans lassitude, égrenait toujours ses romances et ses valse, et s'asseyaient sagement en face du portrait.

Ce portrait représentait Isabelle Espeldoya à l'époque de ses vingt ans. Elle portait une robe bleue très simple et une mante à capuchon, comme si elle sortait d'un bal. Le capuchon doublé de soie encadrait son visage allongé, aux cheveux blonds presque trop pâles, aux yeux pâles aussi, d'un bleu incertain. Elle souriait d'un sourire un peu triste, comme si elle prévoyait déjà l'attente interminable que serait toute sa vie; elle n'avait pas mis son sautoir de turquoises, mais un autre bijou, que Miren n'avait jamais vu ailleurs que sur le portrait. C'était, pendant au bout d'une chaîne d'or, ronde et blanche comme les fruits neigeux de symphorine, une perle qu'on appelait la Perle de l'Infante. La tradition voulait qu'au moment de son mariage, à Saint-Jean-de-Luz, l'infante Marie-Thérèse l'eût offerte à une dame de l'antique famille d'Espeldoy, à laquelle les Espeldoya affirmaient se rattacher. Miren, en admirant la perle, pensait aussi à la vieille chanson de Berterrech; celui-ci mort, combien pleure amèrement sa triste fiancée, la belle Marguerite d'Espeldoy! Ce portrait d'une jeune fille en robe de bal, une perle au cou, évoquait pour l'imagination ardente de Miren le malheureux Berterrech assassiné et le deuil

éternel de Marguerite. Il y avait eu, là aussi, le deuil éternel d'un amour...

Mais bientôt l'horloge du vestibule sonnait 7 heures. Tante Isabelle s'arrêtait, étendait sur l'ivoire la bande de soie bleue semée de fleurs, fermait le clavier, rangeait son cahier de musique. La table dressée apparaissait dans la salle à manger voisine, avec la soupière fumante, les couleurs gaies des tomates et des pêches, le pain de maïs jaune comme le miel. La voix de Kattalin chassait les fantômes. Après le repas, tante Isabelle s'occupait à de menues broderies, à des dentelles, tandis que Miren et Christine couraient à travers le jardin, rencontrant au bord de la lande le vol feutré de l'engoulement jailli du sol. Elles découvraient la ferme des parents de Kattalin, et son long toit rouge invisible de la route, son bouquet de chênes et sa grande meule de paille. Une fontaine bruissait; les choses s'effaçaient lentement, perdaient leurs couleurs, puis leur relief et enfin leurs formes. C'était l'heure où venaient d'autres ombres qui n'appartenaient pas à la vieille maison. Mais la voix de Kattalin retentissait encore, ramenait les enfants vers la chambre blanche où attendaient les lits blancs et bleus; la journée était close; demain se déroulerait tout semblable, et Miren rêvait, « quand elle serait grande », de passer toute sa vie à *Oyarcénia* avec tante Isabelle.

Mais tante Isabelle était morte et Miren était seule devant la porte fermée, dans la brume d'automne.

Elle appela; mais il lui sembla que sa voix revenait à elle, avec ironie. Le jour baissait. Et cette fois il n'y avait pas de repas préparé, pas de chambre blanche, rien que cette maison rongée par la pluie et dont la porte ne voulait pas s'ouvrir.

Enfin, il y eut un bruissement dans le jardin; quelqu'un venait de la ferme sans doute; et c'était

une très vieille femme, « vieille comme les chemins », ainsi que l'on dit dans les contes.

— Kattalin ! dit Miren, qui s'élança vers elle. Mais la vieille secoua la tête.

— Kattalin est morte, Je suis sa sœur, Gachucha. Est-ce que vous êtes celle que nous attendions ?

— Je suis Miren Espeldoya.

La vieille secoua la tête de nouveau. Miren crut à un tic et revint vers la porte avec un peu d'inquiétude. Gachucha sortit une clef de sa poche et, lentement, la tourna dans la serrure.

— Voilà, dit-elle.

Elle invitait Miren à entrer et demeurait en arrière, comme si sa tâche était finie.

— Est-ce que je serai seule toute la nuit ?

— Je ne sais pas, dit la vieille.

— M<sup>lle</sup> Amélie n'est pas là ?

Un branlement de tête fut toute la réponse. Miren préférait ne plus la regarder.

— A-t-on préparé quelque chose ?

— Oh ! il y a toujours quelque chose de prêt.

— Je croyais que M<sup>lle</sup> Amélie habitait maintenant la ferme ?

Gachucha ne répondit pas, et Miren, avec une petite crispation, se dit qu'elle devait branler encore la tête.

La jeune fille avait pénétré maintenant dans le vestibule et la vieille la suivait. L'humidité prenait à la gorge. Sans doute, on oubliait d'aérer la maison. Miren ouvrit la porte de gauche. C'était la salle à manger, sa cheminée en hotte, ses faïences aux couleurs joyeuses. Sur la table, un bouquet d'herbes séchait dans une cruche de terre. Miren s'aperçut que d'un geste machinal, comme les volets étaient clos, elle avait donné de la lumière. La maison était moins isolée qu'elle ne le paraissait quand on l'abordait par la route. On n'était pas très loin de Saint-Pé, et d'autres maisons, desservies par la même ligne électrique, se ca-

chaient derrière les chênes, dans la lande. Mais aussitôt, elle sentit de nouveau le poids du silence et de la solitude. A part la ferme, toutes ces habitations étaient lointaines et les bruits ne se propageaient pas.

Miren ouvrit la porte de droite et fit jaillir la clarté dans la pièce close. Elle revit le meuble fané, tendu de soie jaune, la vitrine où reposait Gracieuse avec sa crinoline et son réticule de velours, le piano de palissandre et le portrait. Une Isabelle Espeldoya de vingt ans l'accueillait ce soir, de son sourire triste et de ses yeux trop pâles, et la perle, symbole de larmes, paraissait frémir à son cou.

Miren pensa que Gachucha, derrière elle, devait encore branler la tête. Elle voulut parler, écarter un peu le poids de ce silence.

— Je vois que rien n'a changé, je reconnais tout. Il y a six ans, pourtant, que je ne suis plus revenue... Mais tout est pareil : le portrait, les meubles, la poupée. Savez-vous qu'elle se nomme comme vous ? Mais nous disions toujours « Gracieuse ».

L'autre Gracieuse ne parut pas flattée de porter le même nom que la poupée de cire. Elle se remit à hocher la tête, puis à la secouer de gauche à droite, comme si elle disait « oui », et puis « non ». Miren, découragée, se détourna d'elle et revint dans le vestibule.

— Je n'ai pas apporté grand-chose. Est-ce que je pourrai avoir de quoi manger ? J'irai à la ferme, si vous voulez, pour le dîner, mais je veux passer la nuit ici, j'y tiens. C'est pour une nuit seulement qu'*Oyarcénia* m'appartient encore. Le nouveau propriétaire vient demain et nous signerons chez le notaire de Saint-Pé. Alors, je veux profiter encore de ma maison avant de la quitter pour toujours. C'est une drôle d'idée, n'est-ce pas ? Mais je n'ai pas peur, je n'ai jamais été poltronne. Christine avait peur, mais pas moi.

Gachucha répondit sans doute en branlements de tête que Miren ne voulait pas voir.

— Ne vous dérangez pas pour moi — la recommandation paraissait bien superflue. — Même si rien n'est prêt, je m'arrangerai pour une nuit. Seulement, si je pouvais avoir quelque chose de chaud...

Gachucha retrouva subitement la parole. 

— Il n'y a rien.

— Comment, rien? Pas de soupe, pas de lait?

— Il n'y a rien. Ma bru est malade.

— Ah! oui, je comprends : je vous dérangerais beaucoup en allant chez vous... Eh bien! tant pis; j'ai encore du pain de mon goûter et je n'ai pas très faim. Je ne veux pas vous retenir davantage. Bonsoir, Gachucha, et merci.

Miren supposa que la vieille lui avait répondu à sa manière, car elle n'entendit rien. Gachucha disparut presque subitement et tira la porte derrière elle. Sans doute avait-elle l'habitude d'aérer la maison et de refermer aussitôt, car Miren entendit la clef tourner dans la serrure.

— Ne fermez pas!

Mais il n'y avait plus personne derrière le battant. La jeune fille haussa les épaules.

« Elle perd la tête. Ça n'a pas d'importance; il y a d'autres portes si, par hasard, je voulais sortir; mais je n'ai pas envie de me promener dans les landes à cette heure.

« Je me demande si Gachucha, dans les vieux temps, aurait été sorcière... Comme elle ressemble peu à notre Kattalin! Je lui aurais dit tant de choses, à Kattalin! Et d'abord, avec elle, il y aurait eu du feu, une nappe blanche et des fleurs, une soupe fumante et un gâteau doré. Je l'aurais fait asseoir près de moi et je lui aurais dit :

« Ma chère vieille Kattalin, voilà six ans que je suis loin d'Oyarcénia, que tante Isabelle a cessé de m'inviter parce qu'elle s'était brouillée avec

mon père. Et elle s'est brouillée avec lui à cause de la mère de Christine, qui n'a jamais aimé son frère ni sa belle-sœur. Qu'a-t-elle dit, qu'a-t-elle raconté, ma tante Dominica, pour que tante Isabelle ne veuille plus de nous, de moi qu'elle aimait tant jadis? Christine a-t-elle voulu cela, elle aussi? Les derniers étés, tante Dominica et Christine venaient encore, et tante Isabelle chérissait Christine parce qu'elle lui ressemblait, mais elle m'aimait davantage parce que je tenais, disait-elle, de sa sœur Marianne, morte à dix-sept ans. Et c'est mon image de dix-sept ans qu'elle a emportée dans la tombe. Oh! dites-moi, Kattalin, jouait-elle encore ses valse d'autrefois, fredonnait-elle quelquefois ses vieilles romances? Christine l'écoutait-elle aussi bien que moi, elle dont le cœur ne ressemble pas à celui de tante Isabelle? Car Christine n'est pas mélancolique, mais elle n'est pas fidèle. Notre amitié des vacances, pour elle, cessait au dernier matin de septembre où nos parents venaient nous chercher; elle devait l'enfourer, comme une robe trop légère, avec les sandales usées et les chapeaux de paille, et l'y laissait mourir. Il fallait, l'été suivant, renouer connaissance, alors que moi, j'avais pensé à elle, gardé pour elle des images et des papiers de couleur. Elle acceptait mes présents avec plaisir et ne m'offrait rien en échange, parce qu'elle n'avait plus songé à moi...

« Mais Kattalin n'aimerait peut-être pas qu'on lui parlât autant de Christine, qu'elle jugeait « tracassière, curieuse et un peu sournoise ».

« Parlez-moi, Kattalin, parlez-moi de tante Isabelle à ses derniers jours. Je ne l'ai revue que morte, étendue sur son lit entre des fleurs et son rosaire aux doigts. Qui donc était cette Amélie Jauretche que lui avait amenée tante Dominica? Était-elle bonne, dévouée? Vous jugeait-elle trop vieille et vous tenait-elle un peu à l'écart? Soignait-elle bien la famille des chats? Je n'en vois

plus un seul. Mais que feraient des chats dans une maison morte?

« Si vous étiez là, Kattalin, je vous parlerais aussi de Pierre. Tante Isabelle l'aurait aimé. Nous nous disputons un peu parfois, mais nous nous raccommodons toujours... Ainsi, tout à l'heure, quand je lui ai téléphoné de la poste d'Ustaritz... il m'a dit que j'étais folle de vouloir passer la nuit dans cette maison solitaire, qu'il pourrait m'arriver quelque chose, on ne sait quoi... Je n'ai pas peur, Kattalin, je me sens protégée par l'ombre de tante Isabelle,... par vous aussi, Kattalin, puisque vous êtes morte... »

Miren s'interrompit en s'apercevant qu'elle pleurait.

Il ne fallait pas évoquer les fantômes. Elle risquait de perdre sa belle assurance dont elle était si fière.

Peut-être fallait-il s'assurer un gîte pour la nuit. Elle monta dans son ancienne chambre, celle qu'elle partageait avec Christine, autrefois.

Les deux lits, sans draps ni couvertures, reposaient sous une ancienne étoffe à carreaux blancs et bleus. Miren hésita à faire le lit. Les draps sentiraient peut-être le moisi... Indécise, elle passa dans l'autre pièce, la chambre de tante Isabelle. Là non plus, le lit n'était pas fait. Sur le secrétaire, le vieil album de photographies relié de velours bleu demeurait encore. Miren, machinalement, se mit à le feuilleter, y reconnaissant sa propre enfance et celle de Christine avec l'enfance et la jeunesse de tante Isabelle.

Il lui sembla tout à coup que beaucoup de temps avait passé et qu'on avait remué en bas.

« Il ne faut pas que je me mette à avoir peur! » se dit-elle.

La peur la guettait, et, si elle fondait sur Miren, ne la lâcherait plus jusqu'au matin; et la nuit entière s'étendait devant elle, une nuit d'automne

pleine de rumeurs de vent dans les chênes, d'appels d'oiseaux nocturnes, de glissements, de pas furtifs dont on ne saurait pas s'ils étaient ou non humains... La ferme de Gachucha, à deux cents mètres, paraissait maintenant très lointaine, et tout le pays solitaire enveloppait la maison vide, l'assiégeait. Personne à portée de la voix...

« Non, je n'ai pas peur, je n'ai aucune raison d'avoir peur. On n'a pas marché, ce sont les planchers qui craquent. Je suis seule, toute seule. Pierre a raison, c'est un caprice, une folie... Mais maintenant, c'est trop tard. Je ne peux pas repartir, mon éclairage ne marche pas... Et puis, je suis enfermée... Il est vrai qu'il y a les portes-fenêtres du salon, la porte de la cuisine et toutes les croisées du rez-de-chaussée... Je ne risque rien. Je vais descendre... »

Instinctivement, elle se fit légère sur l'escalier de bois. Mais que ferait-elle s'il y avait quelqu'un en bas ?

Des contrebandiers ? Ce n'était pas impossible... Mais par où seraient-ils entrés, puisque toutes les issues étaient closes, soit du dedans, soit du dehors ?

Quelqu'un se cachait-il dans la maison avant l'arrivée de Miren ?

Elle ouvrit la porte de la salle à manger, après un petit frisson, et donna de la lumière.

Oui, quelqu'un était venu ! La table était couverte d'une nappe à carreaux bleus et rouges, et un repas froid attendait. Il y avait du pain, du jambon, du fromage et un pot de confiture dans lequel la lampe éveillait des rubis.

« Oh ! pensa Miren, Gachucha a eu des remords ! Comme j'étais sotte ! Elle n'a rien dit parce qu'elle doit très mal parler le français et qu'elle croit sans doute que je ne comprends pas le basque... ou peut-être est-elle d'une timidité excessive. Enfin, elle m'a apporté à manger, c'est l'essentiel. »

Elle se mit à manger de grand appétit. Le pain

était savoureux, le jambon exquis. On n'avait pas oublié le vin ni l'eau, et une corbeille de pêches d'automne, à la chair vineuse et riche de parfums, escortait la gelée de groseilles où persistaient toutes les senteurs et tous les baumes de l'été. Miren, complètement rassurée et fort affamée, coupait tartines sur tartines.

« Si Pierre était là ! Il aime tant le jambon et la gelée de groseilles ! Il a bien plus peur que moi en ce moment, j'en suis sûre ! Je n'aurais pas dû lui dire où j'allais. Ça ne le regarde pas, après tout ; je ne suis pas encore mariée, je suis bien libre d'aller où je veux, surtout chez moi, dans ma maison... »

« Comme c'est étrange, après tout, que tante Isabelle ait laissé sa maison à papa et non pas à tante Dominica... Il est vrai qu'elle lui a légué la perle... Mais la perle, on ne l'a jamais retrouvée, et tante Dominica prétend que nous l'avons prise... Pourtant, elle était arrivée avant nous et on a cherché partout, partout dans la maison... On l'a vue encore, la veille de sa mort, entre les mains de tante Isabelle, et puis la perle a disparu ; cependant ni Kattalin, ni M<sup>lle</sup> Amélie, ne sont restées seules auprès de tante Isabelle ; et on ne peut pas soupçonner Kattalin... L'autre, je ne sais rien d'elle... Mais que ferait-elle de la perle, dont on a publié le signalement et qu'aucun bijoutier n'achèterait ? Je crois que tante Isabelle a dû égarer la perle... Elle a brûlé des lettres, peut-être a-t-elle jeté, ne se rendant plus compte de ses gestes, la perle dans le feu... C'est ce qu'a pensé le notaire... La perle, en tout cas, n'est certainement plus ici... »

Miren, rassasiée, quitta la table. Elle rangea les reliefs du repas et les porta dans la cuisine. Là, rien n'avait changé. Sur la haute cheminée, on voyait encore des épis de maïs, de part et d'autre du crucifix auquel était fixée une branche de laurier bénit. L'âtre était vide, les casseroles

pendues aux murs, ternies, la vaisselle du dressoir poussiéreuse.

Si elle revenait au salon? L'envie la prenait d'ouvrir le vieux piano, de le faire résonner pour la dernière fois. Elle n'avait plus fait de musique depuis la mort de tante Isabelle, suivie de si près par la mort si brusque de ses parents à elle, tués dans un accident d'auto. Elle portait encore leur deuil... Mais le vieux piano de tante Isabelle la rapprocherait encore des disparus et du cher autrefois.

Et, tout à coup, elle eut l'impression de quelque chose de nouveau, d'insolite dans la pièce close...

Elle promena en vain ses regards autour d'elle. Non, rien n'avait bougé. Les rideaux étaient tirés devant les volets intérieurs bien fermés; elle retrouvait à leur place tous les meubles, les bibelots démodés, les vases d'opaline où se fanaient, depuis combien d'automnes, des immortelles sans couleur et des gypsophiles; Gracieuse somnolait au milieu de sa crinoline de soie bleue, son réticule au bras, et le portrait de tante Isabelle...

— Ah! par exemple! s'écria Miren.

Sous le portrait, une petite console dorée avançait un peu, faite pour porter un vase, un bouquet... Et, précisément, on y avait placé un bouquet de roses...

Les dernières, sans doute, du jardin sauvage, du jardin détruit... et dont l'âme ténue remplissait toute la pièce, y ramenait le souvenir des étés disparus, l'haleine du jardin pénétrant alors la maison entière et les gerbes de roses s'effeuillant hors de tous les vases du salon; car Isabelle Espeldoya aimait passionnément les roses.

Qui donc avait apporté ce bouquet, l'avait disposé dans ce vase de cristal le long duquel une goutte d'eau perlait encore?

Gachucha? Miren haussa les épaules. Pour

quelle raison la vieille se serait-elle embarrassée d'un bouquet de roses? Non, les fleurs devaient déjà se trouver là tout à l'heure, et Miren, distraite, n'avait pas reconnu leur parfum et, absorbée par le portrait, n'avait pas su les voir...

— C'est certainement cela! dit-elle.

Puis une pensée lui vint. Gachucha avait-elle renouvelé sa singulière distraction de tout à l'heure et l'avait-elle encore emprisonnée? Elle essaya d'ouvrir la porte d'entrée et ne put manœuvrer la serrure.

Une singulière angoisse saisit tout à coup Miren. Elle revint au salon, écarta les rideaux des portes-fenêtres. Les volets intérieurs, assujettis par une barre, étaient cadénassés. Il était impossible de sortir.

La salle à manger, alors? Mais là aussi on avait clos les fenêtres de telle sorte que la jeune fille ne pourrait les ouvrir; la porte extérieure de la cuisine était fermée à clef; une autre porte qui conduisait aux communs ne s'ouvrait pas davantage...

Miren Espeldoya était prisonnière dans sa maison d'*Oyarcénia*...

## II

A ce moment, très faiblement, derrière elle, Miren crut entendre rire.

Personne... Il n'y avait personne dans le vestibule à peine meublé de chaises de paille et d'une table de jardin. Aucun recoin ne permettait qu'on se dissimulât aux regards; et le départ de l'escalier était également vide. Non, il n'y avait per-

sonne; mais la solitude, la nuit, le mystère aussi de ces portes closes commençaient à pénétrer Miren, lui enlevaient son aplomb coutumier. Il fallait bien qu'elle se l'avouât enfin à elle-même : elle avait peur.

Elle se décida enfin à monter dans la chambre de tante Isabelle, où il lui paraissait qu'elle serait en sécurité. Elle n'aurait su dire pourquoi... Peut-être parce que cette chambre, jadis, était le refuge de ses terreurs et de ses chagrins d'enfant... Peut-être parce que l'ombre douce y semblait encore présente...

Elle étouffait ses pas dans l'escalier sonore, et ces précautions augmentaient encore son angoisse. Le palier demeurait obscur, quelqu'un l'attendait peut-être à l'abri de l'immense armoire, ou bien se penchait sur la rampe du second étage, prêt à bondir...

La chambre, avec ses rideaux bleus, était si tranquille que Miren, brusquement, eut envie de rire d'elle-même. Demain, tout s'expliquerait. Gachucha ignorait peut-être que lorsqu'elle fermait la porte à clef, on ne pouvait plus ouvrir de l'intérieur et elle avait cru bien faire; ou peut-être accomplissait-elle un geste machinal, souvent répété... Qui donc eût voulu emprisonner Miren dans sa propre demeure, et pourquoi?

— C'est absurde... Je rêve...

Il faisait bon dans cette chambre... L'odeur humide des autres pièces n'y flottait pas; l'air du jardin avait dû l'emplir longuement, en sécher les murs, y laissant une furtive senteur de roses.

Roses de septembre, à peine parfumées, que Miren, à Bayonne, recevait avec tant de joie des mains de Pierre Elissalde... Si elle était en danger, Pierre viendrait-il à son secours? Mais comment la saurait-il en danger?

Il y eut comme un très léger frisson de soie derrière elle. Miren, tout d'une pièce se retourna. Per-

sonne... Mais sur la cheminée, des roses très pâles, ni roses ni blanches, commençaient à s'effeuiller...

Était-ce donc Gachucha qui, tandis qu'elle mangeait, avait pris la peine de fleurir la maison? Était-ce donc elle qui avait préparé le lit, choisi les draps brodés et la courtepointe bleue? Miren songea tout à coup que la porte d'entrée grinçait que la clef y tournait bruyamment. Elle n'avait rien entendu tout à l'heure... Fallait-il donc croire que personne n'était entré, que personne n'était sorti?

Une présence mystérieuse habitait *Oyarcénia*, et, comme dans les contes, la table se trouvait mise et le lit dressé par enchantement... Mais il n'était plus possible à Miren de croire aux fées.

Sans doute, on ne lui voulait point de mal... L'habitant ou l'habitante invisible ne s'était manifesté jusqu'ici que par un bon repas, un lit bien blanc et des bouquets de roses. Mais un insupportable malaise s'emparait de la jeune fille à la pensée que quelqu'un la savait ici, la surveillait, la tenait à sa merci, et que cet hôte mystérieux demeurait inconnu, insaisissable...

Elle se souvint que la clef de la chambre était dans la serrure, au dehors, et elle ouvrit doucement la porte. Le temps qu'elle mit à retirer la clef, à refermer le battant, à introduire de nouveau la clef dans la serrure et à manœuvrer le pêne, lui fut interminable. Il y eut cette seconde où la porte s'écarta sur le gouffre d'ombre, du fond duquel on guettait Miren — mais qui donc, et pourquoi? — et doucement, on avait ri d'elle...

Oui, le même rire étouffé, très léger, que tout à l'heure...

Miren se souvint que Kattalin croyait aux « esprits », et lorsque les planchers craquaient, le soir, projetait dans les recoins obscurs de l'eau bénite. Qu'aurait dit Kattalin, ce soir?

La porte bien close, elle retrouvait sa tranquil-

lité. Elle savait bien que nul ne se cachait dans les grands rideaux, ni dans l'armoire... Elle ouvrit le petit cabinet de toilette qui apparut vide. Tout y était prêt, pourtant. On n'avait oublié ni le savon, ni les serviettes.

« Est-ce que vous êtes celle que nous attendions? »

Mais oui, c'était stupide, on l'attendait! Elle avait écrit à Kattalin, dont on ne lui avait jamais annoncé la mort. Gachucha avait tout préparé pour sa venue, mais, se trouvant en retard, elle revenait mystérieusement réparer ses omissions. Le caractère bizarre de la vieille expliquait cette réception étrange. Miren n'avait rien à craindre.

Elle s'assit au bord du lit, se regardant distraitemment dans le miroir de la cheminée. Vraiment, elle était pâle, ce soir, sous ses boucles noires, et il y avait de l'angoisse dans ses longs yeux bleus. Elle ne se reconnaissait plus. Où donc était la joyeuse Miren qui riait et chantait toujours?

Elle ne voulait pas s'endormir. Elle reprit l'album de photographies, le feuilleta, retrouva tante Isabelle et son éternelle robe de jeunesse, ses parents, son grand-père, frère d'Isabelle, sa grand-mère qu'elle n'avait pas connue. Tout le passé venait à sa rencontre, lui ramenait une image énigmatique, attirante, décevante...

Comme si elle plongeait brusquement dans une eau translucide et sombre, enveloppant des forêts de corail et des grottes d'azur...

C'est à Hendaye, et à la fin de septembre, le temps où les montagnes se teignent du mauve le plus tendre sur le ciel presque vert, à l'heure de la première étoile. Du balcon de la villa on voyait plonger le Jaizquibel dans la mer paisible, recommencée infiniment, on voyait la baie de Chingoudy et ses barques de pêche, Fontarabie serrée au pied du château de Charles-Quint, Irun au loin et ses toits rouges, et la paix des montagnes où luisaient

doucement, comme des gouttes de lait, les murs des bergeries... Dans le jardin embaumaient les mimosas d'été et les lauriers-roses, et les *lagerstroemias* répandaient leur pourpre ardente.

On habillait Christine pour la fête du soir. Déjà Miren était prête, en paysanne du temps jadis, avec ses foulards rouges et jaunes, sa jupe blanche, ses sandales rouges aux rubans croisés. Le soir est venu. On promène le taureau de carton bourré de pétards qui éclatent en gerbes sous les cris aigus des jeunes filles, le *toro de fuego*. Et les confettis volent et les fandangos sonnent, entêtants comme le parfum des œillets.

Miren, si gaie tout à l'heure, demeure immobile et n'ose pas danser. Mais dans le bruit et cette poussière une autre petite fille danse, danse éperduement le fandango. Elle porte aussi un costume de paysanne du temps jadis, blanc et bleu, de ce bleu ardent des bleuets qu'aiment les Basques de Guipuzcoa et de Biscaye. On l'admire, elle ne regarde personne, toute à la danse. Elle fait claquer ses petits doigts agiles et tourne comme les poussières dans un rayon de soleil. Et Miren envie un peu sa cousine, Christine Sallaberry.

Tante Isabelle, qui a laissé pour quelques jours ses atours préférés et que l'on reconnaît mal dans une indigente robe de toile blanche, enveloppe Miren de son bras, la retient près d'elle.

Miren voudrait danser avec Christine, mais elle n'ose pas. Elle a refusé tout à l'heure, et elle attend qu'on le lui demande de nouveau; mais personne ne songe à le lui demander, et elle a un peu envie de pleurer.

Et Christine, blonde et bleue, danse, danse éperduement, et l'air de fandango oppresse comme le parfum des œillets...

Il y a un autre souvenir. C'est à Bayonne, le long des quais de l'Adour. Il va faire nuit, la marée remonte, repoussant les eaux des rivières qui

se rejoignent à la pointe du Réduit. Les mouettes grises, qui paraissent si blanches lorsqu'elles tournoient dans le soleil, ne jouent plus au-dessus des ponts. Une étoile tremble au sommet du fort, et dans chaque maison des fenêtres s'allument.

Dans un salon du rez-de-chaussée, sur le quai, il y a une fête, une matinée d'enfants. Mais on a oublié d'inviter Miren, qui revient maussade de sa leçon de musique, et on a invité, elle le sait, Christine Sallaberry.

Tandis que Miren égrenait sans enthousiasme les exercices de Hanon et la *Vélocité* de Czerny, écorchait la *Sonate en la* de Mozart et une mazurka de Chopin, Christine, toujours blanche et bleue sans doute, et brillant aux lumières de tous ses cheveux blonds, dansait peut-être le fandango.

Et Miren, se sentant tout à coup seule et malheureuse, trouvait plus triste et plus froide la brume d'automne...

Mais tante Isabelle est morte, et le père de Miren a hérité de la maison. A Dominica Sallaberry, la Perle de l'Infante, ronde et blanche comme une baie de symphorine, et qui semble frémir au cou de la jeune Isabelle. A l'autre, rien, car il y a un autre, dont le visage apparaît soudain aux yeux de Miren. Un visage heurté, un peu farouche... Il y aurait pourtant de la bonté dans les yeux, la bouche pourrait se détendre dans un sourire... Peut-être n'est-il méchant, Sébastien Espeldoya, que parce que tout le monde l'a toujours jugé méchant? L'a-t-on jamais vraiment aimé? Sa mère est morte jeune, son père le brusquait, son frère et sa sœur s'écartaient de lui. On ne sait ce qu'il est devenu. Jamais plus on n'a entendu parler de lui depuis le jour de ses vingt et un ans où il s'embarqua sur un cargo. Il est mort, sans doute. Il a peut-être beaucoup souffert. Faut-il l'imaginer seul et sans amis, pauvre, découragé, succombant à une de ces maladies terribles dont parlent les voya-

geurs? Ou bien riche, comblé, marié à une femme qui aurait l'air de sortir d'un film, ayant oublié l'Europe, le pays basque et cette *Oyarcénia* où il ne fut, sans doute, jamais invité...

Pour lui, rien...

Lui aurait pu garder *Oyarcénia*, peut-être... Miren ne le peut pas. Les réparations nécessaires absorberaient tout son argent. Il faut vendre... Demain, tout sera conclu... Demain, dans quelques heures...

« Avant que vienne la fraîcheur du jour et que les ombres fuient... »

Que veulent dire ces mots, et qui donc les a tracés sur cette feuille blanche? N'est-ce pas là un fragment du Cantique des Cantiques?

« Avant que vienne la fraîcheur du jour et que les ombres fuient, reviens... »

A qui s'adressait donc cet appel, à quel souvenir, à quel songe? Les nuits ici ont dû être peuplées de fantômes. Chaque soir, Isabelle Espeldoya devait rappeler sa jeunesse, en ranimer les vestiges, reconquérir ses vingt ans. Qu'elle y soit parvenue — Miren n'en doute pas — a laissé dans cette chambre une atmosphère de sortilège. Après tout, faut-il s'étonner que dans cette demeure du songe et du souvenir les roses fleurissent mystérieusement dans la chambre et devant le portrait d'une morte?

« Avant que vienne la fraîcheur du jour... » Il n'est pas 10 heures. Les ombres ne fuient pas encore, et personne ne viendra ni ne reviendra, sans doute...

Miren se penche de nouveau sur l'album, y rencontre les yeux aigus de sa tante Dominica... Comme on a cherché la perle! On ne pouvait soupçonner Amélie, ni Kattalin... Du reste, il y avait toujours eu quelqu'un auprès d'elles : une petite bonne, Mayi, le prêtre, le médecin, le notaire... Tous avaient vu la perle entre les mains d'Isabelle

Espeldoya, qui l'enfermait dans un petite bourse de soie et la cachait sous son oreiller. De son lit, elle avait jeté dans le feu un papier roulé en boule. Y avait-elle, par distraction, enfermé la perle? On le croyait. A ce moment, sur son ordre, Mayi avait ramassé les cendres tombées sous la grille, et les avait répandues dehors. On avait cherché vainement. Dominica, à mi-voix, accusait son frère d'avoir fait voler la perle par Kattalin.

Cela, Miren ne saurait le pardonner ni à Dominica, ni à Christine...

Un autre souvenir encore, un soir de printemps. Miren est arrivée au seuil de la maison, les mains pleines d'ancolies violettes moissonnées sous les bois, du côté d'Ustaritz... Elle n'avait que le temps de retourner à Ustaritz pour prendre le train qui la ramènerait à Bayonne. On la croyait chez son amie Marie-Rose et elle avait voulu revoir tante Isabelle; elle arrivait chargée de fleurs que l'ancienne jeune fille aimait, des fleurs étranges et mélancoliques. La petite bonne avait paru, l'air effaré, pour dire qu'il n'y avait personne, et Miren s'en était allée. Avait-on trouvé dans le parc, sur le banc où s'asseyait toujours tante Isabelle, sa gerbe d'ancolies?

Et avait-on dit à tante Isabelle qu'un pauvre était venu, ou une bohémienne chargée de paniers, tandis que Dominica et Christine guettaient la retraite de Miren derrière les persiennes?

Le vent avait dû défaire le bouquet d'ancolies, à moins qu'on ne l'eût jeté au loin... Et Isabelle n'avait pu croire à l'impossible retour d'une ombre.

Etrange contraste de ces images : cette enfant vêtue de bleu et de blanc qui tourbillonne comme une poussière au soleil; et, sur le vieux banc, des fleurs de deuil que tourmente le vent du soir...

Mais voici une autre image. Miren et ses amies parcourent le marché d'Hasparren. D'habitude, elles n'y vont guère, elles ne connaissent personne

ici. L'animation, les couleurs, les bruits, tout les rend joyeuses. Miren achète des sandales rouges et un carré de coton, des gâteaux et des fruits.

Qui donc, d'un air triste et contraint, vend des pêches, de belles pêches à chair jaune et ferme, dont le velours est lavé d'écarlate? Miren, stupéfaite, reconnaît sa cousine, et se demande si elle osera l'interroger. Est-ce un pari qu'a fait Christine, de vendre elle-même ses fruits au marché? Mais elle baisse les yeux, maussade et malheureuse. Miren essaye de deviner. Dominica et sa fille vivent du revenu d'une ferme, et plutôt mal que bien. Il est vrai que leur jardin et leur verger les nourrissent presque entièrement. L'été surabonde de fruits. Christine a décidé de les vendre, elle est venue avec un voisin qui a transporté les pêches sur sa charrette. Il y a beaucoup de pêches sur la place, et les corbeilles de Christine restent pleines. Une dame enfin s'approche, tout de noir vêtue et un chapeau de paille, d'une époque incertaine, branlant au sommet de son chignon.

— Oh! ma pauvre enfant, où en êtes-vous réduite, après le tort qu'on vous a causé!

Miren, brusquement empourprée, se demande si elle doit intervenir. Mais l'a-t-on seulement aperçue, et est-ce bien son père que l'on vise? Elle préfère s'éloigner, sa joie perdue, tandis que ses compagnes s'étonnent de son retard et de son silence.

Depuis, elle n'a jamais plus revu Christine Salaberry.

Un froissement de soie lui parut s'approcher d'elle. Les roses, encore, s'effeuillant sur la cheminée, ou bien un courant d'air subtil dans les rideaux de la fenêtre...

Miren, de nouveau, vérifia les portes, écarta les tentures. La fenêtre était close, mais non point cadenassée comme celles du rez-de-chaussée.

La poignée de la porte tourna doucement, vainement

Miren retenait son souffle. Insisterait-on? Il lui sembla qu'on s'appuyait contre la porte, pour attendre. De la soie crissait sur le bois.

Quelqu'un se cachait à *Oyarcénia*. Ce n'était pas pour Miren qu'on avait préparé le repas et le lit, apporté des bouquets de roses...

Toute la nuit, pleine de froissements, de vols ouatés, de démarches furtives, enveloppait la maison solitaire, ile perdue dans un océan oublié des navires. Tous les chemins n'étaient plus que ténèbres et silence, abandonnés des hommes, sauf de ceux qui se cachent et peut-être s'étaient emparés de cette demeure presque abandonnée... Un rendez-vous de contrebandiers, *Oyarcénia*? Mais pourquoi le repas, la chambre prête et les fleurs sous le portrait d'Isabelle? Non, il y avait autre chose. Quelqu'un demeurait là.

Voyons, il fallait pourtant essayer de comprendre, se souvenir d'abord,... se souvenir de tout. La porte était bien close, toutes les autres issues verrouillées ou cadénassées. Miren ne pouvait sortir, mais il semblait bien que personne ne pût entrer ailleurs que par la porte.

Et la serrure grinçait terriblement...

Ensuite, lorsque Miren avait visité une première fois la maison, il n'y avait pas de fleurs au salon, pas de nappe ni de nourriture sur la table, et le lit n'était pas fait, elle en était sûre. Quelqu'un circulait donc furtivement devant elle, préparant tout, disparaissant tout aussitôt. Mais qui, et pourquoi?

Et le crissement léger persistait contre la porte, tenu comme sur la cheminée la chute lente des pétales, mais réel pourtant, indiscutable...

« Quelqu'un dont j'ai pris la place dans cette chambre... »

Le froissement de soie se détacha enfin du seuil, s'éloigna, se perdit. Miren eut tout à coup la certitude qu'il n'y avait plus personne.

Dix heures et demie... Tant de nuit encore devant elle! Peut-être aurait-elle moins peur sous les arbres, au bord de la lande, que dans cette maison inexplicablement habitée. Mais elle ne pouvait pas sortir...

Si Pierre venait, lui qui s'inquiétait tant tout à l'heure alors qu'elle le raillait au téléphone? Le peu de distance qui les séparait devenait énorme, infranchissable. On aurait dit que le soir avait retranché *Oyarcénia* de la terre des vivants, qu'on se trouvait dans une contrée inconnue, fantastique, où la nuit n'aurait pas de fin...

Et tout à coup on frappa à la porte de la chambre.

Miren se sentit pâlir. Elle demeura immobile, tandis qu'on frappait de nouveau.

— Voulez-vous m'ouvrir, s'il vous plaît, mademoiselle Miren? N'ayez pas peur. Je suis Amélie.

Miren trouva devant elle une personne d'environ cinquante ans, assez courte, replète, un profil de Bohémienne et d'énormes yeux noirs. Amélie Jaurêche, la dame de compagnie de sa tante pendant les derniers mois... Oui, elle la reconnaissait bien.

— Excusez-moi, je vous en prie, si je vous dérange. J'avais peur que ma vue vous paraisse désagréable, c'est pourquoi je ne me suis pas montrée tout à l'heure... Oui, vous pouvez croire que j'ai pris parti, que les dames Sallaberry m'ont influencée...

— Je ne pensais rien de tout cela, Mademoiselle, dit Miren froidement. J'ai demandé de vos nouvelles à Gachucha, qui ne m'a pas répondu.

— Oh! la pauvre Gachucha, elle est à peu près idiote! Même pas capable de préparer un lit, de vous faire à manger. C'est pourquoi je me suis *permise*...

Miren ne songea pas à sourire.

— Je voudrais tellement ne pas vous ennuyer...

Pourtant, il faut que je vous parle, il le faut absolument.

Elle s'installait dans un fauteuil avant que Miren eût pensé à l'en prier.

— Il ne faut pas que vous ayez peur cette nuit. Il y a souvent dans la maison des bruits étranges... comme des pas, des frôlements... On va voir, et il n'y a rien... Oh! je ne suis pas comme Gachucha, je ne crois pas aux « esprits »! Ça n'existe pas, les esprits... Vous n'y croyez pas non plus, n'est-ce pas?

— Ah! certes non! Mais je n'ai pas peur. Ça me paraissait un peu bizarre de trouver la table servie, le lit prêt, comme dans les contes...

Amélie éclata de rire comme à un trait d'esprit, si bien que Miren fronça les sourcils, un peu démontée. Se moquait-on d'elle?

— Vous auriez mieux fait de vous montrer. Je suis très contente de vous voir (elle pensa que le ton démentait les paroles et s'efforça de sourire). Maintenant tout est expliqué et je vais dormir tranquille. Je n'ai pas peur des bruits étranges dont vous parlez, toutes les vieilles maisons en sont pleines.

— Alors, tant mieux, si vous êtes si courageuse. Je vous ai prévenue, j'ai l'esprit en repos. Et maintenant, je vous dis bonsoir.

— Bonsoir, Mademoiselle, répliqua sèchement Miren.

Et, derrière Amélie, elle referma soigneusement sa porte.

## III

Elle écouta un instant les pas qui décroissaient, incroyablement légers pour l'âge et la corpulence d'Amélie Jauretche. Elle imaginait celle-ci, aux derniers jours de tante Isabelle, glissant de pièce en pièce dans la maison, sans cesse présente et sans cesse absente. Un malaise la prenait. Pourquoi Amélie ne s'était-elle pas montrée, ne l'avait-elle pas accueillie elle-même, au lieu de se dissimuler avec tant de soin? Jamais Miren n'avait songé à lui interdire *Oyarcénia*. Elle lui écrivait même assez régulièrement au sujet de la maison. Amélie répondait toujours avec un grand retard, parfois ne répondait pas.

D'où était-elle venue? Sans doute, Dominica et Christine l'avaient amenée ici, et elle leur demeurait fidèle. Miren la sentait réticente, hostile sous sa cordialité. Peut-être, au fond d'elle-même, accusait-elle le père de Miren de la disparition de la perle...

Soudain, Miren se redressa, les tempes battantes.

On marchait autour de la maison. Quelqu'un, sur le gravier rongé par l'herbe, éveillait d'imperceptibles craquements, contournait les bâtiments, s'éloignait, revenait... Miren en conclut qu'on cherchait une issue et pensa avec soulagement à la porte bien close, aux fenêtres cadénassées. L'invisible n'entrerait pas dans *Oyarcénia*. La maison devenait comme une île de sécurité dans les eaux redoutables de la nuit.

Elle eut brusquement envie de voir qui rôdait

ainsi autour de sa demeure. La lumière éteinte, elle écarta avec précaution les rideaux, ouvrit la fenêtre. Un balcon s'offrait, presque envahi par la glycine exubérante. La nuit sombre, nuageuse, enferma la maison dans un bloc de cristal noir. L'obscurité avait acquis une densité, une pesanteur. On avait envie de la repousser comme un nageur repousse les vagues.

On marchait toujours... Mais, en même temps, on sifflait doucement, longuement, à la manière des hulottes qui, d'un bout à l'autre de la campagne, échangeaient leur appel d'amour. Miren se rejeta brusquement en arrière lorsque les pas s'arrêtèrent sous le balcon. Il lui sembla qu'on la voyait, et elle eut peur.

Qui donc rôdait autour d'*Oyarcénia* et que signifiait cet appel? A qui pouvait-il s'adresser, sinon à Amélie Jauretche? S'agissait-il de contrebande? *Oyarcénia* servait-elle de dépôt de marchandises? Amélie les avait-elle hâtivement cachées à l'arrivée de Miren?

Miren se glissa en arrière, repoussa doucement la fenêtre, ramena les grands rideaux de soie bleue. L'étoffe eut un long crissement qui parut se propager dans la pièce, comme par un écho très subtil, et Miren connut l'angoisse étouffante d'une présence inexplicable.

— Je rêve, murmura-t-elle.

Le frôlement reprenait, presque imperceptible. Mais d'où venait-il? La chambre paraissait vide.

« Comme je suis sotte! pensa la jeune fille. Il y a des souris, tout simplement. Amélie m'a pourtant prévenue que j'entendrais des bruits singuliers, « comme des pas, des frôlements... » Il n'y a rien à craindre... »

Elle se raidit et recula contre les rideaux.

Un rêve... c'était sûrement un rêve. Il fallait se vaincre, traverser la pièce, rallumer le plafonnier. Le crissement de soie qu'elle entendait, elle-même

le provoquait en écrasant derrière elle les plis des rideaux de taffetas. Elle avait visité la chambre tout à l'heure. Qui donc aurait pu entrer? Allait-elle, comme Kattalin, comme Gachucha l'idiote, croire « aux esprits » ?

Le frôlement pourtant reprenait, se déplaçait, traversait la pièce et puis retournait en arrière...

Miren eut tout à coup la sensation que la pièce était vide. L'invisible n'était plus là. Elle pouvait de nouveau bouger, donner de la lumière, et peut-être s'apercevrait-elle alors qu'il n'y avait jamais rien eu d'inquiétant dans cette chambre.

Mais il se passa un long moment avant qu'elle eût la force de marcher, d'aller jusqu'à la porte. La clarté brusque l'éblouit un instant.

Personne, vraiment personne... Et cependant elle avait l'impression que quelque chose avait changé, que la chambre n'était plus tout à fait la même.

Sur la cheminée, pourtant, les roses s'effeuillaient toujours... Elle se rassura. Les frôlements de soie, les uns plus légers, les autres plus proches, c'était la chute lente des pétales arrêtés sur la cheminée ou glissant jusqu'à terre. Aucune présence n'avait hanté cette chambre paisible, avec ses rideaux bleus et la blancheur attirante du lit...

« Cette fois, songea Miren, je deviens folle. »

Assise contre l'oreiller, souriant de tout son visage de cire que le temps avait frotté de cendre, épanouissant autour d'elle sa large crinoline de soie bleue, la poupée Gracieuse avait l'air de regarder Miren.

Quelqu'un avait pénétré dans la chambre, mettant à profit l'instant où, la lampe éteinte, elle se penchait sur le balcon. Amélie s'amusa-t-elle donc à l'effrayer, en imitant les fantômes? La solitude avait-elle détraqué l'esprit de cette grosse fille un peu sournoise? Voulait-elle, puérilement, venger

sur Miren le tort fait à ses protectrices, *Dominica* et *Christine Sallaberry*?

Certainement, *Amélie* seule possédait une autre clef de la chambre, car la porte était bien close, et on ne pouvait tout de même croire que *M<sup>lle</sup> Jaurêche* eût le don de traverser les murailles.

Et pourtant, *Miren* avait laissé la clef dans la serrure... Il était donc impossible d'ouvrir du dehors... Il fallait qu'il existât une autre issue dont la jeune fille ne se souvenait pas. Le cabinet de toilette, peut-être? Après un instant d'hésitation, elle en explora les murs.

Lentement, minutieusement, *Miren* promena ses doigts sur chacune des parois enduites de peinture grise. Elle appuya même sur les crochets qui soutenaient le miroir et l'étagère de cristal, s'attendant à voir basculer le mur sous l'action d'un ressort. Mais rien ne se produisit.

Était-ce le bouquet de roses qui s'effeuillait toujours sur le marbre de la cheminée, ou l'invisible robe de soie du fantôme?

*Miren* n'osait plus respirer.

A ce moment, l'appel très doux reprit, se confondant avec le cri léger des chouettes, mais plus proche et plus insistant... Le frôlement cessa dans la chambre, le silence se referma comme une eau sombre. La jeune fille osa enfin écarter la porte qu'elle avait laissée retomber à demi, et jeta les yeux autour d'elle.

La poupée n'était plus sur le lit.

## IV

Ce fut pour Miren comme un éclair, une de ces images brusquement ramenées à la surface de la mémoire. Tout à l'heure elle avait, d'un geste machinal, tourné la poignée de cuivre d'un placard. La porte n'avait pas cédé.

Elle revoyait maintenant une journée orageuse où le ciel presque violet-pesait sur les montagnes. Dans la cuisine bourdonnante de mouches, Kattalin somnolait. A la salle à manger qui fleurait la pêche et la framboise, des guêpes pillaient les corbeilles de fruits. Et tante Isabelle, au fond du salon frais et presque noir, égrenait de fluides arpèges.

Miren et Christine, insensibles à l'oppressante chaleur, se poursuivaient à travers la maison. Et tout à coup Christine avait disparu. Miren la cherchait partout, d'abord avec une excitation heureuse, ensuite avec un peu d'angoisse... Puis, elle avait eu peur et s'était précipitée vers tante Isabelle, interrompant l'*Invitation à la Valse*, tandis que croulaient à son passage toutes les roses dans leurs cornets de cristal.

Christine! Christine était perdue! On ne l'apercevait ni dans la chambre des enfants, ni dans le grenier, ni dans la cuisine, ni dans la salle à manger, ni dans le grand escalier aux barreaux sculptés. Miren avait exploré tous les placards, tous les

corridors, tous les débarras. Christine avait disparu. Inquiète, tante Isabelle avait abandonné son piano, et Kattalin, réveillée, se joignit aux recherches.

« La petite sotte ! Elle se cache pour nous faire peur ! » disait la tante. Mais sa voix s'altérait un peu, et Miren sentait redoubler son angoisse. On avait parcouru de nouveau toute la maison, partout lancé le nom de Christine qui tintait comme un grelot lointain.

Et au moment où l'horloge sonnait 4 heures, l'heure bienheureuse du goûter, elle avait paru, plus claire, semblait-il, que d'habitude, toute souriante, l'air vraiment enchanté d'elle-même.

Jamais elle n'avait voulu dire où elle s'était cachée. « Dans l'escalier », répondait-elle à toutes les questions. Il avait fallu abandonner la partie, tant ce petit être renfermait de capacité de silence. Tante Isabelle et Kattalin avaient rapidement oublié l'incident. Miren s'en était souvenue pour chercher la cachette mystérieuse, mais elle ne trouva jamais rien.

Et elle se souvenait maintenant, après tant d'années, que Christine avait pénétré, bien qu'il fût absolument défendu, dans la chambre de tante Isabelle, et que Miren, la poursuivant jusqu'au placard, avait ouvert celui-ci, n'y apercevant que des cartons et des malles, et, croyant se tromper, s'en était allée fureter ailleurs...

Elle appuya de nouveau sur la poignée de cuivre et, cette fois, la porte céda.

Des cartons, des malles empilés... Mais derrière, un espace sombre... Le départ d'un petit escalier dont on ne se servait plus.

Aurait-elle le courage de s'engager dans cette vis ténébreuse, sans savoir où elle aboutirait ?

« Il faut que je sache, pensa Miren. J'aurai du courage. Je n'ai pas peur d'Amélie, après tout. Si je la rattrape, je lui dirai ce que je pense de ses

tours. Elle aura peut-être plus peur que moi si je tombe sur elle dans l'escalier... »

Celui-ci était très court. Il prenait fin derrière une porte demeurée entr'ouverte et qui paraissait aussi dissimuler un placard.

Miren reconnut le grand salon, ses tentures d'un jaune passé; une des appliqués de la cheminée éclairait parcimonieusement la pièce; l'odeur des roses y flottait plus insistante encore que tout à l'heure, et un froissement de soie se répétait, à lents intervalles, sous le portrait.

Miren avança un peu la tête, abritée encore par le battant de la porte.

Quelqu'un se trouvait dans le salon, et ce n'était pas Amélie Jauretche.

Longue, frêle dans sa robe bleue passée, très pâle sous la « sortie de bal » qui voilait ses cheveux blonds nattés à la vieille mode, tant' Isabelle était-elle donc ressuscitée à vingt ans? Car c'était elle-même qui apparaissait sous sa propre image, ses grands yeux trop clairs regardant à travers le vide, et la perle de l'Infante, ronde et blanche comme une baie de symphorine, frémis-sant à son cou.

Elle glissa lentement à travers la pièce et disparut. La porte, sous ses doigts d'ombre avait cédé sans bruit. L'escalier ne craquait pas sous son poids de fantôme. Elle se perdit dans la nuit qui l'attira, l'absorba, et Miren ne put rien percevoir qu'un froissement léger qui pouvait être la respiration du vent dans les feuilles.

...

Un autre bruit naquit de la nuit, une sorte de bourdonnement qui se rapprocha, grandit, remplissant l'espace, puis se fit tout proche et s'anéantit brusquement.

Mais c'était un bruit réel, vivant, qui balayait

les fantômes, et Miren, à sa joie, mesurait brusquement l'angoisse qui l'avait submergée.

Elle se précipita vers la porte d'entrée, essaya d'ouvrir. Elle ne songea plus à s'étonner d'y avoir réussi. Dans cette demeure hantée, les portes closes se trouvaient, un instant plus tard, entr'ouvertes, sans que personne eût fait un pas, un geste, sans qu'il y eût, pouvait-on croire, quelqu'un de vivant dans la maison...

— Oh! Pierre, Pierre, vous êtes venu!

Pierre Elissalde apparaissait sur le seuil. Il était grand et robuste, le regard clair sous des cheveux châtons. Il avait le joyeux sourire de ceux qui mordent la vie comme un fruit, à belles dents; et ses pas sonnaient sur la pierre du seuil, rassurants, écartant les ombres.

— Miren, on m'a dit tout à l'heure que cette maison doit servir de rendez-vous à des contrebandiers. On a vu des gens rôder autour, y pénétrer mystérieusement. Je suis venu vous chercher; on vous attend chez nous. A onze heures et demie, nous y serons, à minuit au plus tard. Et demain matin, à l'heure de votre rendez-vous chez le notaire, je vous ramène. Êtes-vous prête?

— Oh! Pierre, vous m'étourdissez... Je ne suis pas si prompte que vous, et la tête me tourne encore de plusieurs accès de terreur. Je suis dans une maison hantée, le croiriez-vous? Je viens de voir ma grand-tante Isabelle, en robe de bal, à vingt ans, toute pareille à son portrait. Elle a traversé le salon et elle a disparu dans l'ombre.

— Quelqu'un s'est déguisé, Miren, pour vous faire peur.

— Non, Pierre, car elle avait au cou la perle de l'Infante, la fameuse perle que jamais on n'a pu retrouver et qui est certainement perdue. J'ai dû avoir une hallucination.

— Oui, sûrement, Miren. C'est pourquoi il ne faut pas rester ici un instant de plus. Venez vite.

— Attendez, Pierre, il me faut mon sac. J'ai dû le laisser à la salle à manger, tout à l'heure.

Elle hésitait un peu devant la porte. Il l'ouvrit largement, découvrant la pièce vide, et il entra.

— N'ayez pas peur, Miren, il n'y a plus de fantômes.

Il restait encore des pêches dans la corbeille. Miren, qui se rassurait, les tendit à Pierre.

— Prenez, ce sont des pêches de mon enfance; elles me ramènent au temps où je pillais le verger avec Christine. Que tante Isabelle était donc indulgente! Nous revenions poissées de jus, alourdies comme des abeilles qui ont butiné trop longtemps. Le soir, nous nous endormions à table... Voici les dernières pêches que je mangerai à *Oyarcénia*...

— Cette maison est triste, Miren, et tellement isolée! Il ne faut pas que vous la regrettiez. Nous aurons bientôt une maison à nous, toute claire, peinte en blanc et vert, avec un jardin toujours fleuri. Nous serons tout près de Bayonne, et nous verrons couler l'Adour. Il y aura du mouvement, du bruit, jamais de fantômes.

— Alors, Pierre, dit-elle gaiement, prenons congé des fantômes.

Elle était prête, ayant laissé dans cette pièce, avec son sac à bandoulière, sa veste de laine et le carré de coton rouge et jaune qui protégeait ses cheveux. Peut-être Amélie la chercherait-elle, peut-être raconterait-elle avec malignité ce départ en compagnie de Pierre, en pleine nuit? Mais qu'importait Amélie Jaureche et ce qu'elle penserait de Miren? L'important était de quitter ce lieu où se condensait l'angoisse; de retourner vers les vivants...

Ils traversèrent le vestibule, et leurs pas sonnèrent avec gaieté sur le carrelage. Non, il n'y avait plus de spectres. Pierre les avait mis en fuite, de son joyeux sourire et de son regard clair.

Pourtant, Miren crut entendre encore, derrière elle, le frôlement de soie, et n'osa se retourner. Elle songea que les roses, dans le vase de cristal, au pied du portrait, achevaient de mourir. Demain, le portrait, avec quelques souvenirs choisis d'avance, serait transporté chez elle. Tout le reste s'en irait... et si l'on disposait des roses dans le salon d'*Oyarcénia*, ce ne serait plus, sans doute, pour une morte...

Pour la première fois, Miren songea que ce geste, de la part d'Amélie, l'étonnait un peu. Peut-être l'ancienne demoiselle de compagnie avait-elle voulu plaire à l'héritière... Peut-être attendait-elle quelque présent? Demain, il faudrait lui donner quelque chose, un objet de piété sans doute, ou un bibelot...

Pierre se mit à secouer la porte.

— Elle n'est pas graissée, votre serrure; elle résiste joliment. Ah! mais, par exemple, Miren, voyez donc!

— Je vois, dit Miren d'une voix blanche, on l'a refermée à double tour. On vous a laissé entrer, Pierre, mais vous êtes prisonnier avec moi.

## V

Un instant, ils se regardèrent, indécis. Pierre, les sourcils froncés, murmura :

— Quelqu'un se dissimule dans la maison et s'amuse à vous effrayer; pourquoi? Peut-être uniquement par malice, pour voir jusqu'où iront votre courage et votre résistance nerveuse. N'êtes-vous pas en mauvais termes avec cette Amélie?

— Pas si haut, Pierre, elle nous écoute, j'en suis sûre!

— Et quand elle nous écouterait? Qu'avons-nous à craindre d'elle? Est-ce un crime de supposer qu'elle se déguise en fantôme pour vous épouvanter? Qu'elle prouve donc, si elle nous entend, que la porte s'est refermée toute seule, sans bruit, et que le vent a tourné la clef dans la serrure! Elle vous joue de mauvais tours, Miren. Peut-être vous en veut-elle?

Loin de baisser la voix, le jeune homme, à présent, parlait haut et surveillait l'escalier ténébreux, comme si Amélie Jauretche, mise au défi, allait surgir tout à coup pour se défendre.

— Oh! je suis sûre qu'elle me garde rancune d'être l'héritière d'*Oyarcénia*. Elle était toute dévouée à ma tante Dominica et à Christine, qui l'ont présentée à tante Isabelle. Elle a beaucoup agi sur l'esprit de celle-ci pour nous écarter d'elle, mes parents et moi... Sûrement, elle ne s'attendait pas à ce que le domaine revint à mon père, et je crois bien qu'elle nous soupçonne d'avoir subtilisé la fameuse perle, dépouillant ainsi complètement ses amies. Non, elle ne peut m'aimer. Pourtant, je ne peux pas croire qu'une femme de son âge s'amuse à des tours d'écolier. Il y a autre chose, Pierre, je ne vous ai pas tout raconté... On marchait autour de la maison, on sifflait comme pour se faire reconnaître.

— Et quelqu'un a ouvert la porte?

— On a dû l'ouvrir à ce moment-là; peut-être n'y ai-je pas pris garde, car je venais de surprendre ce frôlement dans l'obscurité, et ensuite j'ai trouvé la poupée sur mon lit... Alors, j'ai exploré le cabinet de toilette, croyant y trouver une porte dissimulée. Je ne connaissais pas très bien la chambre de tante Isabelle; lorsque nous étions enfants, c'était là un domaine interdit, et sur ce point, malgré l'indulgence de notre tante,

nous n'osions guère désobéir. Quand je suis revenue, plus tard, je n'ai pas pris le temps d'explorer la maison. J'ai donc cherché vainement; le frôlement a repris dans la chambre, et les sifflements dans le jardin... Oui, c'est après, sans doute, qu'on a ouvert, lorsque j'étais dans le petit escalier ou dans le salon. Mais j'embrouille tout. Lorsque je suis retournée dans la chambre, la poupée avait disparu.

— Une sotte plaisanterie, Miren, et rien de plus.

— Alors, je me suis rappelé tout à coup que Christine, un jour, s'était cachée dans un placard, tout près du lit, et qu'elle avait reparu subitement sans qu'on se rendit compte d'où elle venait. Derrière des malles, des cartons, j'ai trouvé en effet un petit escalier qui débouche dans le salon. Mais le passage était bien trop étroit pour Amélie, car j'y passais à peine. Le salon était éclairé. J'ai vu brusquement le portrait de tante Isabelle s'animer, son image traverser la pièce et disparaître. J'ai cru alors que je devenais folle. Puis la porte d'entrée s'est trouvée ouverte et s'est refermée sans bruit. Et voilà tout, Pierre, mais tout cela est inexplicable.

— Voyons, Miren, vous ne croyez pas aux esprits, aux *laminjak*, au *Basa-Jaun*, cher à Katalin, pas plus qu'au serpent à trois têtes?

— Ne vous moquez pas de moi, Pierre. Il y a quelqu'un dans la maison et ce quelqu'un se cache; et il y a aussi quelqu'un au dehors, et des rapports mystérieux existent entre ces deux êtres invisibles. Pourquoi se cachent-ils?

Pierre se mit à rire. Il ne raillait pas; il s'amusa de l'aventure, et sa gaité dispersait les fantômes.

— J'ai toujours pensé, Miren, que votre *Oyar-cénia* était un admirable rendez-vous de contrebandiers. Par les landes, la frontière est toute proche. La maison est isolée, on s'apercevrait tout

de suite d'une surveillance. Et qui donc les dérangerait ici?

Miren, sans cérémonie, haussa les épaules.

— C'est ridicule! Pourquoi des contrebandiers joueraient-ils à me faire peur de la sorte?

— Amélie, vous dis-je. J'attribue aux contrebandiers les pas dans le jardin et les appels. Ainsi tout s'explique.

— Vous expliquez aussi que le portrait de tante Isabelle se soit animé?

— Êtes-vous bien sûre, Miren, de n'avoir pas rêvé? Les sifflements, les frôlements vous ont fait peur...

— Dites tout de suite que je bats la campagne! Venez, Pierre.

— Où donc allez-vous?

— Voir si rien n'a changé dans le salon.

Dans la pièce obscure flottait le parfum des roses.

— Tout à l'heure, dit Miren, baissant la voix, je suis sûre de ne pas avoir éteint.

Elle sentait la peur la gagner, appuyer sur son cœur, interrompre son souffle. Sa main tremblante ne trouvait plus le commutateur, et les secondes devenaient interminables. Depuis combien de temps cette angoisse durait-elle? Le temps ne se mesurait plus. L'intervalle qu'il faudrait franchir encore pour atteindre le jour se creusait comme un gouffre, et tout au fond se rassemblaient les formes hideuses d'innombrables Peurs...

Pierre lui-même ne comptait plus, lui apparaissait aussi désarmé, aussi pitoyable qu'elle... Ils n'étaient plus que deux enfants perdus dans la nuit et qui appelleraient en vain à l'aide.

La lumière ramena brusquement les meubles désuets, le piano de palissandre sur lequel glissait un reflet fauve, les tentures de soie jaune, le miroir piqué, les vases d'opaline de la même nuance heureuse que les fleurs de bourrache. Le portrait

surtout apparut, avec la tendresse mélancolique de son sourire. Et la perle de l'Infante, au cou d'Isabelle, ressemblait toujours à une baie ronde et blanche de symphorine...

Sur la console, contre le cadre aux ors passés, il mourait toujours des roses.

Pierre s'avança le premier au centre de la pièce. Il souleva ensuite les rideaux, alla vers la porte du placard. Le petit escalier s'effaçait tout de suite dans l'ombre.

— Oh! non, Pierre, chuchota Miren qui tremblait.

— Voyons, ma chérie, ne vous affolez pas.

— Regardez, la poupée n'est pas revenue dans la vitrine.

Elle désignait une place vide au milieu des éventails d'ivoire, des petits miroirs à main, enchâssés dans le bronze doré, des bonbonnières et des oiseaux de porcelaine.

— C'est qu'Amélie ne l'y a pas rapportée.

— Si c'est Amélie, Pierre, pourquoi n'a-t-elle pas tout remis en ordre? Je suis sûre, oh! tout ce qu'il y a de plus sûre, de n'avoir pas éteint et de n'avoir pas fermé la porte quand je suis sortie du salon en reconnaissant, enfin, le bruit de votre moteur. J'ai presque couru jusqu'à la porte, je l'ai ouverte; et c'est alors que, sans bruit, on a tourné le commutateur et fermé le salon. Pierre, je n'ai pas rêvé, je vous le jure! Je veux bien admettre qu'Amélie s'amuse, bien qu'elle n'ait certainement pas pu se glisser derrière les malles, dans le faux placard de là-haut. Mais alors, pourquoi a-t-elle conservé la poupée?

— En vue d'autres mauvais tours, c'est bien simple.

— Pierre, dit brusquement Miren, écoutez!

Mais il était déjà tendu, et son visage avait changé d'expression, abandonné son assurance et sa gaieté.

On marchait, là-haut. Doucement, légèrement, à longs pas souples; mais c'étaient des pas de vivant. Rien de semblable à la démarche un peu trottinante d'Amélie Jauretche.

— Mais, balbutia Miren, « on » est dans ma chambre, je veux dire celle de tante Isabelle, qu'Amélie avait préparée pour moi et où je croyais dormir. Et la porte est toujours fermée de l'intérieur.

— « On » se cachait ici, sans doute, dit Pierre après réflexion. Quelqu'un se dissimulait dans les rideaux, ce qui explique qu'on ait refermé derrière vous avant de monter par le petit escalier. Nous allons bien voir...

— Mais vous n'avez pas d'arme, Pierre, et ce n'est pas Amélie, croyez-moi.

— Le tisonnier peut nous servir. Il est très lourd, constata le jeune homme en soulevant l'antique ustensile à manche de bronze. Ne craignez rien, Miren, attendez-moi ici.

— Oh! non, jamais!

Elle n'aurait su dire ce qui l'effrayait davantage; là-haut les attendait un mystérieux ennemi; mais ici, peut-être étaient-ils surveillés par des invisibles qui se raillaient d'eux, qui les suivaient avec patience comme les couleuvres à la poursuite des oiseaux. Tout devenait hostile et redoutable, les meubles mêmes et jusqu'au portrait. Était-ce bien tante Isabelle? Miren ne reconnaissait plus son sourire; il lui semblait que ce visage changeait, se transformait lentement, devenait un autre visage au froid regard un peu cruel; il y avait de l'ironie dans le pli de la lèvre, quelque chose d'implacable dans le dessin si léger des sourcils.

— Ne me laissez pas ici toute seule!

— Miren, il n'y a personne ici.

— Mais on peut revenir... Et puis je ne veux pas que vous montiez seul, Pierre.

— Nous ne surprendrons personne, dit-il avec

un peu d'humeur. On nous entend certainement chuchoter de là-haut. Il aurait fallu me laisser faire sans rien dire.

Miren secoua la tête.

— Je ne veux pas que vous montiez seul. Je veux être avec vous, il ne faut pas nous quitter, sinon, peut-être nous ne nous retrouverions plus.

Elle le suivit. Ils étouffaient leurs pas, retenaient leur souffle. Mais d'avance Miren savait que la chambre était vide et que l'énigmatique visiteur ne les avait pas attendus.

## VI

Personne dans la chambre, mais la fenêtre s'ouvrait toute grande sur la nuit pleine d'embûches.

Immobiles, Pierre et Miren surveillaient l'ombre; l'ombre morte et bornée de la chambre, l'ombre vivante et sans fond du dehors. Des masses noires remuaient doucement, étant des feuillages. Au travers, des étoiles émergeaient, dont l'une avait une couleur d'orange. A peine, au-dessus des branches, voyait-on le ciel libre, criblé d'astres blancs. Miren revit tout à coup, elle ne sut pourquoi, les hauts marronniers tout en fleur — ne l'avait-on pas amenée à *Oyarcénia* un jour de printemps, dans sa quinzième année? — les marronniers qui ressemblaient à des arbres de Noël gigantesques, chargés de bougies rose pâle; et, de temps en temps, des fleurs se détachaient des thyrses, tombaient sur le livre de tante Isabelle qui se promenait lentement. Miren recueillait des corolles dans sa main, et lorsque sa main

était pleine, elle les jetait autour d'elle dans un geste de fête-Dieu. Les offrait-elle au soleil ou au printemps? Peut-être à elle-même, si joyeuse et si fière de découvrir devant elle la vie comme une plaine sans fin, miroitant dans la lumière...

Mais ce ne fut qu'une seconde, et la vision radieuse disparut. Miren retrouva la nuit d'automne, lourde d'angoisses, le mystère oppressant. Une faible odeur de roses se mêlait à l'odeur pesante de la terre mouillée, de l'herbe où la rosée ruisseau. Le vent était tiède. De temps à autre, les étoiles disparaissaient sous une écume de vapeurs.

A longs intervalles, au fond du silence vivant, bruissant, gonflé de mille vies furtives, l'appel des chouettes reprenait, volait d'un bout à l'autre de la terre comme une navette magique. Maintenant, tout avait l'air d'un rêve, tout devenait possible. On aurait pu, dans la lande, rencontrer Tristan et Iseult, Viviane ou Titania, ou l'antique fée basque Maïtagarri, qui se bâtit dans les nuages d'innombrables palais d'argent...

Tout à coup, parmi les bruissements, les glissements, les vols cotonneux, le halètement du vent dans les branches, il y eut un autre bruit, étranger à la nuit sauvage; le temps reprit sa densité, la maison ne flotta plus comme une arche hors des heures et de l'espace. Pierre se raidit auprès de Miren effrayée par les battements mêmes de son cœur. Maintenant, aucun doute n'était plus possible: ils surprenaient tous les deux les mêmes pas larges et souples que tout à l'heure, et ce ne pouvait être Amélie qui parcourait ainsi le jardin.

Quelqu'un rôdait autour d'*Oyarcénia*, s'y introduisait mystérieusement. Était-ce un jeu? Voulait-on, simplement, effrayer Miren?

Lentement, Pierre avança jusqu'au balcon. Miren le suivait avec angoisse, se rappelant tout à coup qu'une lame du parquet grinçait. Et l'hôte invisible d'*Oyarcénia* les guettait sans doute,

épiait tous leurs mouvements. Peut-être était-il encore dans la chambre, n'avait-il ouvert la fenêtre que par jeu ou par ruse et demeurait-il tapi dans les ténèbres?

« Voyons, je suis folle! songea la jeune fille. Il est dehors, puisque nous entendons ses pas. Il n'y a donc personne derrière nous dans la chambre. »

Mais elle n'en était pas sûre. Elle ne pensait pas au fantôme qui parcourait la vieille maison, une poupée de cire au bras. Elle ne pensait même pas à la bizarre attitude d'Amélie Jauretche. Il lui paraissait presque naturel que l'Ennemi fût en même temps à l'intérieur et hors du logis. Oui, tout devenait possible, mais le rêve se faisait de plus en plus oppressant, pesait sur l'âme comme la bête fantastique des légendes de Gascogne, le *hantaoun*, qui étouffe lentement les dormeurs.

On marchait encore, on revenait. On foulait, dans les allées rongées d'herbe, la menthe et la citronnelle. On froissait des légumes juteux, des plantes devenues buissons. Miren commençait à croire que l'on faisait du bruit à dessein, avec une sorte d'insolence...

— Je n'entends plus rien, chuchota Pierre.

Ainsi sa terreur doublait l'acuité de ses sens... Elle percevait le moindre frôlement, le plus léger murmure. Bientôt elle pourrait voir à travers la nuit, saisir la forme de l'inconnu, l'emprisonner dans sa mémoire. Inconsciemment, elle se pencha un peu. Pierre vivement la tira en arrière.

— Prenez garde. Les étoiles sont claires. On peut nous voir.

Et une voix germa de la nuit, monta doucement, se dressa comme une herbe tremblante. Pierre et Miren, immobiles, contenant leur souffle, se demandèrent en même temps s'ils rêvaient. Mais non, cette voix était réelle, ne naissait pas de la nuit.

pleine de sortilèges, mais revenait d'un passé proche, et ils la reconnaissaient.

Pierre fouillait dans sa mémoire. Un nom, un lieu, une saison... Biarritz et l'automne... Et Miren revoyait l'Océan démonté. Presque personne sur la plage. C'était novembre, et jour de grand vent. La montagne avait des bleus, des violets cendreaux et pâles d'iris fané, là-bas, au bout de la mer... Et l'eau vert-de-gris aux flottantes écumes se ruait sur les côtes arrondies en conques successives; une ligne violette marquait l'horizon. Pas un oiseau, le vent était trop fort... Pas un goéland, pas un sterne, pas une mouette... Pierre et Miren, marchant sur la corniche, luttèrent contre le vent. Il n'y avait plus personne et ils ne pouvaient presque plus avancer quand, dans le passage rocheux qui conduit du Port-Vieux à la Côte des Basques, ils avaient aperçu un jeune homme, assez mal vêtu, d'un type espagnol, nonchalamment appuyé au rocher lavé d'embruns, et qui les dévisageait. Pierre, agacé de ce regard insistant qui lui semblait s'attacher surtout à Miren, toisa l'inconnu qui détourna ses yeux, un pli ironique à la lèvre. Ils passèrent, mais ne purent continuer leur chemin. Le vent déchainé défendait l'approche de la Côte des Basques; il les étouffait, les renversait presque... Ils revinrent. L'homme était toujours là, qui paraissait les attendre. Pierre le regarda durement sans pouvoir rencontrer ses yeux. Derrière eux, il se mit à chanter à demi-voix :

*Adios, ene maïtia... (1)*

La même chanson qui, maintenant, jaillissait de la nuit; la même voix, peut-être; le même regard fouillant l'ombre; la même allure souple et non-

---

(1) Adieu, mon aimée.

chalante et la même ironie sans doute au coin des lèvres...

Que leur voulait-il? Ils l'avaient rencontré une autre fois et ils avaient failli en mourir. Miren n'oublierait pas cette autre journée. L'été resplendissait alors sur la route entre les fougères et les arbres rares; la même route qu'elle avait suivie lentement à bicyclette dans l'après-midi. D'un côté, la frise des montagnes, la Rhune avec ses sources luisant au soleil. De l'autre côté, la ligne bleue de la mer au-dessus des coteaux piquetés de blanc par les maisons. Ils avaient dépassé *Oyarcénia* et ils allaient à Saint-Pé. Une grand-mère de Pierre y vivait toujours dans sa vieille demeure, à l'angle de la place, tout près de la haute église de pierre jaune. Sur la façade, il y avait une niche avec une petite Vierge écrasant la tête du serpent, et à côté une inscription : « Martin de Habans, maître chirurgien, et Jeannette de Monduteguy, sieur et dame de Chenperene, Etcheberria, Ft l'an 1707. » Des draps pendaient, relevés de bouquets roses et de palmes; la rue était jonchée de verdure et de fleurs et les cloches sonnaient l'Adoration et la procession prochaine. Alors, comme l'auto de Pierre parvenait sur la place, une autre lui avait coupé la route brusquement, obligeant le jeune homme à une embardée qui projeta la voiture sur le trottoir, tout contre une boutique d'où surgirent des femmes épouvantées. Miren, sous la chaleur d'août, se sentait pâle et glacée. Ils avaient failli mourir, et la grand-mère, éperdue, ayant suivi la scène de sa fenêtre parée de dentelles et de feuillage, apparaissait maintenant sur le seuil, agitant ses pauvres mains percluses... L'autre voiture avait disparu sur la route d'Ainhoa; Miren avait eu tout juste le temps de voir le visage du conducteur, et ce visage était le même qu'à Biarritz, l'automne d'avant.

Il était tard lorsqu'ils retournèrent à Bayonne.

Une énorme lune d'or pâle montait sur un ciel d'un mauve d'aster. Miren avait peur. Elle songeait à la mort de ses parents, tués dans un accident d'auto, un accident provoqué par un inconnu qui avait pris la fuite... On avait classé l'affaire. Devrait-elle mourir ainsi avec son fiancé? Elle surveillait la route déserte, qui tournait capricieusement entre les fougères et les chênes tordus. Un carrefour, une croix... De nouveau, une voiture leur avait coupé le chemin à toute allure, accrochant une aile, les jetant vers le fossé... Pierre était parvenu à redresser l'auto à l'instant précis où ils effleuraient le talus. Et l'autre voiture avait encore disparu, emportant l'inconnu au visage ironique. Le numéro? Ils n'avaient pas eu le temps de l'apercevoir, ils se souvenaient seulement que la voiture était rouge. Ils l'avaient déclaré à la gendarmerie d'Ustaritz, mais l'enquête n'avait pas abouti, aucun témoin ne pouvait appuyer les dires de Miren et de Pierre; il s'agissait peut-être, leur dit-on, d'une imprudence. L'inconnu ne savait pas conduire, mais aucun accident n'ayant eu lieu, il était difficile de le poursuivre. Étaient-ils bien sûrs qu'on les eût accrochés volontairement? Après tout, ils ne l'affirmeraient pas... C'était peut-être un fou... Au bout de quelques jours, ils ne songeaient plus à cette aventure.

Mais à présent qu'ils surveillaient la nuit, retenant leur souffle, ils se souvenaient tous les deux d'un regard qui se détournait tout de suite, d'un ironique sourire, d'une chanson...

*Adios, ene maïtia...*

— Oh! Pierre, Pierre, chuchota Miren d'une voix presque imperceptible, qu'est-ce qu'«il» vient faire ici? Il a déjà voulu nous tuer deux fois, il y a un an. Il revient, mais comment sait-il que je suis à *Oyarcénia*? Qui l'a prévenu?

— Amélie...

— Non, Pierre, je ne peux pas le croire.

La nuit maintenant se refermait sur son secret, enveloppait l'homme, suspendait un instant l'angoisse. Mais celle-ci reviendrait, inéluctable comme la marée qui monte. Une vague vous éclabousse et se retire, mais une autre se forme déjà, et si l'on a résisté à ses paquets d'écume, on voit se gonfler subitement une muraille translucide, toute verte, une lame de fond qui peut vous emporter...

— Il est parti, fit Pierre très bas.

Il ramena Miren à l'intérieur de la chambre.

— Ne refermons pas la fenêtre. Qu'il puisse croire que nous ne nous sommes aperçus de rien. Miren, vous avez du courage, n'est-ce pas? Savez-vous ce qu'il faut faire? Découvrir Amélie, l'inviter à s'expliquer. Je persiste à croire que nous aurons par elle l'explication de tous les sortilèges.

— Vous avez peut-être raison...

— J'en suis sûr. Voyons, où peut-elle nicher? Faudra-t-il explorer toute la maison?

— Il y a plusieurs chambres à cet étage. Deux sur la salle à manger, deux autres sur la cuisine; au-dessus du salon, il y a celle où nous sommes et notre ancienne chambre d'enfants, qui est aussi grande que celle-ci.

— Elles ne communiquent pas?

— On a condamné la porte pour placer la grande armoire. De l'autre côté, il doit y avoir aussi une armoire...

— Fermée à clef, sans doute?

Miren réfléchit une seconde.

— Il n'y a aucune clef sur les meubles. Amélie ne me les a pas remises et j'ai oublié de les lui réclamer. Mais il n'y a pas de passages secrets dissimulés dans les armoires. Pierre, vous avez trop lu les exploits d'Arsène Lupin...

Elle le guida dans le couloir, jusqu'à l'autre

chambre. La lumière jaillit, Miren revit la chambre enfantine des belles vacances. Elle savait que Dominica et Christine l'avaient ensuite partagée. Mais aucune trace n'en demeurait, les meubles étaient clos, la pendule enveloppée.

— Elle doit habiter une des petites chambres, de l'autre côté de l'escalier: Mais si elle est chez elle, il serait plus correct de frapper.

Un bruit léger les atteignit au moment où ils se rassuraient, où leurs voix montaient insensiblement.

— On marche...

Le long pas souple errait dans la maison, sans qu'on pût situer l'endroit avec exactitude.

Sans qu'il y eût aucun autre bruit, comme passant à travers les murailles, les pas s'effacèrent. Très loin, leur sembla-t-il, ils surprirent une modulation.

Était-ce dehors, était-ce dans la maison que l'on sifflait doucement *Adios, ene maítia?*

Miren, serrée contre Pierre, croyait sentir sur eux le regard ironique, si vite détourné, de l'inconnu...

— Pierre, il est là, il nous guette... Sait-on que vous êtes ici?

— Non; quand je me suis décidé à venir, mes parents étaient sortis. J'ai dit simplement à la bonne que je reviendrais à la fin de la soirée.

— Lorsqu'on nous retrouvera, Pierre, il sera trop tard...

— Voyons, Miren, que craignez-vous? Pensez-vous que l'on veut nous assassiner? Il eût été facile de nous surprendre. Je suis persuadé que l'on cherche à nous faire peur. Pourquoi? Nous le saurons bien quelque jour.

La main de la jeune fille se crispa sur le bras de Pierre, l'avertissant d'une nouvelle approche mystérieuse. Ce n'était qu'un frôlement, plus subtil que l'effeuillement des roses sur le marbre, que

l'haleine du vent dans les branches, que le passage d'un chat entre les herbes sèches. Pourtant Miren l'entendait, le reconnaissait. Elle savait qu'une ombre allait surgir de l'ombre, qu'une robe de soie bleue effleurait lentement l'escalier. La lampe du palier, usée, ne donnait plus qu'une vague clarté rougeâtre; au-delà du tournant de l'escalier, on ne distinguait rien.

— On monte? murmura Pierre.

— Non, on descend.

On venait du grenier, du domaine enchanté des belles vacances; une seconde à peine, et le mystérieux arrivant apparaissait. Miren serra plus fort le bras de son fiancé. Ils se tenaient à l'angle du palier, dans la pénombre, qui leur laissait une faible chance de demeurer inaperçus. Mais, tout naturellement, les yeux de celui ou de celle qui descendait se porteraient dans leur direction. Il était trop tard pour éteindre et ils révéleraient ainsi leur présence. Collés contre la muraille, il leur semblait que leur existence était suspendue. Le temps s'abolissait.

Elle parut au tournant, la tête encore dans l'obscurité, offrant à la lumière le bas de sa longue robe bleue. Elle ne pesait pas sur les marches; seul le bruissement de la soie annonçait son approche. Lentement — il en fut du moins ainsi pour Miren et pour Pierre — la lumière avare monta le long de son corps, et l'on découvrit dans ses mains étroites la poupée de cire; puis joua sur le corsage presque sans reliefs, sur la chair nacrée du cou, sur le visage...

Elle les regardait.

Mais c'était un regard étrange qui semblait passer à travers leurs corps pour atteindre un objet inconnu. Ou peut-être n'y avait-il plus de regard dans ces yeux, étaient-ils vraiment des yeux de morte?

Elle traversa le palier et se mit à descendre. Elle

était passée tout près d'eux, et d'un bras étendu ils auraient pu la saisir. Mais leur stupeur les paralysait... Et maintenant, elle avait disparu.

Pierre sortit le premier de cette immobilité. Il se pencha sur la rampe, puis se mit à descendre sans bruit. Miren le suivait, redoutant par-dessus tout de se trouver seule.

Le salon était faiblement éclairé, la porte en restait entr'ouverte. Ils s'arrêtèrent sur le seuil.

La poupée, de nouveau, trônait dans la vitrine. Une seule image d'Isabelle régnait sur la pièce, au-dessus des roses qui finissaient de mourir. Elle était bien la même que tout à l'heure, avec ses cheveux blonds si pâles, sous le capuchon noir, sa longue robe bleue, et la perle à son cou...

— Pierre, chuchota Miren, je suis sûre — sûre, vous m'entendez — que tout à l'heure elle n'avait plus la perle... La première fois, je voyais remuer la perle sur sa gorge. Et maintenant, voilà qu'elle ne portait plus son collier. Pierre, cette maison est ensorcelée. Kattalin avait raison : les « sorts » et les esprits existent...

— Voyons, Miren, tout cela est absurde !

— Est-ce que vous n'avez pas vu tout à l'heure le portrait même passer tout près de nous ? Je suis sûre que nous aurions pu le toucher, mais peut-être n'aurions-nous saisi qu'une vapeur ?

— Une vapeur ne fait pas de bruit. La robe traînait sur les marches et nous avons entendu avant de voir.

— Mais on entend quelquefois les esprits ! Kattalin nous a raconté souvent que dans son enfance elle et tous les siens étaient réveillés par des bruits inexplicables... Alors sa mère allait jeter de l'eau bénite au seuil de la porte, et tout se calmait ; mais ça recommençait la nuit d'après, jusqu'à ce que les parents aient découvert qu'une voisine leur voulait du mal. Après tout, il y a tant de choses que nous ne savons pas...

— Vraiment, Miren, si vous croyez maintenant aux histoires de cette pauvre Kattalin...

Une fois de plus, les doigts de la jeune fille se crispèrent sur le bras de Pierre.

Le doute n'était plus possible. Quelqu'un venait de l'étage supérieur, et c'était le long pas souple qui rôdait tout à l'heure dans le jardin, sous les marronniers...

Ce fut Miren qui entraîna Pierre vers la salle à manger. Une idée informulée guidait la jeune fille; la salle à manger restait le domaine rassurant de la réalité; aucun fantôme n'y avait passé encore; aucun passage mystérieux ne s'ouvrait dans les murs. On n'y avait surpris aucun frôlement de soie pareil au lent effeuillement des roses, et aucune rose n'y mourait avec un bruit de soie. Il n'y subsistait que l'odeur apaisante du pain et des fruits, l'aspect tranquille de la nappe et la bonne joie simple des faïences.

Pourtant, derrière la porte repoussée avec des précautions infinies, elle ne se sentit pas encore en sécurité.

— Pierre, allons à la cuisine.

— Laissez-moi voir à qui nous avons affaire.

— Oh! non, non...

La Peur l'étreignait tout entière, brisait ses genoux, appuyait sur sa gorge. Des bruissements couraient dans ses oreilles. Elle se sentait couler dans une eau noire.

Un bruit léger lui parut venir de derrière eux, de cette cuisine où elle espérait trouver un refuge. Un homme, un rat? Où un « esprit », comme l'eût affirmé Kattalin? La maison apparaissait pleine de spectres. Miren aurait cru volontiers, à cette heure, aux *lamiak*, qui hantent la mer, les fontaines et les rivières, aux *laminiak* surgissant de la terre pour danser parmi les fougères au clair de lune, au Basa-Jaun et à sa femme, la Basa-Andere. A présent venaient l'assaillir toutes les

épouvantes des vieux contes. Les diables avaient peut-être élu cette maison pour leur demeure, comme dans le conte de Hachko et de ses compagnons...

Elle pensait aussi à tous les romans policiers qu'elle avait dévorés, frissonnant dans son lit d'une terreur délicate... Il y en avait un surtout, traduit de l'anglais, où l'on voyait une panthère noire rôder la nuit dans le hall d'un château; et elle croyait surprendre des pas feutrés, des glissements, le souffle puissant d'un fauve...

— Oh! Pierre, Pierre, si c'était...

Il cherchait à ouvrir sans bruit la porte; elle s'empara de ses mains.

— Si c'était une bête, Pierre?

— Une bête qui chante *Adios, ene maïtia?*

Il était sur le point de rire, mais comme le rire allait bien à son jeune visage brûlé de soleil! L'étincelle qui dansait dans ses yeux bleus rassura brusquement Miren, chassa les fantômes. De nouveau, elle fut en sûreté, puisque Pierre était là, sûr de lui, riche de sa jeunesse et de sa joie.

Elle le laissa entr'ouvrir la porte. Ils ne virent personne.

Dans le vestibule pendait un solide makhila. Il s'en empara, abandonnant à Miren le tisonnier de bronze.

— Il faut achever de visiter la maison, dit-il presque à mi-voix; mais ceux qui se cachent ici — car ils sont au moins deux — s'en vont de pièce en pièce à notre approche. Il faut tout de même essayer de les surprendre. Allons d'abord à la cuisine.

Ils repoussèrent le battant, et Miren constata que la clef manquait. Les invisibles pouvaient toujours les rejoindre...

## VII

Une odeur de cire chaude les enveloppa lorsqu'ils franchirent les deux marches de pierre qui descendaient de la salle à manger à la cuisine. Sur la table, plantée dans une bouteille, une bougie brûlait en laissant couler de longues larmes blanches.

Devant l'âtre, on apercevait deux formes sombres, indistinctes.

Miren chercha le commutateur; une clarté brusque tomba sur un homme qui dormait, tout près d'un énorme ballot qui paraissait contenir des étoffes.

— Tout s'explique, Miren; je vous avais bien dit qu'*Oyarcénia* était un rendez-vous de contrebandiers.

— Ça n'explique pas le fantôme...

L'homme s'était réveillé. D'un certain âge, maigre, mal rasé, il laissait courir entre ses paupières un regard de fouine.

— Que faites-vous ici? dit Pierre.

Il l'avait interrogé en basque, et l'autre répondit dans la même langue.

— J'avais l'habitude d'entrer ici pour m'y reposer. Je trouve quelquefois la porte de derrière ouverte et je ne vois jamais personne. Ici, on est à l'abri quand il pleut... J'attends mon camarade. Il m'a dit hier : « Bichincho (Vincent), profite de ton reste. On va vendre la maison *Oyarcénia* et nous ne trouverons plus la porte ouverte pour nous mettre au sec et en sûreté. » Je suis revenu plus

tôt que d'habitude. Le camarade ne viendra prendre la marchandise qu'à trois heures. Je dormais un peu. Je ne pensais pas qu'il y avait du monde. D'habitude, la lumière ne marche pas, mais j'avais trouvé la bougie. Je ne fais pas de mal...

— Vous faites la contrebande?

— J'ai des bas de soie et du tabac, et puis des gourdes, comme celle-ci, fit-il en désignant le *chahakoak* de peau de bouc qu'il portait en bandoulière.

Ces gourdes, qui conservent le vin frais, ne sont fabriquées qu'en Espagne.

Tout Basque est indulgent à la contrebande. Ni Pierre ni Miren ne songeaient à blâmer l'activité de cet hôte imprévu. Bichincho représentait ici la réalité. Son visage malicieux s'opposait aux fantômes. Il était infiniment rassurant de penser qu'*Oyarcénia* servait de rendez-vous à de simples contrebandiers chargés de bas de soie, de tabac espagnol et de *chahakoak*.

Miren sentit qu'elle respirait plus librement.

— Quelqu'un chantait et sifflait tout à l'heure *Adios, ene maïtia*. C'était vous?

— Moi? Oh! non, dit Bichincho, tout surpris à l'idée qu'il aurait pu chanter ou siffler et signaler ainsi sa présence à quelque gendarme rôdant aux alentours. Oh! non, je ne fais jamais de bruit et j'éteins la bougie si j'entends quelque chose.

— Vous venez souvent? fit Pierre.

— Deux fois cette semaine, trois fois celle d'avant.

— Et vous êtes sûr qu'il n'y a personne dans la maison?

— Jamais je n'entends marcher, ni parler, ni remuer. Il n'y a jamais de feu dans la cheminée, ni de cuisine faite.

— Et vous disiez tout à l'heure que vous trouvez quelquefois la porte ouverte. Il arrive donc qu'elle soit fermée?

— Il y a un peu plus de quinze jours, je l'ai trouvée deux fois fermée.

— Comment peut-on expliquer qu'elle soit tantôt fermée et tantôt ouverte?

Mais Bichincho s'était déjà posé la question, qui lui paraissait des plus simples.

— C'est la femme qui vient nettoyer, dans la journée, et qui oublie souvent de fermer en s'en allant...

Cette réponse ne pouvait satisfaire Miren, qui se souvenait bien d'avoir trouvé, à son arrivée, toutes les portes closes. Était-ce Amélie qu'il fallait accuser encore? Était-elle complice de Bichincho? Essayait-elle, tout à l'heure d'épouvanter Miren pour qu'elle ne surprit point leur manège?

Mais comment expliquer les pas dans la maison, sur le gravier du jardin, la chanson qui flotait dans la nuit, le fantôme errant, une poupée de cire au bras, le cou paré, puis dépouillé, de la perle merveilleuse?

— Vous n'avez jamais vu, vraiment, une femme qui s'appelle Amélie Jauretche?

— Celle qui demeure à Bordahandia (1)? Oh! oui, je l'ai vue très souvent!

— Ici? demanda Miren, s'étonnant elle-même de son anxiété.

— Oh! non, ici, jamais personne, je vous l'ai dit. Je l'ai vue à Saint-Pé, à l'église, et puis chez Istiart, chez Curutchet, chez Mendiondo...

Ces noms, oubliés de Miren, représentaient sans doute l'épicier, le boulanger, le boucher... Rien d'anormal dans tout cela, rien de fantastique...

— Et il n'y a jamais de lumière dans la maison? dit Pierre.

— Non, jamais... Enfin, il pouvait y en avoir sans que je le sache. J'ai cherché le bouton une

---

(1) La grande ferme.

fois, et comme ça ne s'est pas allumé, j'ai pensé qu'on fermait le compteur. Je n'avais pas besoin d'y voir bien clair, la bougie me suffisait pour arranger mes ballots quand je les avais un peu accrochés dans les *touyas* (1)...

— Vraiment, vous n'avez jamais entendu aucun bruit, même le plus léger?

— J'écoute les bruits du dehors, ça m'intéresse plus que les bruits de dedans, dit Bichincho, puisque, ici, je sais bien qu'il n'y a personne.

Il s'étonnait de leurs questions, de leur attitude inquiète. Miren et Pierre s'interrogèrent du regard. Lui les surveillait, attentif, entre ses paupières mi-closes.

Mais il restait tout de même rassurant, et il représentait peut-être un secours inespéré...

Il n'était armé cependant que d'un makhila, dont l'extrémité redoutable, cerclée de cuivre, luisait faiblement. Mais il avait l'expérience des marches furtives, des embûches, des guets silencieux. Il discernerait mieux qu'eux l'approche de l'ennemi dans l'ombre.

Le vent se levait plus fort que tout à l'heure, remuait les marronniers contre la façade, et se mettait à gémir dans la cheminée. De nouveau, la maison paraissait pleine de bruissements et de frôlements, de pas et de souffles.

Pierre expliquait cependant pourquoi ils veillaient encore et visitaient la maison à minuit passé; car minuit avait sonné un instant plus tôt, et Miren se demandait qui avait remonté l'horloge du vestibule, inerte au moment de son arrivée. Oui, elle s'en souvenait bien, l'aiguille était sur huit heures à la fin de l'après-midi, et le balancier ne remuait pas derrière le cercle de verre...

Amélie avait-elle eu le temps de remonter l'hor-

---

(1) Ajones.

loge, après avoir préparé le lit et le repas, et déposé, sous le portrait et sous le miroir d'Isabelle, un bouquet de roses?

Pierre expliqua à Bichincho qu'ils cherchaient à surprendre dans la maison une ou plusieurs mystérieuses présences. Qu'un homme, de toute évidence, s'y cachait, et une femme pareille à un fantôme...

— Mais c'est *elle*, voyons, Pierre, elle comme elle était à vingt ans. Elle portait la perle qui est perdue...

— Mais, la deuxième fois, elle ne l'avait plus... Etes-vous bien sûre de ce que vous avez vu la première? Miren, la nuit, tout paraît fantastique.

— J'en suis sûre, oh! tout à fait sûre. Non, je ne me trompe pas. Ce détail m'a tellement frappée... Cette perle qui remuait, que l'on pouvait croire réelle alors qu'elle n'existe plus sans doute...

Pourquoi a-t-elle reparu sans le collier? Je ne sais pas, mais je suis certaine de n'avoir pas rêvé lorsque j'ai reconnu la perle...

— Est-ce que vous l'aviez vue souvent?

— Une ou deux fois... Tante Isabelle nous la montrait, à moi et à...

Elle s'interrompt, parce qu'elle revoyait le visage enfantin de Christine, sa ressemblance avec tante Isabelle... Depuis leurs dix-sept ans, elles ne s'étaient jamais plus rencontrées, sauf à l'enterrement de tante Isabelle, où la présence de Dominica empêchait leur rapprochement. L'étonnante ressemblance d'autrefois avait-elle persisté? Miren ne s'en souvenait plus. Christine plongeait dans son mouchoir une petite figure rougie et tirée. Elle-même, que sa nature ne portait pas aux larmes, mais qui se sentait lourde de chagrin, paraissait insensible auprès d'une telle désolation.

— Christine..., acheva-t-elle pensivement et comme si elle l'interrogeait.

— Votre tante cachait sans doute soigneusement cette perle dont la valeur était énorme?

— Dans un petit sachet de soie bleue qui demeurait toujours sous son oreiller avec un paquet de lettres. Ces lettres, elle les a brûlées quelques heures avant de mourir. On croit qu'elle a jeté le sachet avec les lettres dans la cheminée. Lorsqu'on y a songé, les cendres étaient déjà dispersées... la perle était sûrement anéantie, on ne pouvait retrouver qu'un peu d'or fondu, noirci. Mais je connais bien la perle par le portrait... Je l'ai tellement contemplé, ce portrait, j'en connais si bien tous les détails. Nous avons supplié tante Isabelle de nous montrer la belle robe de soie bleue et la « sortie de bal » qu'elle portait à vingt ans, lorsqu'elle habitait Bayonne et qu'elle rencontrait au bal ce fiancé qu'elle a tant aimé. Elle nous a répondu que la robe ni la mante n'existaient plus...

Et comme pour elle-même, Miren dit à voix basse :

— Pourquoi aurait-elle menti?

— Que dites-vous? fit Pierre, surpris.

— La robe ni la mante n'existent plus nulle part, et la perle non plus... Qui donc pourrait s'en revêtir, errer ainsi dans la maison? Et qui pourrait effleurer les marches de notre vieil escalier sans les faire gémir? Non, Pierre, celle que nous avons vue n'était pas vivante.. Il y a des cas d'apparitions, les morts reviennent quelquefois.

— Je ne le crois guère...

— Pierre, je ne le croyais pas, moi non plus. Mais je crois maintenant que tout est possible. Pourquoi ma pauvre tante Isabelle n'a-t-elle pas trouvé le repos? Voulait-elle nous avertir d'un danger? Cela s'est vu, Pierre.

— Dans des livres, Miren, ou dans l'imagination des vieilles comme Kattalin ou Gachucha.

Bichincho, attentif, suivait cette conversation; il comprenait fort bien le français, bien qu'il le parlât mal.

Pierre préféra, cependant, revenir à l'antique langage pour lui donner de nouveaux détails. Le long pas souple parcourant le jardin et la maison, la chanson, la poupée de cire mystérieusement transportée...

— Allons voir, dit-il simplement en ramassant son makhila.

## VIII

Ils reprirent, accompagnés cette fois de Bichincho aux pas merveilleusement silencieux, la visite du vieux logis. La salle à manger n'offrait aucun mystère. Le salon était vide, toujours faiblement éclairé. Pierre fit appel à la force du contrebandier pour que tous deux fissent glisser le piano contre la porte de l'escalier dérobé.

Ainsi, les hôtes mystérieux ne reparaitraient pas derrière eux; ils ne se sentiraient pas suivis à distance, épiés par d'invisibles regards.

Mais, lorsqu'ils furent sur le premier palier, Miren eut tout de suite la sensation insupportable d'une présence. Quelqu'un se blottissait-il au pied de l'escalier où s'accumulait toujours la nuit? Ou plutôt se penchait-on sur eux, là-haut, à l'étage ténébreux où régnait l'immense grenier plein de cachettes?

Pierre ouvrit d'abord la chambre que l'on avait préparée pour Miren. Et ils virent du premier coup que la fenêtre était refermée, les tentures closes.

La jeune fille, haletante, s'appuya contre le lit

tandis que les deux hommes visitaient la pièce, son-  
daient le petit cabinet de toilette, le placard. Pierre  
chercha ensuite autour de lui, et Bichincho, le devin-  
nant, lui indiqua la lourde commode à dessus de  
marbre. Comme ils avaient fait au rez-de-chaussée,  
ils condamnèrent la porte du placard. Si quelqu'un  
était tapi dans cette vis d'ombre, il était pris au  
piège...

Rien dans l'autre chambre — celle où Miren et  
Christine avaient dormi plusieurs étés; — il y  
avait là peu de meubles : une vaste armoire au  
fronton orné de rosaces, les deux lits recouverts  
de toiles blanches sous le grand rosaire étalé en  
forme de cœur, qui pendait au mur, une table au  
milieu de la pièce et des chaises de paille. Pas de  
rideaux à la fenêtre bien fermée.

Miren se rassurait un peu. « Il » était parti sans  
doute... Mais non — et la peur revint comme une  
vague furieuse, — « il » n'avait pas quitté la mai-  
son puisque la fenêtre était refermée...

A moins que quelqu'un ne fût venu, derrière lui,  
clôre les vitres et tirer les rideaux...

Deux autres chambres, beaucoup plus petites,  
étaient vides. Il n'en restait plus qu'une, occupant  
à peu près la place de la cuisine, et ce devait être  
le domaine d'Amélie Jauretche.

Miren retint Pierre qui, sans réfléchir, posait la  
main sur le bouton.

— Mais elle doit être chez elle, et elle dort?

Pierre approuva d'un signe de tête et heurta le  
battant doucement, puis plus fort. Il n'y eut pas de  
réponse.

Amélie avait dû quitter la maison, retourner à la  
ferme. Ils demeurèrent pourtant quelques secondes  
indécis, s'interrogeant, et Miren retrouva la sen-  
sation intolérable d'une présence invisible et toute  
proche.

— Pierre, murmura-t-elle, on nous voit...

— Qui donc?

— Je ne sais pas, mais on nous voit... Je sens un regard sur nous, qui suit tous nos gestes, qui devine tout ce que nous allons faire; on nous guette, Pierre, et nous ne sommes pas armés et nous ne voyons rien... Nous ne pourrons rien voir et cette nuit n'aura jamais de fin...

— Voyons, Miren, vous déraisonnez...

Et, se décidant brusquement, il ouvrit la porte.

La chambre était habitée. On ne devait pas l'aérer souvent ni prendre de grands soins de propreté, car il y régnait une odeur fade, écœurante.

— A droite de la porte, chuchota Miren, voyant que Pierre hésitait, cherchant de la lumière.

Celle-ci tomba crue d'une ampoule à abat-jour de porcelaine, pendant au milieu de la chambre. Ceux qui entraient furent surpris du désordre qu'ils découvraient. Partout des objets éparpillés, sur le sol, sur les chaises, linge, boîtes, papiers... Les tiroirs de la commode étaient ouverts, et leur contenu bouleversé. L'armoire béait sur de la dévastation.

Était-ce Amélie qui s'était livrée à des recherches fiévreuses et qui n'avait rien rangé avant de se coucher? Car Miren reconnaissait son chignon noir sur l'oreiller, sous le drap remonté jusqu'aux oreilles, malgré l'atmosphère presque étouffante de la chambre, par cette molle nuit d'automne.

Elle avançait. Pierre la tira vivement en arrière. Ce fut alors qu'elle aperçut la tache rouge sur le drap qu'aucun souffle ne soulevait plus.

Bichincho, de son allure prudente, s'avança vers le lit, prenant garde de ne rien toucher. C'était la première fois qu'il se trouvait en semblable conjoncture, mais il avait souvent entendu dire qu'en pareil cas, il ne fallait toucher à rien avant l'arrivée des gendarmes.

Il se pencha sur le corps dont on ne devinait rien sous le drap ensanglanté. De son oreille mer-

veilleusement habile à saisir le moindre murmure, le craquement le plus léger parmi les buissons et les herbes, il écouta longuement.

Puis il ôta son béret, fit un grand signe de croix. Miren joignit les mains, implorant la pitié divine pour l'âme d'Amélie Jaureche. Qu'avait-elle été? On ne le saurait jamais, sans doute. Peut-être amie, quand on la croyait ennemie. Peut-être déguisée par une discrétion mal comprise. Il resterait d'elle le souvenir de cet accueil étrange, de ce repas, de ce lit, de ces bouquets préparés par une hôtesse invisible. Les frêles roses de septembre n'avaient pas fini de mourir. Le salon était peut-être encore plein de furtifs bruissements de soie, comme l'ancienne chambre d'Isabelle. Et la main qui avait arrangé ces fleurs, disposé la nappe et les draps, apporté la nourriture, n'était plus que chair morte et bientôt pourrie. Était-ce encore Amélie, cette forme indistincte que Miren n'osait regarder, sous le drap marqué d'un signe horrible? Ou bien, délivrée de ses contours terrestres, flottait-elle autour d'eux, voyant ce qu'ils ne pouvaient voir, sachant ce qu'ils ignoraient encore? Rejoindrait-elle, dans l'escalier obscur, le fantôme traînant sur les marches une robe bruissante qui n'existait plus?

Ils demeuraient tous les trois comme figés dans le silence. Bichincho cependant promenait ses yeux sur le désordre de la chambre.

— Qu'est-ce qu'on a pu lui voler? dit-il enfin à voix basse. Est-ce qu'elle gardait son argent ici?

— Je ne crois pas, répondit Miren, puisqu'elle habitait Bordahandia. Je suppose qu'elle a repris son ancienne chambre pour ne pas me laisser seule cette nuit.

Et en achevant ces paroles, elle songeait que les meubles paraissaient pleins encore de linge, de robes, de tous ces menus objets que toute femme se plaît à conserver près de soi : boîtes de toutes sortes, photographies, paquets de lettres, corbeille

à ouvrage... Amélie s'installait-elle à *Oyarcénia* en l'absence de Miren?

Pierre s'interrogeait tout haut :

— Qui donc l'a tuée? Pourquoi?

Cette question, ils se la posaient tous, mais sans oser jusque-là formuler tout haut leur inquiétude. Mais qui donc avait assassiné Amélie Jauretche, sinon celui qui rôdait à longs pas souples et sifflait doucement dans la nuit?

Pourquoi? Qui donc gênait-elle? Avait-elle surpris le mystérieux visiteur et allait-elle donner l'alarme?

— On a dû la tuer d'un coup de couteau, dit Pierre, se répondant à lui-même. Et peut-être l'a-t-on portée sur le lit après l'avoir égorgée, dans l'espoir de dissimuler peut-être le crime quelques instants de plus? Ou bien pour se débarrasser d'un corps qui gênait, dans cette pièce étroite? Voyez, il y a des traces de sang sur le carreau, visibles tout de même sur ce fond rouge; et surtout, un pied dépasse, encore chaussé. Elle n'avait certainement pas l'habitude de dormir avec ses souliers.

— Et maintenant, chuchota Miren, où est-il?

Où se cachait-il, prêt à les surprendre? Peut-être, lorsqu'ils sortiraient de cette chambre, fondrait-il sur eux? Miren croyait par moments surprendre — mais était-ce loin, était-ce tout près, elle n'aurait su le dire — le même rire léger qui l'avait ironiquement accueillie à *Oyarcénia*. Oui, on avait ri quelques heures plus tôt, on chantait tout à l'heure une chanson d'amour; et la nuit contenait déjà ce sang...

Bichincho et Pierre se concertaient à voix basse. Ils avaient résolu de chercher encore. Peut-être l'assassin était-il prisonnier dans l'escalier dérobé? Mais il fallait d'abord s'assurer qu'il ne se cachait pas à l'étage supérieur.

Pierre proposa à Miren de s'enfermer dans la chambre de tante Isabelle pendant qu'ils visite-

raient les greniers. Mais elle refusa avec épouvante. Elle ne pouvait supporter l'idée de demeurer seule, à la merci d'un ennemi qui possédait peut-être le don de traverser les murailles. Tout lui paraissait maintenant possible. Le temps était suspendu, la nuit ne finirait jamais. Ils vivaient un cauchemar minutieux, interminable. Mais elle avait déjà éprouvé en songe la sensation atroce d'être poursuivie par un ennemi sans visage et de s'arrêter à chaque instant, impuissante, devant des portes qui ne s'ouvraient qu'à la toute dernière seconde, dans des escaliers où ses pieds se paralysaient...

— Oh! non, Pierre, non, ne me laissez pas, ou je vais devenir folle! Il arrivera à pénétrer dans la chambre et à me tuer... Pierre, vous ne voulez pas que je meure?

— Voyons, ma chérie, ne vous affolez pas.

— Pierre, je ne me sens en sûreté qu'avec vous.

— Alors je vais passer devant, et Bichincho fermera la marche. Du reste, j'ai l'impression que l'on fuit devant nous. Vous avez peut-être raison, il vaut mieux ne pas nous séparer. A trois, je pense que nous ne risquons pas grand-chose.

L'invisible n'avait-il pas profité de leur stupeur pour redescendre? Ne sortirait-il pas de la maison dont il devait posséder les clefs? Miren n'osait sonder l'ombre qui s'enroulait entre la rampe et la muraille, mais plus que jamais elle sentait sur eux le poids d'un regard terriblement attentif. Il lui semblait que Bichincho éprouvait la même sensation, car il se retournait sans cesse et tentait de percer l'obscurité, d'y saisir une forme qui s'échappait toujours.

Pierre, tenant solidement son makhila, montait sans regarder derrière lui. Déjà il atteignait la porte du grenier. Une énorme clef la fermait. Il tourna la clef dans la serrure qui résista.

— Mais, dit-il, cette porte est fermée de l'exté-

rier. Nous faisons fausse route. Si quelqu'un se dissimulait ici, il n'aurait pu refermer à clef. Et voyez comme tout est rouillé...

— Il y a quelqu'un, dit Bichincho.

Ils écoutèrent. Miren s'irritait de ne pouvoir dominer les battements de son cœur. Elle ne percevait plus que ces coups sourds, précipités. Pierre n'entendait rien. Ils interrogèrent du regard le contrebandier qui sourit.

— On marche, souffla-t-il.

Une masse énorme de silence pesait sur la maison, l'engloutissait. A part eux trois, y avait-il encore rien de vivant dans ce silence? L'ennemi lui-même paraissait loin. Marcher? Comment Bichincho pouvait-il affirmer que l'on marchait? Miren par instants croyait surprendre un bruit imperceptible... Mais non, c'était le sang qui battait au fond de ses oreilles.

— Je n'entends rien, déclara Pierre. Et d'ailleurs ce sont peut-être des rats?

Bichincho secoua la tête et leur fit signe d'écouter encore.

Oui, un bruit naissait du silence, augmentait un peu, gagnait sur l'unité de la nuit comme les cercles que dessine une pierre dans l'eau. Et ces ondes enfin atteignaient Miren et Pierre.

Très lentement, quelqu'un avançait vers eux; mais ce n'était pas le long pas souple de l'invisible; un pied très léger appuyait à peine sur le parquet usé, accompagné d'un frôlement d'étoffe. Dans une seconde, l'être qui venait du fond du grenier toucherait la porte, essaierait de l'ouvrir.

Bichincho, doucement, écarta Pierre et saisit la clef. Après quelques efforts, elle céda. Comme la porte s'ouvrait à l'extérieur, ils reculèrent. Bichincho se trouva derrière le battant, tandis que Miren et son fiancé se rangeaient contre le mur.

Alors surgit une longue forme pâle et sombre à la fois; elle apparut la tête haute, regardant de-

vant elle comme si elle voyait au-delà des contours terrestres. Instinctivement, Miren s'accrocha au bras de Pierre, gênant ses mouvements à l'instant même où il tentait de retenir celle qui passait rapidement entre eux. Bichincho s'élança. Il y eut un petit craquement bref et ils se trouvèrent dans les ténèbres. Miren ne put retenir un cri.

— Quelqu'un a fermé le compteur, dit Pierre. Il faut descendre. Celui qui nous intéresse se cache maintenant au rez-de-chaussée. Allons-y tout de suite.

Le contrebandier avait allumé son briquet. La lueur courte jetait sur les murs des formes effrayantes. Pierre insistât pour que la jeune fille s'enfermât dans une chambre pendant qu'ils continueraient leur recherches; mais Miren ne voulut rien entendre. Plus encore que l'angoisse d'être seule dans cette maison de sortilèges, la pensée que Pierre affronterait de nouveau le danger et qu'elle ne serait pas près de lui, lui paraissait intolérable. Certes, elle ne pouvait rien pour Pierre, sinon l'embarrasser comme tout à l'heure, quand elle l'avait empêché d'atteindre le fantôme; mais, puisqu'ils avaient rêvé de tout partager jusqu'à la mort, ils partageraient encore le péril. Peut-être mourraient-ils ensemble, si la mort les épiait au bas de l'escalier. Du moins, ils ne seraient pas séparés. Elle sentait confusément que le danger affronté à deux les marquerait du même signe ineffaçable, les rapprocherait mieux encore que leurs souvenirs d'enfance ou leurs rencontres de chaque jour, et elle ne renoncerait pas à suivre Pierre, à subir la même peur, à montrer le même courage. Car elle était certaine que ses nerfs ne la trahiraient plus. Elle saurait se vaincre, elle ne le gênerait pas.

Tout cela, elle ne l'exprimait que par un « non ! » à la fois suppliant et farouche. Et, Pierre acceptant sa présence, ils descendirent avec précaution.

Devant eux, le frôlement de soie reprit comme si

l'on s'était arrêté pour les attendre. Dans quelques secondes, ils pourraient de nouveau toucher le fantôme, à moins qu'il ne disparût encore dans la nuit. Bichincho, tout occupé de son briquet qui s'allumait mal, n'avait plus rien entendu; mais il fallait peut-être une tension de tout l'être pour surprendre la marche si légère de celle qui venait d'on ne sait quel monde inconnu?

A mesure qu'ils descendaient, Miren sentait se contracter sa gorge et son cœur l'étouffer. Ils avaient franchi le palier tout près de cette chambre où reposait le corps sanglant d'Amélie Jauretche. L'homme les guettait sans doute au bas des marches, protégé par l'ombre épaisse; il tenait peut-être encore l'arme qui avait tué; il allait bondir...

Personne...

La petite flamme du briquet, léchant à petits coups les ténèbres, atteignit tout à coup le compteur électrique. Pierre aussitôt rendit la lumière.

Le vestibule était vide. Pierre se dirigea vers le salon et poussa doucement la porte qui n'était pas close. Il était bien certain d'avoir fermé tout à l'heure.

Où se cachait-on? Les grands rideaux des fenêtres étaient propices à un guet-apens...

— Prenez garde, souffla-t-il à Miren et à Bichincho qui le suivaient.

Et ils revirent le fantôme.

Elle était toujours aussi pâle, aussi blonde, sous sa mante noire et dans sa longue robe d'un bleu atténué, aux reflets d'argent, le bleu de certains chardons que l'on cueille en haute montagne. Cette robe bruissait autour d'elle, à demi agenouillée, occupée à retirer la poupée de sa vitrine.

Pierre fit signe à ses compagnons de ne pas bouger. Ils se glissèrent contre la paroi, abrités par le battant de la porte.

Elle fit quelques pas, la poupée dans ses bras

s'avança vers le piano. Là, elle parut déconcertée. Le piano condamnait la porte du placard, et elle s'apprêtait sans doute à remonter dans l'ancienne chambre d'Isabelle. Mais pourquoi y transportait-elle la poupée de cire?

Elle parut abandonner son idée, déposa Gracieuse sur un fauteuil, puis revint au piano et découvrit le clavier. Miren, confondue, reconnaissait les gestes d'autrefois. Oui, c'était bien du même mouvement que les longues mains pâles soulevaient le panneau de palissandre, enlevaient et pliaient la bande de soie azurée, semée de fleurs, ouvraient sur le pupitre un cahier relié qu'on y laissait toujours. C'était le même geste encore pour repousser les longs plis de la jupe en s'installant sur le haut tabouret à vis. Et comme jadis, les notes les plus hautes, pures et vibrantes, prenaient des sons de harpe.

Elle jouait les airs qu'elle avait appris dans sa jeunesse, cette jeunesse dont elle n'avait jamais guéri.

Oui, c'étaient bien encore les valse de Waldteufel, ténues et mélancoliques, semblant la voix même des vieilles choses, de la maison endormie, repliée sur son mystère, de la jeune fille d'autrefois qui retenait de ses mains lassées des bouquets d'ombre.

Sur un rythme lent s'égrenaient les notes légères. Miren reconnaissait cette valse oubliée qui s'appelait *Trésor d'amour*; elle en aimait jadis la mélodie trop douce, attristante à force de tendresse; elle l'aimait précisément parce que cet air la rendait très doucement triste. Il s'accordait si bien à la vieille maison dormante et à tante Isabelle...

Elle joua un instant, et puis s'interrompit comme si elle ne savait plus. Elle porta la main à son front, comme pour en écarter quelque chose. Auprès de la cheminée, une pendeloque de cristal, ébranlée

par les vibrations du piano, miroitait doucement sous une applique. Les roses de la console n'avaient plus de pétales; on ne confondrait plus leur lent effeuillement avec le passage du fantôme.

Elle posa de nouveau ses mains sur le clavier, reprit la valse. Mais il n'y eut cette fois que peu de notes, plus légères encore et plus fluides, et, sous un claquement sec le fil sonore se brisa net.

Pierre, Miren et Bichincho la virent chanceler, puis rouler à terre.

Elle gisait là, dans sa longue robe bleue et sa mante noire; le capuchon s'était rabattu; les cheveux, tirés tout à l'heure en arrière, s'étaient défaits.

Et maintenant, Miren la reconnaissait. Penchée sur elle, la soulevant, elle sentait entre ses bras un poids et une épaisseur de vivante.

— Christine, appelait-elle à mi-voix, Christine, réponds-moi!

— Est-elle blessée? demanda Pierre.

Bichincho, prudemment, surveillait le vestibule. De nouveau, l'ennemi s'était manifesté, et cette fois il était tout proche. Il se tenait certainement aux aguets, prêt à les surprendre. Il se révélait armé dangereusement. Contre lui, ils se trouvaient sans défense.

Cependant Pierre et Miren relevaient la jeune fille évanouie, l'étendaient sur le canapé, oubliant, dans leur surprise, la menace qui pesait toujours sur eux.

Comment Christine se trouvait-elle dans la maison? Et pourquoi la parcourait-elle ainsi, vêtue de l'ancienne robe de bal qu'elle avait su découvrir, portant entre ses bras la poupée de cire?

Miren avait-elle rêvé lorsqu'elle avait cru reconnaître à son cou la perle de l'Infante, tremblant comme sous le vent d'octobre une baie de symphorine?

La perle avait disparu. Ce n'était peut-être, après tout, qu'une illusion.

Mais la jeune fille ne revenait pas à elle. Son visage sans couleur retombait en arrière. Et maintenant, on voyait combien la robe était usée. On ne l'avait mise qu'une fois peut-être, mais le temps l'avait rongée. La soie se fendait aux plis; le bleu, par endroits, n'était plus qu'un gris de nuages. Mais qui sait si tante Isabelle ne se plaisait pas, de temps à autre, à la revêtir, à s'envelopper de sa mante noire, comme pour rappeler à elle son bonheur?

— Pourquoi se déguise-t-elle ainsi? demanda Pierre.

— Je ne sais pas. Je ne comprends même pas comment elle est ici. Elle habite Saint-Jean-Pied-de-Port avec sa mère. Je ne vois pas pour quelle raison elle reviendrait à *Oyarcénia*... A moins que...

Elle baissa la voix, instinctivement :

— Elle faisait peut-être des séjours à Borda-handia, auprès d'Amélie qui était l'amie dévouée de sa mère. Et je me demande si Amélie et elle, profitant de ce que Gachucha avait les clefs, ne s'installaient pas ici. A-t-elle voulu me faire peur en jouant ainsi au fantôme? Autrefois, Christine aimait à faire peur.

Miren ne l'avait pas oublié. Sa cousine lui répétait les contes les plus terrifiants de Kattalin, avec une telle conviction, un tel luxe de détails, que Miren tremblait en allant se coucher et poussait des cris dans son sommeil... Parfois tante Isabelle se levait et lui apportait un verre d'eau sucrée, qui sentait la fleur d'oranger. Christine, qui, réveillée, se moquait de sa compagne, réclamait alors le même breuvage en se disant malade.

Oui, c'était peut-être un jeu méchant que Christine avait mené encore cette nuit. Mais à présent, elle ne jouait plus, si pâle sur la mante noire, inerte, abandonnée...

Et Miren pensa qu'elle ignorait encore la mort tragique d'Amélie Jaureche.

Tout à coup le sifflement reprit, modulé comme un appel de chouette; il recommença un peu plus loin, tournant autour de la maison. Bichincho fit signe qu'il entendait venir quelqu'un, et Miren surprit, une fois de plus, le long pas souple écrasant à peine le gravier.

## IX

Ils se sentirent néanmoins soulagés. L'ennemi n'était plus dans la maison. Peut-être arriveraient-ils à l'empêcher d'y rentrer.

Pierre bondit à la porte du vestibule, la trouva close. Ils allèrent ensuite visiter la porte de la cuisine, pareillement fermée. Bichincho eut une exclamation de colère. Bientôt, trois heures sonneraient, et il manquerait son rendez-vous. Le ballot était toujours là. Et demain, sans doute, les gendarmes viendraient, il se trouverait mêlé à cette affaire d'assassinat... Il inspecta la fenêtre, mais celle-ci était munie de barreaux. De nouveau, *Oyarcénia* devenait une prison.

Miren chancelait d'émotion et de fatigue. Elle avait abandonné Christine pour rejoindre Pierre. Faudrait-il recommencer à visiter toutes les pièces du vieux logis, à inspecter tous les recoins?

Si la porte ne s'était pas opposée à leurs efforts, n'aurait-il pas mieux valu sortir, quitte à passer le reste de la nuit sous les chênes, au bord de la lande? La nuit du dehors était moins terrifiante. Les buissons et les ravins ne cachaient que des

bêtes furtives, les chemins n'amenaient que les compagnons de Bichincho... S'ils avaient pu s'enfuir, l'angoisse se fût dissipée sous les étoiles.

Mais *Oyarcénia* se refermait sur eux, et l'ennemi rôdait tout autour, armé, guettant son heure, s'amusant probablement de leur terreur.

— Pierre, souffla Miren, il faut retourner près d'elle.

Ils revinrent au salon. Pierre le traversa en quelques enjambées, écarta les rideaux. Et tout à coup, Miren le vit s'immobiliser comme s'il découvrait quelque chose.

— On a tiré à travers la fenêtre, dit-il.

— Mais comment pouvait-on viser ?

— On n'a pas visé ; c'est pourquoi on a manqué votre cousine. Elle a eu de la chance que nous ayons déplacé le piano tout à l'heure.

Pierre traversa de nouveau la pièce et fit voir à la jeune fille la trace de la balle.

Celle-ci s'était enfoncée dans le mur à la place où se trouvait habituellement le piano. Par conséquent, elle n'avait pas même effleuré Christine. Mais c'était bien elle que l'ennemi poursuivait, ou du moins avait-il voulu abattre celle qui s'était assise au piano et jouait une valse. Savait-il que c'était Christine ? Ne pouvait-il croire que c'était Miren ?

— Ah ! Miren, chuchota Pierre, heureusement que je suis venu !

Miren frémit à imaginer sa solitude dans cette maison pleine d'épouvante.

Cependant, toujours inerte, Christine ne donnait pas signe de vie.

Pierre l'observait. Il se souvenait de ce regard fixe, qui les traversait sans les voir, de cette allure étrange...

— Nous ne pensons à rien, dit péniblement Miren. Il doit y avoir du vinaigre dans la cuisine, seulement...

— J'irai avec vous, dit Pierre. Voulez-vous rester là, Bichincho?

Celui-ci, peu rassuré, acquiesça néanmoins d'un signe. Cette jeune fille étendue avait l'air d'une morte; et il y avait là-haut, dans un lit taché de rouge, une morte véritable; et il y avait encore un assassin qui rôdait autour de la maison où ils étaient trois prisonniers...

Miren et Pierre lui paraissaient s'attarder, là-bas, à la cuisine... Peut-être seraient-ils assassinés aussi — et ce serait enfin son tour, à lui, Bichincho, qui ne reverrait peut-être jamais sa maison blanche aux volets rouges, avec la guirlande écarlate des piments séchant au-dessus de la porte; qui ne renverrait plus la pelote au fronton... Et justement, il y aurait, dimanche, une magnifique partie entre champions de France et d'Espagne, à Saint-Jean-de-Luz... Et le dimanche d'après, plus humble, mais pour lui combien plus passionnante, une autre partie dans son village, où il serait l'un des champions... Ne devait-il donc plus entendre l'arbitre psalmodier lentement le nombre des points, tandis que la balle vole d'un bout à l'autre de la place, se perdant parfois au-dessus du fronton, envolée comme une mouette?

Est-ce que sa maison chaude et paisible l'attendrait en vain, est-ce qu'il ne sortirait jamais de cette demeure effrayante dont il aurait pu ignorer les mystères? Car la nuit n'était ni froide, ni pluvieuse; il aurait pu attendre ses camarades à l'abri d'un chêne ou d'une haie. Ils viendraient sans doute, mais ils ne pourraient pas entrer...

Comment pourrait-il les prévenir sans révéler sa présence à l'ennemi? Malgré les volets clos, les rideaux tirés, il se croyait épié sans cesse. Quelqu'un le surveillait, surprenant peut-être jusqu'à ses pensées. Quelqu'un pouvait à chaque seconde surgir et l'étendre, lui aussi, sans couleur et sans mouvement.

Miren et Pierre revenaient, portant une bouteille, un linge; ils tamponnèrent longuement les tempes de la jeune fille, sans parvenir à la ranimer.

Miren, agenouillée près d'elle, leva la tête pour murmurer :

— Pourtant, elle n'est pas morte, Pierre?

— Non, je crois qu'elle respire.

Ils guettaient anxieusement l'instant où Christine reprendrait vie, où elle pourrait parler. Ne leur apprendrait-elle pas les faits dont l'ignorance créait pour eux tant de mystères? Ne leur expliquerait-elle pas ce qui demeurait inexplicable? Comprendraient-ils enfin pourquoi la maison semblait hantée, pourquoi Christine avait failli mourir, pourquoi Amélie Jauretche était morte? Et sauraient-ils le nom de leur insaisissable ennemi?

Lentement, très lentement, les paupières de la jeune fille se soulevaient, laissaient apparaître les yeux bleus trop pâles, semblables à la mer oubliée dans certains creux de rocher. Le regard vague se précisa, redevint attentif. Il se posa sur Miren, puis sur Pierre. Durant quelques secondes, elle contempla les deux visages, anxieux et charmants, inclinés sur elle.

— Te sens-tu mieux? questionna Miren avec tendresse.

Elle eut un triste sourire.

— Souffres-tu? Pouvons-nous te soulager? Désires-tu boire quelque chose?

— Rien, merci.

— Veux-tu aller te reposer?

Miren s'interrompt. Elle allait offrir à sa cousine de la conduire dans une des chambres du premier étage. Oubliait-elle déjà que là-haut gisait le corps d'Amélie Jauretche?

Christine ne répondit pas et détourna son regard. Elle l'arrêta un instant sur Pierre avec une expression singulière, colère peut-être, ou dépit. Puis

ses yeux se fixèrent sur le portrait de tante Isabelle.

— Comme tu lui ressembles! dit Miren. Vraiment, j'ai cru un moment voir tante Isabelle telle qu'à vingt ans. Dis-moi, où as-tu trouvé la robe de soie et la mante noire que l'on croyait perdue?

— Quelle robe de soie? fit Christine; quelle mante noire?

— Mais... celles que tu portes.

Visiblement, Christine ne savait pas qu'elle portait cette mante et cette robe. C'est avec stupeur qu'elle en pressait l'étoffe sous ses doigts, qu'elle en regardait les plis sur son corps.

Miren et Pierre l'observaient, aussi stupéfaits qu'elle-même. Chancelante, elle essayait de se redresser et ils ne songeaient pas à l'en empêcher.

— Je ne comprends pas... Je ne comprends pas...

Et brusquement, elle se retourna vers eux :

— Vous vous êtes amusés à m'habiller ainsi pour me jouer un mauvais tour!

— Oh! Christine, comment peux-tu croire!

Bichincho jugea bon d'intervenir et de s'exprimer en français puisque l'on discutait dans cette langue.

— Cette robe, quand on vous a ouvert le grenier, vous aviez, affirma-t-il en observant la syntaxe basque.

— Quand on m'a ouvert le grenier?

— Mais oui, tout à l'heure...

— Pourquoi m'a-t-on ouvert le grenier? J'étais dans ma chambre, je me suis couchée à neuf heures. Je ne suis pas allée au grenier. Au grenier! reprit-elle comme si une telle supposition portait son indignation au paroxysme. Au grenier! et qu'est-ce que j'irais y faire? Est-ce que je cours les greniers en pleine nuit? C'est bon à toi, Miren, de veiller toute la nuit. Il est vrai que tu n'es pas seule... Je n'aurais tout de même pas cru

que tu ferais venir Pierre à pareille heure.

— Mais, Christine..., fit Miren abasourdie.

— Et celui-ci, qui donc est-il? demanda la jeune fille en désignant Bichincho d'un air dédaigneux.

— Un voisin, déclara bravement Miren. Il se trouvait là... par hasard, et comme nous entendions des bruits dans la maison, nous lui avons demandé de la visiter avec nous.

Elle regarda Pierre. Fallait-il dire à Christine tout ce qui s'était passé, puisqu'elle ne paraissait même pas en avoir conscience?

Pierre, d'un signe, conseilla la prudence. Cependant, Christine toisait Bichincho qui, sensible à son dédain, la considérait avec quelque rancune.

— Je ne comprends pas que tu reçoives des hommes si tard, le soir. Comme tu es inconséquente!

— Dites « si tôt le matin », Mademoiselle, car il est trois heures, intervint Pierre ironiquement. Sans doute, il n'est pas très protocolaire de ma part d'être venu au secours de Miren, que je savais toute seule dans cette maison solitaire, au cœur de ces landes; notre brave ami Bichincho non plus ne devrait pas se trouver ici. Mais, voyez-vous, il se passe ici des choses qui bousculent un peu les convenances. On s'introduit dans la maison, par la porte ou par la fenêtre, on en sort en enfermant les hôtes inoffensifs, on joue aux fantômes...

— Vous rêvez? dit Christine en levant ses sourcils blonds, d'une ligne parfaite.

— Mademoiselle, il y a plusieurs heures que, vêtue de cette robe et de ce manteau, vous vous promenez dans la maison; vous êtes passée par le petit escalier, vous avez pénétré dans la chambre de Miren — l'ancienne chambre de votre tante Isabelle — et, sur le lit, vous avez déposé la poupée de cire. Puis vous êtes venue la reprendre, et vous êtes montée au grenier où quelqu'un vous a rete-

nue prisonnière. Mais nous avons ouvert et vous êtes passée entre nous, très vite, sans que nous puissions vous arrêter au passage. Vous êtes redescendue au salon, vous avez déposé la poupée, vous avez cherché la porte de l'escalier dérobé. A sa place, vous avez trouvé le piano; vous avez changé d'idée alors, et vous avez joué une valse. Et quelqu'un, du dehors, qui connaissait très bien la place du piano mais ne savait pas que nous l'avions trainé devant le placard, a tiré sur vous et vous a manquée. Voyez la balle dans le mur.

Christine le considérait avec une stupéfaction indicible.

— Comment aurais-je fait tout cela puisque je n'ai pas bougé de ma chambre où je me suis endormie tranquillement sans m'occuper de ce qui se passait dans la maison?

— Quelle chambre, dit Miren, et comment se fait-il que je ne t'ai pas vue?

— Je pensais, dit Christine avec désinvolture, que ma vue ne te serait pas agréable.

— Mais où te cachais-tu?

— J'ai pris la chambre d'Amélie.

Miren et Pierre eurent un sursaut d'horreur. Ils revoyaient le désordre sanglant de cette chambre, le corps sous le drap.

— Mais, balbutia Miren, tu n'y es pas restée?

— Mais si. Il est arrivé quelque chose d'incompréhensible, puisque je suis ici, attifée de ces vieilleries. J'avoue que je ne tenais guère à te rencontrer. C'est pourquoi, lorsque j'ai entendu Gachucha t'introduire, j'ai décidé de ne pas bouger. Amélie te croyait repartie avec Gachucha, elle ne pensait pas que tu pourrais passer la nuit ici, toute seule, car tu te croyais sûrement toute seule. Elle avait préparé ma chambre comme d'habitude, sans même oublier les roses que j'aime...

— Les roses... c'était pour toi?

— Naturellement. Mais tu as pris « ma » chambre et mangé « mon » repas.

« Est-ce que je lui dois des excuses ? » se demanda Miren, effarée.

— Je me suis réfugiée alors chez Amélie. Elle ne voulait pas se coucher, elle rangeait. Elle a préparé son lit pour moi, et je me suis endormie. Pourquoi m'a-t-on transportée ici, vous allez me l'expliquer, peut-être ?

— Vous vous êtes endormie, dit Pierre, et vous n'avez pas rêvé ?

— Je ne rêve jamais, fit sèchement Christine.

— Et pourquoi étais-tu ici ?

Christine sursauta comme sous une piqure d'abeille. Il y avait de la rancœur dans son regard, peut-être de la haine.

— Je sais bien que je n'avais pas le droit d'être ici, qu'Amélie n'avait pas la permission de m'y introduire. Mais il ne m'est pas interdit d'aimer *Oyarcénia*, que tu as mis en vente.

— Je ne peux pas garder le domaine, Christine, c'est impossible.

L'autre jeune fille parut ignorer la timide protestation de Miren, car celle-ci, maintenant, se sentait intimidée sous les yeux impitoyables de Christine.

— J'ai voulu revoir *Oyarcénia* une dernière fois. Je serais partie sans bruit, demain de très bonne heure, comme une mendicante, une Bohémienne que l'on a hébergée par pitié dans la grange et qui s'en va sans éveiller les gens de la maison... Oui, sans doute, j'ai une maison à moi. Mais si triste, si pauvre ! Et un jardin dont il nous faut vendre les fruits.

Miren eut brusquement aux joues une brûlure.

— Nous sommes pauvres, nous sommes ruinées. Je pourrais travailler sans doute, mais je ne sais rien faire. Et moi, je n'ai pas de fiancé. Personne n'aurait l'idée de venir à mon secours en me sa-

chant toute seule ici. Il est vrai que je n'ai besoin de personne, et il n'y a aucun danger.

Miren et Pierre s'interrogeaient du regard. Fallait-il donc amener Christine devant le cadavre de la malheureuse Amélie?

— Je ne crois pas du tout à votre histoire, reprenait la jeune fille. Qui donc aurait tiré sur moi, et pourquoi? Je n'ai pas d'ennemis. Vous vous moquez de moi, vous avez imaginé je ne sais quelle sottise et méchante plaisanterie. Oui, sottise et méchante, et cela ne devrait pas m'étonner de la part de Miren. Car, lorsque nous étions enfants...

— Assez, Mademoiselle!

Ce fut au tour de Christine de rougir. Ses yeux étincelèrent. Mais Pierre ne répondit à cette fureur que par un ironique sourire.

— Assez, vraiment? reprit-elle avec défi. Vous vous amusez de moi et je n'ai même pas le droit de protester?

— Doucement! fit Bichincho, un doigt levé.

— Ah! celui-là! dit Christine avec dégoût.

Mais Pierre, à son tour, lui faisait impérieusement signe de se taire.

On marchait de nouveau, à longs pas souples; on contournait la maison; on attendait l'instant d'y rentrer. Pierre et Miren songeaient en même temps que l'inconnu, en refermant la porte de la cuisine, avait dû en emporter la clef. Il pouvait revenir quand bon lui semblerait; mais eux demeuraient prisonniers.

— Tout de même, murmura Pierre, nous sommes quatre...

— Cinq, dit Christine, avec Amélie. Mais pourquoi n'est-elle pas là? Pourquoi ne m'a-t-elle pas soignée? Pourquoi ne vous a-t-elle pas empêchés de me jouer ce mauvais tour?

Aucun des trois n'eut le courage de répondre.

— Je vais la rejoindre, fit la jeune fille avec décision.

— Non ! s'écria Miren, affolée. N'y va pas, Christine !

Celle-ci, brusquement arrêtée, plongea ses yeux dans ceux de Miren. Elle y découvrit une épouvante qui suspendit son souffle et la fit pâlir.

— Laissez-moi passer, dit-elle d'une voix étouffée, haletante. Laissez-moi... Je veux voir... Je veux savoir !

— Non, Mademoiselle, n'y allez pas, dit Pierre avec une ferme douceur.

— Non, il ne faut pas y aller, intervint Bichincho en sortant de la réserve qu'il avait observée pendant toute la discussion.

— Je veux savoir ! vous dis-je... Oh ! il y a donc quelque chose d'horrible, quelque chose que vous me cachez ? Et c'est pour cela que vous m'avez transportée ici ? Qu'est-il donc arrivé ? Dites-le moi, dites-le moi !

— Christine, on a... quelqu'un... Amélie est...

— Que lui a-t-on fait ? demanda Christine, soudain devenue toute blanche.

Ils n'osaient répondre ; et les secondes pesaient sur eux, intolérables. Ce fut Miren enfin qui acheva, dans un souffle :

— ... Morte... Elle est morte.

— Morte comment ? jeta Christine, comme si elle les accusait.

— Assassinée, dit Pierre.

Et comme elle faisait un mouvement vers la porte :

— Non, ne montez pas !

Mais elle le repoussa avec une force insoupçonnée, et, s'embarrassant dans sa longue robe, elle gravit l'escalier. Ils la suivirent, même Bichincho qui, abasourdi par tant d'événements inexplicables, redoutait maintenant par-dessus tout de se trouver seul dans cette maison de maléfices.

Pierre essayait de retenir Christine, de lui épargner l'affreuse vision qu'il avait en partie dérobée à Miren; mais il ne put ralentir sa course, et il ne la rejoignit qu'au seuil de la chambre dévastée. Là, elle lui échappa de nouveau, courut au lit.

— Amélie, ma pauvre Amélie! Qui l'a tuée, mais qui donc a pu la tuer?

Elle chancelait. Pierre et Miren l'entraînèrent hors de la pièce. Elle trébucha, faillit tomber, se prenant les pieds dans la robe trop longue. Miren le remarqua. Comment se faisait-il qu'elle ne sût plus marcher, alors que tout à l'heure encore, elle glissait, presque aérienne, sans faire gémir le vieil escalier?

— Elle marchait mieux quand elle dormait, remarqua Pierre.

— Quand elle dormait?

— Vous n'avez pas compris, Miren, qu'elle était somnambule?

— Je n'avais pas songé à cela... Mais elle s'évanouit de nouveau, Pierre.

Il fallait presque porter Christine qu'ils ramenaient au rez-de-chaussée, parce qu'il leur paraissait insupportable de demeurer au même étage où gisait le cadavre.

— N'allons pas au salon, supplia Miren.

Elle aussi était à bout de forces. L'effroyable nuit d'ailleurs creusait les traits des hommes et durcissait leurs visages. Le matin, peut-être, ne reviendrait jamais. Non, plus jamais, les nuages roses sur la dentelure violette des montagnes, sur la tapisserie changeante des fougères; plus jamais, le ciel tendre où s'effacent à regret les astres les plus brillants : Vénus, Sirius...

« Avant que vienne la fraîcheur du jour et que les ombres fuient... »

Mais toute la maison était livrée aux ombres maléfiques.

## X

Ils s'installèrent à la salle à manger. Pierre observait avec pitié le visage tiré, douloureux de sa fiancée.

— Ma chérie, ne craignez rien. Je suis là...

— Oh! si vous n'étiez pas là, Pierre, je serais morte... Mais vous serez là toujours, n'est-ce pas?

— Oui, Miren, vous le savez bien, toujours.

Ce dialogue parut agacer Christine, qui se détourna d'un air dédaigneux; mais son regard alors rencontra Bichincho, et elle jugeait indigne d'elle d'accorder la moindre attention à cet homme. Elle dirigea alors ses yeux vers la fenêtre, et tous regardèrent instinctivement de ce côté.

Le long pas souple revenait. Le sifflement doux et léger se répétait à travers la nuit. On aurait dit que recommençaient sans cesse les mêmes instants déjà vécus.

— Il attend un ou des complices, dit Pierre. Nous sommes trop nombreux maintenant pour qu'on se débarrasse facilement de nous. Il n'a peut-être plus de balles, et il ne peut pas nous égorger tous. Mais les complices ne viennent pas. Il va être quatre heures. Bientôt des gens circuleront par les chemins creux et sur la route, et, pour nos ennemis, il sera trop tard. Dans une heure, peut-être...

« Une heure encore! » songea Miren.

Mais elle ne dit rien, attentive à ne pas augmenter l'angoisse des autres. Bichincho s'était résigné. Il dissimulerait son ballot dans les bui-

sons jusqu'à la nuit prochaine. Mais jamais plus il n'approcherait de cette demeure maudite... Pourvu qu'on ne réclamât point son témoignage!

Christine se taisait également, mais elle paraissait encore plus pâle, et Pierre voyait frissonner ses épaules sous la mante qu'elle avait gardée, qu'elle serrait machinalement contre elle comme si elle avait froid.

Et tout à coup — et cela produisit un effet sinistre — la chanson : *Adios, ene maítia flotta* dans l'ombre toute proche, s'étira lentement, s'éteignit...

— Ah! dit Christine, c'est donc lui!

Ils se tournèrent vers elle, à la fois anxieux et soulagés, comme celui qui découvre un pan de ciel au fond d'une forêt après avoir perdu sa route et longtemps erré, et ne sait où il va parvenir, mais voit enfin s'achever l'ombre.

Christine se taisait de nouveau, comme indifférente. Elle contemplait le sol, à ses pieds, ou peut-être les plis argentés de sa robe.

— Lui? Tu le connais donc? Mais parle, parle! Tu sais donc tout, et tu ne veux rien nous dire?

Il y eut, devant l'impatience de Miren, une lueur ironique dans les yeux trop pâles.

— Je ne sais pas son nom.

— Mais tu le connais, tu l'as déjà vu?

— Je l'ai vu. Je ne le connais pas.

— Quand l'as-tu rencontré? Est-il venu déjà ici?

Christine se décida enfin, au moment où Pierre commençait à s'impatienter. Elle se renversa autant qu'elle le put dans le raide fauteuil de bois sans coussins, arrangea les plis de soie bleue sur ses jambes croisées, et se mit à parler d'une voix qu'elle faisait volontairement, sans doute, lente et ennuyée.

— Il y a de cela quatre ans, tante Isabelle nous avait invitées, ma mère et moi, pour les trois mois de l'été. Nous avons d'ailleurs prolongé

notre séjour pendant toute une année, car la pauvre tante ne pouvait plus se passer de maman ni de moi. La présence d'Amélie et de Kattalin, à laquelle on avait donné une aide, une petite bonne appelée Mayi, ne lui suffisait pas. Il lui fallait beaucoup de monde autour d'elle, et elle se plaignait toujours d'être oubliée, délaissée...

Se croyait-elle oubliée de Miren, alors que celle-ci, à la fin d'une journée de printemps, demeurait au seuil de la maison comme une Bohémienne qu'on repousse, et abandonnait ses fleurs sur un banc où le vent seul, peut-être, les avait prises?

Christine continuait avec la même lenteur, comme si elle prenait plaisir à prolonger son récit, à jouer avec la curiosité et l'impatience des autres :

— Elle nous demandait, le soir, et parfois très tard dans la nuit, de lui tenir compagnie. Nous nous attardions dans le salon. Les derniers temps, elle ne faisait plus de musique, ses doigts se raidissaient. Elle me demandait de jouer à sa place, mais il fallait reprendre éternellement les mêmes airs, toujours ces vieilles valse qui me font penser à du sirop, toujours ce passé, cet arrière-goût de cendre...

Aucun n'essayait de hâter ses paroles; on sentait qu'il serait inutile de la questionner; bien au contraire, elle suspendrait encore son histoire...

— Cette pauvre tante avait d'étranges caprices quelquefois... C'est ainsi qu'un soir, elle m'a demandé de l'accompagner dans sa chambre. Elle a mystérieusement tiré de sous la pendule la clef du placard, ou plutôt de l'entrée du petit escalier. Elle a ouvert une caisse plate en en a sorti la robe bleue et la mante. Il y avait aussi des bas à jour, du même bleu pâle, et des souliers de satin bleu; mais ils étaient trop étroits pour mon pied. Tante Isabelle voulut absolument m'habiller de sa robe, me coiffer à la mode ancienne, ce qui n'était

guère commode avec mes cheveux trop courts. Je suppose qu'elle tenait à ressusciter l'image de sa jeunesse. Elle me mit ensuite au cou la fameuse perle qui devait être notre héritage et qu'on n'a jamais retrouvée...

Ce ne fut qu'une lueur dans les yeux trop pâles, qui atteignit Miren et disparut aussitôt.

— Et dans cet équipage, elle m'amena au salon, me fit asseoir au piano, jouer son éternelle valse. Maman riait, tante Isabelle pleurait presque, et pourtant je la sentais heureuse; Kattalin et Amélie assistaient aussi à cette mascarade et s'extasiaient sur ma ressemblance, frappante soi-disant, avec le portrait... Et moi, j'étais furieuse, et j'avais horreur de sentir sur moi cette étoffe si vieille qu'elle me paraissait morte. Ah! je vous le jure, ce soir-là, j'aurais voulu déchirer la robe, arracher la perle de mon cou, crier que j'étais Christine Sallaberry et non pas Isabelle Espeldoya, et que j'étais jeune, et que j'étais vivante...

Soudain redressée, les yeux brillants, le visage crispé, ils ne la reconnaissaient plus.

— Jamais, d'ailleurs, ce caprice ne recommença. Je ne revis jamais plus la perle ni la robe. Mais, pendant plusieurs-jours, tante Isabelle nous occupa, Amélie et moi, à ranger toutes sortes de vieilles lettres qu'elle entassait dans sa chambre. Songez que depuis plus de quarante ans, elle avait tout gardé! La correspondance de ses amies de pension, de sa famille, même de ses fermiers ou de ses fournisseurs... Il fallait mettre de l'ordre, jeter ce qui avait perdu tout intérêt, classer le reste.

Elle était redevenue calme et presque souriante.

— Miren, a-t-on jamais parlé devant toi de l'oncle Sébastien?

— Oh! certainement, et je me souviens de sa photo qui était autrefois dans l'album...

Miren constatait brusquement qu'elle n'avait

pas retrouvé cette photographie tout à l'heure.

— C'était la bête noire de la famille, l'oncle Sébastien... Était-il si mauvais que ça? Je n'en sais rien, il m'est impossible d'en juger. On ne l'aimait pas, c'est un fait. Je crois que c'était surtout un faible, incapable de résister à ses propres impulsions... Tante Isabelle possédait de lui d'innombrables lettres, dont les enveloppes portaient les timbres de presque tous les pays du monde. Toutes ces lettres quémandaient de l'argent, « un prêt », disait-il... Notre pauvre tante avait vendu tous ses bijoux, excepté le sautoir aux turquoises, qui ne représentait pas une grande valeur, et la fameuse perle des Espeldoya...

— Je savais cela, dit Miren, se souvenant que l'inventaire ne mentionnait ni une bague, ni une chaîne, ni un bracelet...

— Et puis, on ne sut plus rien de lui. Il s'était marié, il avait eu un fils... A ce moment-là, les nouvelles cessèrent. Tante Isabelle n'avait pas grande opinion de sa nièce, une Espagnole, je crois, rencontrée en Uruguay ou au Venezuela... Mais elle éprouvait de la peine à la pensée qu'elle ne saurait plus rien de Sébastien. Cela durait déjà depuis longtemps, ce silence. La volumineuse correspondance que ma tante conservait datait des quatre ou cinq années qui avaient suivi le départ. Pendant plusieurs soirées, avec Amélie, nous avons rangé ces lettres. Amélie avait bien connu Sébastien, car elle avait passé toute son enfance à Saint-Pé et ils seraient à peu près du même âge. Elle s'intéressait à lui, s'inquiétait des enfants qu'il pouvait avoir. J'ai l'impression qu'elle plaidait sa cause auprès de tante Isabelle. Et puis, un soir — mais à l'heure où le soleil vient de se coucher, où il fait grand jour encore, — il y eut une visite que nous n'attendions pas...

— On fit donc entrer cette personne? demanda Miren avec une intention que Christine seule pou-

vait comprendre. Mais il était impossible de savoir si elle comprenait ou non.

— On la fit entrer... C'était un homme — un jeune homme — d'un type espagnol, plutôt petit, maigre, mal rasé. Il ne payait pas de mine, mais il apportait des nouvelles de Sébastien, et c'est pourquoi tante Isabelle le reçut bien et l'invita même à dîner avec nous. Ce qu'il refusa, heureusement, car maman et moi frémissions à l'idée de nous mettre à table avec ce personnage inquiétant. Il remit une lettre à notre tante et s'en alla aussitôt. En s'éloignant, il sifflait une chanson...

— *Adios, ene mañiã?*

— Oui, celle-là même.

— Et que contenait la lettre?

— L'annonce d'une maladie grave dont Sébastien croyait ne pouvoir se remettre. Tante Isabelle s'apitoya, lui répondit. Elle avait des remords de n'avoir jamais cherché elle-même à rompre le long silence qui s'était creusé entre eux. Il lui venait la pensée que Sébastien, après avoir négligé quelque temps de lui écrire, n'avait plus osé le faire. Elle songeait qu'il avait dû beaucoup souffrir en se croyant complètement abandonné de sa famille, puisqu'elle était la dernière à l'aimer encore. Elle lui demanda de revenir en France ou de lui envoyer ses enfants... Nous l'avons su plus tard. Je crois qu'à ce moment, Amélie la poussait à favoriser Sébastien, ou du moins à partager l'héritage entre Sébastien et nous.

— Et cet homme, cet Espagnol... est revenu souvent?

— Jamais. Seulement, un autre est venu, quelque temps après, au cours de l'automne. Tante Isabelle l'a reçu dans le salon, mais ne nous a pas appelées. La conversation a duré très longtemps, si longtemps que cela finissait même par nous inquiéter. Puis, le visiteur est parti. Un homme jeune, plus grand, plus solide que l'autre,

qui marchait à grandes enjambées... Nous n'avons pas aperçu son visage. C'est Kattalin qui l'avait introduit.

— Et tu ne sais pas son nom?

— Si extraordinaire que cela puisse te paraître, je ne l'ai jamais su. Kattalin prétendait toujours qu'il ne lui avait dit autre chose que ceci : « Je suis celui qu'attend M<sup>lle</sup> Espeldoya. » Et tante Isabelle ne nous dit jamais rien. Bien sûr, nous l'avons questionnée, mais elle a répondu de telle sorte que nous avons renoncé à savoir... Et puis, nous avons oublié; moi, du moins.

— Mais l'homme qui rôde ce soir,... qui a tué Amélie,... qui a tiré sur toi, est-ce l'un de ces deux hommes dont tu ne connais pas le nom?

— Oui, c'est peut-être l'un d'eux... En tout cas, pendant quelques semaines, nous avons remarqué que tante Isabelle attendait anxieusement le courrier qui, auparavant, ne l'intéressait guère, car elle ne recevait plus que d'insignifiantes lettres de vieilles amies ou des revues pieuses. Elle attendait chaque matin, jusqu'à midi, l'arrivée du facteur. Elle se penchait au balcon pour le voir venir de plus loin. La lettre qu'elle désirait tant ne vint jamais. Vers la fin de l'hiver, elle cessa de guetter le facteur. Il faisait très doux, cette année-là; en janvier, les roses n'avaient pas cessé de fleurir et notre mimosa était couvert de boutons. Il y avait aussi des camélias roses. Chaque jour, je mettais des fleurs fraîches sous le portrait de tante Isabelle, car je savais que cela lui plaisait, que son image fût toujours fleurie comme celle d'une morte; et je montais un autre bouquet dans sa chambre. Je frappais à la porte. Souvent, elle ne répondait pas, et la croyant absente, j'entrais... Je la trouvais assise devant son secrétaire, relisant des lettres, écrivant... Elle écrivait beaucoup et... c'est singulier...

Une idée soulevait soudain Christine, et les

autres, dont l'attention faiblissait, épiaient maintenant ses paroles.

— Ce n'était pas son testament, dit lentement la jeune fille, comme si elle voulait se convaincre elle-même... Il y en avait des pages et des pages, sur un papier très mince, étroit. L'écriture était si fine que je me demandais comment tante Isabelle pouvait se relire... Et jamais, non, vraiment jamais elle ne donnait à Kattalin, à Amélie ou à Mayi, non plus qu'à nous, de lettres à mettre à la poste; elle ne répondait plus à ses amies dont les billets, d'ailleurs, s'espaçaient toujours davantage. Le peu de correspondance que ses intérêts nécessitaient, elle me le confiait. Que sont devenues toutes ces lettres?

— N'était-ce pas un journal? dit Miren.

— Elle se servait de feuillets détachés...

— Peut-être prenait-elle, tout simplement, le papier qu'elle avait sous la main. Et elle a dû brûler ce journal, par la suite.

— Oui, sans doute... Le printemps est venu, puis l'été... De temps à autre, nous retournions à Saint-Jean, puis elle nous rappelait avant la date fixée. La solitude lui devenait insupportable.

Miren se revoyait encore dans l'allée déserte... A cet instant, la vieille demoiselle écrivait probablement ces pages interminables que nul n'avait jamais reçues. Elle avait besoin près d'elle d'affection, de gaieté... Et Miren s'en retournait seule, ayant trouvé close la porte de sa maison d'enfance.

— Ne m'a-t-elle jamais demandée?

— Non, jamais, répliqua Christine avec assurance. Les derniers temps, tu sais, elle devenait un peu bizarre. Elle n'avait jamais vécu réellement sur la terre, mais à la fin, elle n'habitait plus que ses rêves. Et pourtant, il fallait que toujours quelqu'un soit là, tout près, qu'on parle, qu'on rie, qu'on chante.

Dans son coin, Bichincho s'endormait. L'atten-

tion de Pierre diminuait. Seule Miren se penchait vers sa cousine, recueillant avidement chaque parole. A découvrir de nouvelles images de la chère tante Isabelle, il lui semblait recevoir, à travers la mort, un message d'elle...

— Un soir, reprit Christine, environ un an après la visite de celui que nous appelions l'Espagnol, il y eut un autre visiteur. Peut-être était-ce le même que celui de l'automne... Peut-être un autre. Mais de celui-là, nous avons su le nom : Enriquez. Cela ne nous apprenait rien, d'ailleurs. Il n'était certainement pas du pays. Et pourtant, malgré son nom, il était Basque. Il parlait le basque du Labourd. Il vint donc un soir, à l'heure où les montagnes deviennent bleues. Nous étions toutes assises sous les marronniers. Tante Isabelle, en l'apercevant, se leva, courut presque à sa rencontre, l'entraîna dans le jardin. Son agitation nous intriguait au plus haut point, mais nous n'osions pas la suivre. Bien au contraire, Amélie nous fit signe de rentrer. Mais j'avais une envie folle de savoir. Aussi j'entrai dans la chambre de tante Isabelle, j'ouvris le faux placard et, par le salon, je regagnai le jardin. Ils se promenaient dans l'allée de marronniers, du côté du vieux banc. Aucun buisson, de ce côté-là, pour me dissimuler. Du reste, je ne voulais pas écouter, mais voir... Dans la lande, les enfants de la ferme chantaient *Andre Madalen* (1). Je me mis à danser le fandango sur la pelouse, et tout à coup, après avoir tourné sur moi-même, je vis l'inconnu en train de danser en face de moi. Les enfants, sans se douter qu'ils nous servaient d'orchestre, reprenaient toujours leur refrain. Je ne sais pas combien de temps cela a pu durer... Quelques minutes à peine... Tante Isabelle s'était rapprochée. Lorsque je

---

(1) *Mme Madeleine*, air populaire basque.

m'arrêtai enfin, je vis qu'elle avait à la fois envie de pleurer et envie de sourire.

« — Christine, me dit-elle enfin, avec hésitation, voici un ami, Antoine,... Antoine Enriquez.

« Je ne sais pourquoi, j'ai toujours pensé depuis que ce nom n'était pas le vrai.

« Antoine Enriquez avait le type espagnol, moins prononcé toutefois que le premier visiteur. Il me paraissait plus grand et plus large que l'inconnu de l'automne. D'où venait-il, et que venait-il faire? Tante Isabelle, c'était visible, avait pleuré; mais il y avait dans son regard comme de la tendresse — ou de la pitié, je ne sais...

« Enriquez me salua, après s'être incliné très cérémonieusement devant tante Isabelle, puis il disparut. Mais comme la route tourne, pendant quelques instants nous l'avons entendu chanter le vieil air : *Adios, ene Maitia...* »

— Et, dit Pierre brusquement, vous pensez que c'est lui?

— Lui... ou l'autre... Comment le saurais-je? Ou le troisième, peut-être... Nous ne les avons plus revus. Quelques jours plus tard, tante Isabelle a fait son testament, une fois de plus. Elle partageait tout son avoir entre maman et ton père. Il n'était plus question de Sébastien Espeldoya.

## XI

Lentement, dans le vestibule, quatre heures sonnèrent.

— Qui donc a remonté l'horloge? fit Christine. Pierre, d'un geste, lui recommanda le silence.

Le plancher avait grincé au-dessus de leurs têtes. Les pas se dirigeaient vers la chambre d'Amélie.

Que faire? Pourrait-on surprendre l'assassin au moment où il s'absorberait dans ses recherches? Mais ses complices ne guettaient-ils pas précisément cet instant?

Miren, défaillante, s'endormait irrésistiblement. En vain essayait-elle d'écarquiller les yeux, de remuer; sa tête penchait toujours, ses paupières se rejoignaient... Tout ce que venait de raconter Christine se brouillait dans sa mémoire... Elle voyait les montagnes couleur de campanule et d'ancolie, les landes vertes d'où monte une odeur amère, la ligne bleue de la mer au-dessus des coteaux... Et Christine dansant, toute bleue et blanche et lumineuse, face à face avec l'inconnu, tandis que les enfants chantaient... Cet inconnu venait de la part de Sébastien Espeldoya... C'était son fils, peut-être, ou l'un de ses fils. Ne pouvait-on croire que trois frères fussent venus successivement? Mais non, un seul, avait-on toujours dit...

Puis elle dut s'endormir tout à fait, car elle vit tante Isabelle installée à son secrétaire, écrivant. Elle s'arrêta enfin et rassembla toutes les pages comme si elle avait terminé un long travail. Elle glissa les feuillets dans une grande enveloppe jaune et, se levant, elle regarda autour d'elle comme si elle cherchait une cachette. Miren la vit sortir de la pièce, descendre lentement. Et voilà que maintenant elle portait la robe de soie bleue et la mante noire de ses vingt ans, et la perle tremblait à son cou...

Bichincho s'était réveillé, et Pierre s'entretenait avec lui à voix basse.

— Quand donc, fera-t-il jour? demanda Miren péniblement.

— Vers cinq heures et demie, je pense.

— Pas avant?

— Mais non; nous sommes en octobre.

« Avant que vienne la fraîcheur du jour et que les ombres fuient... »

Si bas qu'elle eût murmuré ce verset, Christine l'avait entendue.

— Les ombres n'ont pas encore fui. Peut-être qu'elles se rapprochent... N'as-tu pas entendu dire que l'heure la plus noire est celle qui précède l'aube ?

Il semblait à Miren que Christine, méchamment, s'amusaient de ses angoisses. Comment pouvait-elle prendre ce ton de plaisanterie ? Comment, tout à l'heure, évoquait-elle Amélie sans que sa voix tremblât, sans qu'elle devint plus pâle ? Le mot de Kattalin s'imposa tout à coup : « surnoise »... Oui, Christine était surnoise, elle n'avait pas changé. Ses yeux trop clairs mentaient comme la douceur de son visage où une expression cruelle affleurait par instants. Et Miren eut peur, soudain, d'être seule avec elle.

Il fallait réagir. Elle voyait maintenant partout des ennemis. Ne devait-elle pas plaindre Christine qui, certainement, ignorait son mal et n'avait nullement conscience d'errer à travers la maison la nuit. Cela lui arrivait-il autrefois ? Miren en eût gardé le souvenir... Jamais on n'avait su que Christine était somnambule.

« Il faudra que je demande à Pierre si l'on peut devenir somnambule à la suite d'un choc, d'une maladie... »

Le pas, de nouveau, approchait de la maison. Était-ce le même qu'on avait surpris tout à l'heure ? *Oyarcénia* était-elle assiégée par plusieurs ennemis ?

Pierre et Bichincho avaient résolu de monter, après avoir poussé le bahut contre la porte de la cuisine. De ce côté, aucun agresseur ne pouvait donc surgir. Devant la porte d'entrée, ils tirèrent un coffre à bois. Le salon était sûrement vide.

Ils faisaient signe à Miren de rester en arrière,

mais elle ne put supporter l'idée de voir s'éloigner Pierre; si elle le perdait de vue, la Peur de nouveau arrêterait son souffle, lui arracherait le cœur.

Elle se glissa donc dans l'escalier à la suite des deux hommes, légère malgré son épuisement, ne faisant pas craquer les marches usées. Christine l'avait vue partir avec indifférence. On n'aurait su dire à quoi elle pensait. Son visage s'était refermé sur un mystère dont elle ne révélerait jamais qu'une faible part.

Un bruit très faible venait de la chambre d'Amélie. Comme si l'on dérangeait du linge, comme si l'on fouillait encore l'armoire et les tiroirs. Dans un instant, ils connaîtraient le visage de leur ennemi, car il n'était plus possible d'éviter la rencontre.

\*\*\*

Ils l'aperçurent d'abord de dos. Il se tenait debout contre l'armoire, et il cherchait fiévreusement, dispersant les effets sur le sol. Involontairement, les yeux s'arrêtaient sur un jupon d'étoffe ancienne, largement rayé de blanc et de noir, sur un châle de laine mauve, et sur une de ces grandes capuches de deuil que l'on se prête, entre voisins, pour les enterrements.

L'homme ne les avait pas entendus monter. Tout à sa besogne, il ne songeait pas sans doute à une attaque possible. Il devait croire qu'il les avait terrifiés au point qu'ils ne bougeraient plus de leur refuge, tapis comme des lièvres au creux des sillons.

Il recherchait évidemment des papiers. Il examinait avec attention de vieilles lettres, des carnets de comptes, puis les rejetait d'un geste impatient.

Ayant terminé l'exploration des rayons supé-

rieurs, il se penchait maintenant vers le bas de l'armoire.

Pierre fit un signe à Bichincho. Le moment était favorable pour capturer l'homme qui ne se méfiait pas. A deux, ils pourraient aisément le maîtriser, paralyser ses mouvements avant qu'il n'eût le temps de se ressaisir, de prendre son arme... Mais Bichincho ne vit pas le signe ou ne le comprit pas, et, d'un brusque et terrible élan de son makhila, il terrassa l'inconnu.

Maintenant, l'homme gisait inanimé, à deux pas de celle qu'il avait tuée. Car c'était lui le meurtrier, sans nul doute.

« A-t-il assassiné pour voler? se demandait Pierre. Et que cherchait-il? »

Encore des questions sans réponse. Cette nuit était gonflée de tant de mystères que la pensée sans cesse interrogeait; et elle interrogeait en vain.

Ils avaient retourné l'homme, ils l'avaient porté sur le palier. L'inconnu pouvait avoir trente ans. Sur son visage d'une pâleur jaunâtre, à la mâchoire lourde, aux sourcils joints, aux tempes creuses sur lesquelles mordait la chevelure très noire, on reconnaissait le type espagnol. C'était là probablement un des visiteurs mystérieux de naguère, peut-être cet Enriquez qui avait dansé avec Christine le fandango, un soir d'été, au son d'une chanson d'enfants. Lorsqu'il reviendrait à lui, on posséderait enfin la réponse à tant de questions que chacun se posait fiévreusement. Mais il demeurerait inerte, comme sans souffle, et Pierre commençait à craindre que l'effet du makhila de Bichincho eût été irréparable.

Miren, qu'on oubliait, avait assisté à la scène depuis le palier. Il lui semblait qu'on marchait encore, au-dessous d'eux, avec une infinie souplesse.. Mais c'était là, certainement, illusion pure, fantaisie de ses sens exacerbés, puisque l'assassin gisait assommé, inoffensif...

Et elle crut surprendre encore un cri léger, très doux, comme la plainte d'un oiseau sous le couvert des bois. Puis le silence retomba sur *Oyarcénia*, referma sur la maison son écorce d'ombre.

Pierre et Bichincho, ayant trouvé des cordes dans un coin de la chambre, ligotaient l'homme sans connaissance.

— Nous allons le ramener à Christine, dit Pierre, et nous verrons bien si c'est là son Enriquez, ou un autre de ces messagers dont elle nous parlait tout à l'heure.

Miren avait peur et elle tremblait de lassitude. Combien de fois avaient-ils monté et descendu cet escalier? L'interminable nuit allait-elle finir? Comme pour lui répondre, la pendule sonna un coup, la demie de quatre heures.

Bichincho se demandait comment il sortirait de cette maison. L'homme ressemblait à un cadavre. Et, dans cette chambre bouleversée, un autre corps gisait. On ne saurait jamais, peut-être, quel était l'auteur du crime. Et lui, Bichincho, se trouverait mêlé à cette affaire, obligé de témoigner, soupçonné peut-être... On voudrait savoir pourquoi il se trouvait à *Oyarcénia* en pleine nuit, sans être connu des gens de la maison. Le ballot de marchandises demeurait là pour l'accuser. Si on ne lui attribuait pas la mort de la femme, si l'homme se remettait du coup de makhila, il risquait tout de même l'amende et la prison. Silencieusement, il s'accablait d'amers reproches, songeant aux landes où ne se cachaient que des bêtes furtives, à l'ombre fraternelle des buissons et des chênes, au grand ciel libre que le vent avait dépouillé de ses vapeurs et qui l'eût accompagné de toutes ses étoiles. Une fois de plus, il formulait son imprécation. Jamais plus il ne pénétrerait dans cette demeure mystérieusement ouverte, mystérieusement refermée.

Mais, pour l'instant, il ne pouvait en sortir. Il



y avait bien les fenêtres, sans doute... A vrai dire, il hésitait à abandonner ceux dont il était devenu le compagnon de péril dans cette nuit effrayante. Ils l'avaient découvert dans leur logis et ne l'en avaient pas chassé. Et il sentait bien qu'ils ne le trahiraient pas.

\*\*\*

Christine avait laissé sa mante noire sur le fauteuil de paille et, en entrant, Miren ne vit que cette large tache sombre.

— Où est-elle donc? demanda Pierre.

Christine n'était plus là. Ils s'en étonnèrent d'abord, mais ne s'inquiétèrent pas. Ils ne songeaient qu'à l'ennemi enfin capturé, dont les complices n'avaient pas dû venir, et dont il n'y avait, enfin, plus rien à craindre.

Bientôt, tout s'expliquerait. Ils sauraient pourquoi Amélie était morte et pourquoi l'on avait tenté d'atteindre aussi Christine. Ils sauraient ce que cherchait l'assassin avec tant de fièvre qu'il en oubliait le danger d'être surpris, et peut-être même pourquoi la perle merveilleuse avait tremblé un instant au cou de l'apparition, blanche comme une baie de symphorine...

Mais on n'entendait aucun bruit, et Christine ne revenait pas.

Lentement, l'homme ouvrit les yeux, regarda au-dessus de lui, sans comprendre. Sa nuque, meurtrie par le makhila de Bichincho, devait le faire souffrir, car il gémit sourdement. Il se demandait sans doute pourquoi il se trouvait ainsi paralysé, étendu sur le sol, au pouvoir de ces inconnus. Car Miren était sûre de ne l'avoir jamais rencontré.

— Pierre, ce n'est pas l'homme de la voiture,

— J'avoue que j'ai bien oublié ses traits. \*

— Pas moi. Son visage tourmenté, cruel,

m'avait saisie lors de notre promenade à Biarritz, par ce jour de grand vent... Ce n'est pas le même, j'en suis sûre.

— L'autre est peut-être le complice attendu et qui n'a pas pu le rejoindre; et la chanson était leur signe de ralliement. Comment vous appelez-vous? lança-t-il brièvement à l'homme.

— Antoine Espeldoya.

Miren eut une exclamation. Était-il possible que cet homme fût le fils de Sébastien, le petit-neveu de tante Isabelle, son cousin à elle, Miren?

— Est-ce vous qui avez tué Amélie Jauretche?

— Pourquoi serait-ce moi?

— Que cherchiez-vous dans son armoire?

— Quelque chose qui n'a d'intérêt que pour moi seul.

Il détourna la tête, ferma les yeux. Ils comprirent qu'ils n'obtiendraient plus aucune réponse:

— Pierre, chuchota Miren, où est Christine?

— Au salon, peut-être. Je ne serais pas étonné qu'elle se cache pour nous faire peur.

— Pourquoi s'amuserait-elle ainsi, dans des circonstances pareilles? Elle est peut-être remon-tée? Elle voulait peut-être prier auprès du corps d'Amélie? Vous avez remarqué comme elle est courageuse. Il lui était indifférent de rester seule, malgré le danger qui rôdait autour de nous.

Mais Bichincho, qui s'était tenu tout près de la porte demeurée ouverte, dit qu'il n'avait vu monter personne.

Et Christine, naturellement, n'était pas dans le salon. Cela devenait exaspérant, cette succession de mystères... Pourtant, le piano obstruait encore l'escalier dérobé, et personne ne se dissimulait dans les rideaux de taffetas jaune.

Miren semblait ne pas s'intéresser aux recherches. Immobile, elle se perdait dans la contemplation du portrait d'Isabelle. Durant son court sommeil, elle avait rêvé tout à l'heure. Sous l'influence

du récit de Christine, elle voyait tante Isabelle quitter sa chambre, des feuillets à la main, et circuler dans la maison en quête d'un endroit sûr.

Cependant Bichincho, curieusement, examinait la poupée de cire oubliée sur le fauteuil, et constatait avec admiration :

— Elle a même un sac.

Peut-être allait-il ouvrir le menu réticule de velours bleu, soutaché d'argent, quand Pierre lui rappela l'imprudencé de laisser seul le prisonnier.

Miren songeait maintenant que celui qu'ils avaient surpris dans cette maison comme un assassin et un voleur était un Espeldoya et portait le même nom qu'elle. Faudrait-il donc voir ce nom imprimé dans tous les journaux, le surprendre sur les lèvres, le deviner dans les regards?

Isabelle savait sans doute à quoi s'en tenir sur le fils de Sébastien, puisqu'elle avait, de son testament, effacé le nom de ce dernier.

Et c'était bien lui, sans doute, qui était venu le troisième et qu'Isabelle regardait comme si elle avait envie à la fois de pleurer et de sourire. « Voici un ami, disait-elle à Christine. Antoine Enriquez... Et je pensais que ce nom n'était pas le vrai. » Au bout de quelques jours, elle avait choisi... Elle avait rejeté de son cœur le neveu si longtemps aimé.

## XII

La jeune fille ne paraissait pas s'apercevoir qu'elle était seule.

On aurait dit qu'un silencieux dialogue s'échan-

geait entre Miren et le portrait, que la jeune fille conjurait l'image de la morte de dissiper l'insupportable pesanteur des ombres.

Miren était proche du cadre à le toucher. Il pendait au-dessus de la console, légèrement penché en avant, retenu au bas par deux crochets. Elle introduisit son bras entre le tableau et le mur. Mais il n'y avait rien.

Décue, Miren promena sa main, en dépit du contact répugnant de la poussière et des toiles que Gachucha avait laissé s'accumuler, contre le tableau lui-même; elle finit par sentir, dans un angle, un relief inattendu.

Sous les pointes rabattues qui maintenaient la toile, on avait glissé quelque chose, une grande enveloppe que maintenant elle ramenait à la lumière.

Et cette enveloppe, qui ne portait aucune suscription, elle se sentait le droit de l'ouvrir.

Une émotion intense précipitait les battements de son cœur. Un attendrissement aussi. De nouveau, tante Isabelle lui parlerait, et ses paroles, si longtemps inconnues et restées toutes neuves, n'appartiendraient pas encore au passé. C'était comme si la morte surgissait tout à coup dans le présent, y prenait sa place.

Mais, avant de lire les feuillets, elle rejoignit Pierre.

L'homme, toujours silencieux, s'abandonnait à son sort avec une apparente indifférence. Mais il voyait pourtant chaque geste fait auprès de lui. Miren comprit que ses yeux, à demi-clos, découvraient l'enveloppe poudreuse, et peut-être, sans l'avoir jamais vue, la reconnaissaient...

— Pierre, voici la lettre dont nous parlait Christine tout à l'heure.

L'écriture était fine, presque illisible à force de légèreté. Ils se penchèrent ensemble sur les feuillets.

*Pendant vingt-cinq ans, je suis restée sans nouvelles de mon neveu Sébastien Espeldoya. Après une jeunesse très agitée, au cours de laquelle il m'a très souvent demandé de lui venir en aide pécuniairement, il s'est fixé au Venezuela et s'y est marié. Sa femme est une Espagnole nommée Trinidad Enriquez, et de l'aveu de Sébastien lui-même, elle appartient à une famille peu recommandable. Pourquoi a-t-il conclu ce lamentable mariage alors que j'espérais le faire revenir au pays, le marier à une Basquaise?*

Durant quelques pages, Isabelle énumérait les projets d'union qu'elle avait formés pour son neveu; elle revenait sur la réputation déplorable de Trinidad Enriquez. Pierre et Miren, rapidement, parcoururent les feuillets aux lignes serrées jusqu'à ce qu'un nom les arrêtât :

*Il y a quelques mois, j'ai reçu des nouvelles de Sébastien. C'est l'aîné des fils de sa femme, Pablo, qui me les apportait. Il m'apprit qu'il avait un frère, Luis, également fixé en France, et qu'il ne restait plus là-bas, à Caracas, que le vrai fils de Sébastien, Antoine. Leur mère venait de mourir. On avait proposé aux deux frères du travail en France. Ils avaient accepté. Mais le bateau suivant leur apportait une lettre du père, très gravement malade et qui implorait des secours. Il leur donnait mon nom, leur affirmait que j'étais bonne et qu'on ne me solliciterait pas en vain. Pablo Enriquez me fit de l'existence de Sébastien un tableau si lamentable que, malgré mon appréhension d'être dupe, je n'ai pu résister. J'ai écrit à Sébastien, je lui ai envoyé de l'argent; il me restait une bague, je l'ai fait vendre.*

*Cependant, Amélie, qui possède des cousins au Venezuela, écrivait de son côté pour obtenir certains renseignements. Je dois avouer que je l'ai*

beaucoup blâmée de sa défiance. Mon cœur se serait à la pensée que Sébastien — jadis mon préféré entre les trois — était à ce point malheureux... J'avoue que mon affection pour Sébastien m'a souvent rendue injuste pour Dominica et surtout pour Michel, plus effacé que les autres, silencieux, mais si sincère et si bon! A cause de Dominica et de son animosité constante envers son frère, je ne vois plus Michel, ni Hélène, ni Miren... Je voudrais qu'ils sachent un jour que je les ai toujours aimés, malgré les apparences... Je ne sais pas à qui je laisserai Oyarcénia. Michel est à l'abri du besoin, sa fille épousera probablement Pierre Elisalde. Dominica est presque pauvre et Sébastien dans la misère. Pourtant, ce que l'on croit la justice n'est-il pas quelquefois une plus grande injustice?

— Pauvre tante! murmura la jeune fille. Je n'ai jamais douté de son affection. Mais elle ne peut plus le savoir.

— Elle le sait mieux que jamais, au contraire, Miren. Les morts sont en possession de la vérité.

En octobre, écrivait Isabelle, ce fut Luis Enriquez qui vint à Oyarcénia. Je voulus avoir des détails sur la situation que son frère et lui avaient obtenue en France. Mais la réponse fut confuse et vague, et il m'a semblé comprendre qu'ils n'avaient pas plus l'un que l'autre de métier bien défini.

Il a sollicité un prêt assez modeste, que je n'ai pas osé lui refuser parce qu'il m'inspirait de la pitié, bien qu'il ne me fût rien... Il me fit part d'autres nouvelles de son père, plus récentes, qui le rassuraient. Sébastien allait d'ailleurs m'écrire et m'expliquerait les raisons de son silence durant tant d'années; et Luis me faisait entendre que la discrétion, la crainte d'apparaître comme le neveu

intéressé d'une tante indulgente et riche, enfin la pudeur de sa misère avaient enfermé Sébastien dans ce silence.

Mais les renseignements sollicités par Amélie sont arrivés, reprenait Isabelle quelques pages plus loin, et il faut bien les reconnaître déplorables. Sébastien, depuis son mariage, n'a cessé de déchoir. De caractère faible, joueur, éternellement à court d'argent, il vit d'expédients. Il y a pire encore... Quant à ses deux beaux-fils, c'est à la suite de certains démêlés avec la justice qu'ils ont quitté le Venezuela. Leur vie actuelle est des plus incertaines, et je crains maintenant de voir réparaître Luis ou Pablo Enriquez. Ils connaissent à n'en pas douter, l'existence de la perle; Sébastien leur en a révélé la prodigieuse valeur. J'ai peur qu'elle ne me soit volée un jour, et mon coffre à bijoux n'est plus une cachette sûre. Et, d'autre part, j'aurais la plus grande peine à m'en séparer; chaque fois que je la revois, il me semble que dans ses reflets passent toutes les images de l'époque heureuse, qui fut si courte et qui est à jamais perdue...

Isabelle, complaisamment, évoquait sa jeunesse. Puis elle parlait encore de Sébastien et du fils de celui-ci, Antoine.

Antoine seul paraît honnête. Il travaille, comme employé de la plus humble catégorie, chez un exportateur. Il ne vit plus chez son père dont il réprouve l'existence.

Ainsi, Sébastien est rejeté de tous! Il est inutile que j'essaye de traduire mon chagrin, car personne ne pourra jamais comprendre l'attachement que j'ai toujours conservé pour lui. Il me semblait qu'on l'avait traité injustement, en toute occasion, depuis sa petite enfance; que ses parents, quoi qu'ils pussent affirmer, ne l'aimaient pas; que son frère et sa sœur étaient pour lui des ennemis.

sans pitié; que ses maîtres, au collège, ne comprenaient pas son caractère et aggravèrent encore l'injustice des siens;... qu'il n'était pas entièrement responsable, enfin, de ses aventures, de ses folies, de sa déchéance...

S'il revenait au Pays Basque, surtout s'il revenait avec Antoine, je pourrais peut-être le sauver, lui assurer une vieillesse digne...

Mais, à la page suivante, Isabelle exhalait toute sa déception.

Cette lettre que Luis m'avait promise, de la part de son père, je l'ai attendue vainement tout l'hiver. Elle n'est jamais venue, et je suis certaine qu'elle ne viendra plus... Je ne recevrai qu'une nouvelle demande d'argent. Et Amélie m'a communiqué de nouveaux renseignements, insistant d'une façon qui m'a été indiciblement cruelle sur les moyens d'existence et la réputation de mon neveu, de Sébastien Espeldoya...

Je ne veux pas ici en écrire davantage, continuait Isabelle de la même écriture toujours aussi fine et aussi mesurée. Je crois que désormais Sébastien est perdu pour nous. Il pourra retomber malade, il mourra peut-être sans que nous le sachions avant un long délai. Je voudrais qu'on ne parle plus de lui, qu'on efface son nom de notre famille. Que Dieu lui pardonne! Jusqu'à mon dernier instant, je prierai pour lui, car je l'aimais comme on aime un fils très cher. Mais jamais plus, je ne broncherai son nom.

Le journal reprenait au bout de quelques mois.

Et voici que j'ai reçu, il y a quinze jours, la visite de son fils Antoine. Je ne comprenais pas, d'abord, qu'il eût abandonné sa situation, si modeste qu'elle fût, et sacrifié toutes ses ressources pour un tel voyage. Antoine ressemble à Sébastien

*lorsque celui-ci avait vingt ans. Il y a cependant sur son visage la marque du sang espagnol; il n'a pas les yeux bleus de notre famille, car tous, jusqu'ici, nous avons eu des yeux très clairs ou presque sombres, mais toujours bleus. Il a dans ses manières la grâce insinuante que Sébastien montrait parfois, dans ses bons jours. Son sourire doit enchanter les jeunes filles. La première impression est toute de sympathie. Il me sembla, lorsqu'il se fut nommé, que celui-là pourrait devenir mon fils...*

*Il ne voulait pas que sa visite fût connue du reste de la famille. Il m'affirma qu'il souffrait de la mauvaise conduite de son père, du souvenir qu'il avait laissé. Il craignait par-dessus tout d'être soupçonné de convoiter mon bien. Son père paraissait avoir gardé une rancune toute particulière à Dominica.*

*Il me parlait de sa vie, là-bas. Son travail maussade et sans horizon, ses fastidieuses écritures toujours recommencées dans un bureau mesquin; sa petite chambre très pauvre, dans un quartier de Caracas presque sordide; il me disait combien cette vie morne, sans espoir, lui coûtait d'efforts quotidiens pour être maintenue, pour ne pas glisser de la pauvreté dans la misère; le refus à soi-même du moindre plaisir, le renoncement à tous les rêves; mais il n'enviait pas les heureux. Il ne désirait qu'une existence honnête, modeste, avec une femme qu'il eût aimée de toutes les forces de son cœur. Il avait cru la rencontrer. C'était par un soir très lourd où il cherchait quelque repos dans les allées d'un jardin public. Tous les bancs étaient occupés. Pourtant, dans une allée solitaire, il en restait un où, seule, une jeune fille était assise. Au bout d'un instant, ils avaient échangé quelques mots. Elle s'appelait Maravilla. Elle était très brune, avec un reflet de cuivre sur ses pommettes saillantes, et il avait su plus tard*

qu'elle était métisse d'Indienne. Ils s'étaient bientôt aimés.

Seulement, me disait Antoine avec un triste sourire, j'étais très pauvre; un jour, elle ne vint pas au rendez-vous; j'allai chez elle. On me dit qu'elle était partie et sans doute ne reviendrait plus.

Il ne gardait de ce mélancolique roman qu'une tristesse sans amertume. C'est ainsi, du moins, que je croyais lire dans son cœur. La France lui offrait, disait-il, l'espérance d'une vie meilleure. Et je l'approuvais. Il pourrait rencontrer une fille de chez nous, qui effacerait vite l'image inquiétante de Maravilla.

Je le voyais doux, résigné, modeste, plein de courage et d'honnêteté. J'insistais pour lui ouvrir largement Oyarcénia; il se dérobaît encore... Je pensai qu'il était très pauvre et lui proposai un secours qu'il accepta. A ce moment, et comme il allait me quitter en me comblant de remerciements, une forme claire passa devant nos yeux. C'était Christine qui, sur la pelouse, tandis que les enfants chantaient en gardant les vaches, dansait le fandango.

Comme fasciné, Antoine s'écartait de moi, se rapprochait d'elle. Je n'oublierai jamais comme elle était belle ce soir-là, avec sa robe blanche, ses cheveux blonds qui tourbillonnaient, la souplesse aérienne de ses moindres gestes. Et, comme dans un jeu, Antoine se mit brusquement à danser en face de Christine. C'était une poursuite qui ne finirait jamais, car la distance entre eux demeurerait, comme il se doit, immuable. Et cette danse avait quelque chose de fantastique, comme si nous vivions un songe...

Puisque Antoine ne voulait pas être connu, je n'ai dit que le nom de sa mère. Il est parti rapidement.

Mais il est revenu, et ce n'est pas moi qu'il souhaitait revoir.

Christine, dont l'humeur était toujours assez inégale, se montrait tantôt pensive, tantôt irritable à l'excès, tantôt enfantinement joyeuse. Sa mère n'y prenait pas garde. Une seule pensée absorbait Dominica : elle voulait savoir ce que je ferais de la perle ; auquel de mes héritiers serait-elle attribuée ? Sans cesse, comme si elle eût senti un danger, elle revenait sur l'indignité de Sébastien, sur son mariage lamentable ; puis elle faisait ressortir que son autre frère était en voie de s'enrichir. Elle seule — je sentais l'intention dans chacune de ses paroles — méritait de posséder la perle.

Chaque soir, au moment où la nuit devenait presque complète, Christine faisait rapidement le tour du jardin. Nous n'attachions aucune importance à cette habitude prise depuis seulement quelques jours. Souvent, elle s'attardait ainsi sous les arbres, rentrant la dernière à la maison. Je n'y voyais aucun mal.

Mais, l'autre semaine, comme je voulais respirer encore un peu l'air de la nuit sur mon balcon, j'ai entendu s'élever de l'ombre, très faible, mais très distincte, une voix d'homme ; et j'ai reconnu la chanson que Sébastien fredonnait toujours : *Adios, ene maïtia...*

Et j'ai reconnu, tout contre la haie, au bout de l'allée de marronniers, à la lisière des landes, la robe blanche de Christine...

Je l'ai appelée. Elle est revenue. Comme elle arrivait sous le balcon, je lui ai reproché de s'attarder ainsi dans la nuit et de s'écarter imprudemment de la maison. « C'est bien, a-t-elle répliqué sèchement, je rentre. »

Et elle s'est couchée aussitôt. Mais, cette nuit-là, elle a été reprise d'un de ces accès de somnambulisme dont elle est atteinte à d'assez longs inter-

valles. Elle a quitté sa chambre, suivi l'escalier, traversé le jardin. Nous la suivions, sa mère et moi, sans oser la rejoindre, parce qu'on nous a toujours dit qu'en éveillant brusquement un somnambule, on peut le faire mourir. Elle s'est assise sur le banc, comme si elle attendait. Nous avons pris doucement ses mains et nous l'avons ramenée. Le lendemain, elle n'avait conscience de rien.

La nuit dernière, c'est au grenier qu'elle est montée, comme si elle cherchait quelque chose. Elle s'est arrêtée enfin devant une fente du mur, en a retiré un paquet très mince, qu'elle a caché de nouveau. Elle est retournée d'elle-même à son lit.

Ce matin, j'ai examiné le paquet dont je m'étais emparée après son passage. Il contient simplement quelques lettres, roulées dans un morceau de papier bleu. Antoine a écrit plusieurs fois à Christine, et c'est Amélie qui s'est chargée de remettre cette correspondance. Je sais qu'Amélie Jauretche a rencontré autrefois Sébastien et l'a aimé. Elle a été plus navrée que moi encore des renseignements reçus. Elle a favorisé, prévoyant l'opposition de Dominica et de moi-même — car Antoine et Christine sont cousins germains — cette intrigue. Ce mariage, à ses yeux, arrangerait tout. Dominica serait mon unique héritière, mais Antoine, pour cela, ne serait pas frustré...

Amélie n'a pu s'empêcher de dire à Antoine que nous savions bien des choses... Antoine, vis-à-vis de Christine, se justifie et tente de justifier également son père. Mais j'ai refait mon testament. Je lègue la perle à Dominica; Christine me ressemble, il est juste qu'elle porte ce bijou que j'ai tant aimé. Tout le reste sera pour Michel, afin que Miren, elle aussi, reçoive sa part. Car je crains que, pour Miren, on ne m'ait rendue injuste.

Deux jours plus tard :

*Nous avons voulu enfermer Christine dans la maison et elle nous a échappé. Elle a découvert tous les secrets d'Oyarcénia, le passage de ma chambre au salon, celui qui mène de la cuisine à la cave et permet de ressortir dans le jardin...*

Miren et Pierre eurent la même exclamation.

*Et maintenant, j'ai peur, conclut Isabelle Espel-doya. Je crains qu'Antoine, dont les moyens d'existence me paraissent aussi mal définis que ceux de ses demi-frères, ne soit entraîné par eux à quelque mauvaise action. J'ai peur qu'il leur ait signalé l'existence et la valeur de la perle de l'Infante. J'ai peur que Christine lui ait révélé toutes les particularités de la maison. J'ai fait fermer à clef tous les passages, et voici qu'Amélie a égaré ses clefs... Il faut mettre des cadenas aux fenêtres du rez-de-chaussée, pour qu'on ne puisse les percer et en soulever la barre du dehors... Et cacher la perle... ou m'en séparer...*

Mais sans doute Isabelle, n'ayant pu se résoudre à cette dernière décision, n'avait pas tardé à oublier ses terreurs.

*Luis et Pablo Enriquez, à la suite d'une affaire de jeu, ont disparu. On croit qu'ils ont quitté la France. Antoine s'est installé à Bordeaux. Christine oubliera, bien qu'il soit difficile de savoir ce qui se passe exactement dans cette âme... Et j'ai confié la perle à Gracieuse.*

*Je me proposais de brûler ce journal, quand je sentirais décliner irrémédiablement mes forces. Mais j'aime mieux le dissimuler afin qu'on le trouve, plus tard, et qu'on sache la vérité sur certains points.*

Des lettres, aux timbres du Venezuela, étaient jointes au journal.

A ce moment, un bruit triomphal vainquit les ombres, mit un point final à la nuit.

— Le jour, enfin le jour! soupira Miren avec une joie tremblante.

Comme dans les vieux contes, le chant du coq dissipait les fantômes.

### XIII

La nuit d'épouvante était finie.

Le passage de la cuisine s'ouvrait par une porte à peine visible dans la boiserie et que Miren n'avait jamais soupçonnée. Tante Isabelle redoutait par-dessus tout que les enfants s'aventurent dans les caves. Comment Christine avait-elle découvert le secret? A bon droit, Kattalin lui reprochait d'être curieuse. Elle fuétait sans cesse, quand elle le pouvait, dans tous les coins de la vieille demeure, entraînait parfois Miren et la faisait gronder. Mais elle préférait chercher seule, aux heures où elle aurait dû faire, avec sa cousine, ses devoirs de vacances qu'elle ne terminait jamais.

On avait déplacé, d'ailleurs, un bahut qui dissimulait le passage. Un petit escalier de pierre, très étroit, descendait dans une ombre épaisse, presque tangible, aurait-on dit. Le briquet de Bichincho éclaira une cave, puis une autre, et enfin, tout au bout, un autre escalier qui aboutissait au dehors, puisqu'une faible lueur se devinait au sommet, si pâle que ce n'était encore que de la nuit un peu

moins sombre, mais d'instant en instant plus réelle.

Le souffle de l'aube, sa fraîcheur acide, ses odeurs de terre humide, de feuille mouillée, leur parvenaient enfin. Au premier chant du coq, d'autres répondaient, tandis que le pépiement des moineaux accompagnait une chanson de rouge-gorge. Une charrette grinçait, lentement, sur la route.

Ils se trouvaient maintenant dans le jardin. La porte qui leur avait donné passage était celle d'un petit bûcher où Miren n'avait jamais pénétré par crainte des araignées.

Une étoffe flottait, retenue par les épines d'un massif de rosiers. Pierre s'en empara. C'était la robe bleue que Christine avait revêtue dans son accès de somnambulisme, lorsqu'elle refaisait successivement plusieurs de ses gestes d'autrefois, se déguisant pour complaire à tante Isabelle, cherchant un passage pour rejoindre Antoine, retournant au grenier où elle croyait les lettres dissimulées...

Mais où donc était Christine et qu'avait-il pu lui arriver? Miren et Pierre, se souvenant de la balle qui avait failli la frapper, se le demandaient avec angoisse.

Pourtant, maintenant que le jour gagnait peu à peu tout le ciel, on sentait que la vieille maison ne se remplirait plus d'allées, et venues mystérieuses.

Quelqu'un pourtant bougeait au fond du jardin, sous les marronniers.

Une forme claire se traînait le long de la haie, comme cherchant une issue vers la lande. Mais, à chaque instant, sa marche s'interrompait...

Pierre songea tout à coup à leur prisonnier et demanda à Bichincho de surveiller la maison; puis, avec Miren qui le devançait, il courut vers la haie d'aubépine, si serrée qu'un chien même y trouvait difficilement passage.

A leur approche, la forme claire s'effondra. Et ils ne virent plus, dans l'herbe ruisselante de rosée, qu'une robe grise et les cheveux blonds, tout emmêlés, de Christine.

Elle n'avait pas perdu connaissance. Mais son visage ruisselait comme l'herbe et sa bouche tremblait. Pierre et Miren la relevèrent, la firent asseoir sur le banc — ce banc même où tante Isabelle s'attardait quelquefois à la fin des après-midi d'été, où Miren avait déposé son bouquet d'ancolies — et, avec douceur, ils l'interrogèrent.

D'abord, elle ne répondit pas. Puis elle désigna sa cheville enflée, avoua une foulure. Elle avait buté sur une racine, dans l'ombre. Ensuite, elle n'avait pu marcher. Ils renoncèrent à savoir pourquoi elle s'enfuyait.

— Oh! Christine, dit Miren, sais-tu que celui qui a tué Amélie, qui voulait te tuer sans doute, est Antoine Espeldoya?

Christine fit un mouvement comme pour se redresser, et retomba impuissante.

— Non, ce n'est pas lui! cria-t-elle farouchement. Il est incertain, il est faible, mais ce n'est pas un criminel... Non, ce n'est pas lui, je vous le jure! Ce doit être Luis, ou Pablo, puisqu'ils l'avaient poussé à venir cette nuit s'emparer de la perle, ou peut-être à pire encore. Car ils savaient que si tu disparaissais, la maison me reviendrait et ils croyaient que, malgré tout, j'épouserais Antoine... Ils croyaient que c'était toi qui jouais du piano...

Elle se tut, haletante, porta les deux mains à son cœur. Pierre se demanda si elle était réellement souffrante ou si elle jouait la comédie.

— Et il est parti, continua Christine, ses yeux trop pâles plongeant dans le vide. Il est parti sans m'emmener. Il voyait que je m'étais blessée, que je ne pouvais plus le suivre, et il m'a laissée seule... Je croyais qu'il m'aimait plus que tout au

monde, et il n'aimait que lui. Il est parti et il ne reviendra plus, jamais plus...

— De qui parles-tu?

— D'Antoine, bien entendu. Vous finirez bien par tout savoir. J'ai aimé Antoine dès que je l'ai vu, et j'ai cru qu'il était épris de moi. Mais peut-être n'est-il jamais venu ici que pour la perle de l'Infante... Maman et tante Isabelle s'opposaient violemment à nos projets. Antoine l'avait bien prévu, puisqu'il avait voulu que nos rencontres demeurent secrètes, mais on nous a surpris, on a trouvé des lettres que j'avais pourtant bien cachées au grenier. Il y eut des scènes. Tante Isabelle menaça de me retirer la dot qu'elle m'avait promise. Antoine le sut et me conseilla de patienter, de ne rien dire. Lorsqu'elle fut morte, il me recommanda encore la patience. Je comprends pourquoi aujourd'hui : c'est que maman était l'héritière de la perle et qu'il convenait de ne pas se brouiller avec elle. Nous avons continué à correspondre par l'intermédiaire d'Amélie, qui avait pris parti pour moi. Elle cherchait cependant, sans se rebuter, la perle de l'Infante. Antoine croyait aussi qu'elle existait toujours, bien dissimulée dans la maison.

« Mais cette maison, tu en étais l'héritière. Antoine affirmait que si tu découvrais la perle, tu aurais la tentation de la conserver... »

— Oh! Christine!

— C'était lui qui le disait, et non pas moi... Et puis nous avons appris que la maison devait être vendue. La racheter, cela nous était impossible. Les recherches d'Amélie n'aboutissaient pas. Je suis venue alors m'installer ici pour quelques jours. Lorsque tu es arrivée, j'allais partir. Nous n'avions jamais supposé que tu passerais la nuit ici, te croyant seule, puisque Amélie était censée habiter Bordahandia. Antoine, justement, devait venir me rejoindre, et nous aurions le temps de causer longtemps sur la route. Mais, depuis le matin, un autre

rôdait autour de la maison, se dissimulait, inspectait toutes les issues. Et c'est celui-là qui, lorsque tu es entrée, a fermé les portes, juste après le départ de Gachucha. C'est lui qui a dû s'amuser à remonter l'horloge...

« Je me suis demandé vainement pourquoi l'on te retenait ainsi prisonnière. »

— Pour l'assassiner, c'est simple! lança durement Pierre. Il y a déjà un meurtre à *Oyarcénia*. Et maintenant qu'il fait jour, il faut prendre les dispositions nécessaires. Je vais prévenir les gens de Bordahandia, afin que vous ne restiez pas seules tandis que j'irai à la gendarmerie. Je voudrais savoir seulement une chose. Où était Antoine cette nuit, et comment vous êtes-vous retrouvés?

— Antoine, qui attendait dans le jardin, est entré par le passage de la cave, dont je lui avais parlé souvent. Il a frappé un nombre de coups dont nous étions convenus autrefois, et j'ai pu, tandis que vous étiez montés, dégager la porte et lui ouvrir. Le bruit d'un corps qui tombe, là-haut, nous a fait peur. Il m'a entraînée alors, si brusquement que j'ai poussé un cri. Dans le jardin, il m'a fait courir, si bien que je me suis fait une entorse. Et alors, il est parti...

— Pierre, il vaut mieux ne pas faire venir les gens de la ferme. Nous n'avons pas peur. Nous vous attendrons ici.

— Vous avez raison, sans doute. Je pense qu'il n'y a plus rien à craindre.

— Où donc est-il allé, Christine?

Elles étaient seules maintenant, Pierre les avait quittées. Le matin grandissant ranimait les couleurs vertes, rousses, presque violettes des fougères d'automne; il éveillait les murs blancs des fermes, tandis que sur le ciel lavé d'or et de rose, les montagnes, qui tourneraient au bleu, devenaient d'un violet tendre. Bien qu'elle n'eût de pensée que pour les événements de l'effrayante nuit, Miren

était pénétrée à son insu par la douceur infinie de ce matin d'automne. Il émanait une paix extraordinaire de ce pays vert et peuplé d'innombrables oiseaux. Bientôt, les bandes des migrateurs dessineraient leurs longues flèches dans le ciel vaporeux; on reconnaîtrait les grues, les oies, les vanneaux, les palombes... Les becs-figues feraient escale dans les vignes. Les geais reparaitraient dans les bois, les bergeronnettes sur les chemins humides. Des bandes de chardonnerets, pleines de cris légers comme des duvets se rassembleraient dans les vergers. Les bois conserveraient, jusqu'en décembre, leur vêtue d'or, alors que les roses de Bengale persisteraient à fleurir. Et, dès la mi-janvier, on verrait renaître les primevères...

Elle ne pensait qu'à la pauvre Amélie, à l'étrange rôle d'Antoine, à Christine... Mais la douceur du matin la remplissait de pitié pour la victime et les coupables, de tendresse pour celle qui, maintenant, pleurait silencieusement à ses côtés.

— Christine, dit-elle doucement, il faut tout me dire et j'essayerai de te consoler. Pourquoi serions-nous ennemies? Souviens-toi de nos belles vacances, de nos jeux dans le jardin, de tante Isabelle. Nous étions alors comme des sœurs. Rien ne nous séparait, ne nous éloignait l'une de l'autre... Imagine un instant que ce beau temps-là est revenu, et dis-moi tout, ma petite Christine, comme lorsque tu avais perdu ta poupée dans la lande ou déchiré ta robe...

— Oui, dit amèrement Christine, c'était un beau temps, et il est fini pour toujours.

— Il y en aura d'autres, dit Miren avec toute la confiance de sa jeunesse. Toute la vie est devant nous.

— C'est vrai pour toi. Tu aimes Pierre et il t'aime, et il est digne de ton amour. Lui est venu à ton secours, il ne t'aurait jamais abandonnée dans le danger. J'ai vu cette nuit qu'Antoine était lâche;

je ne comprends pas son rôle, ou plutôt j'ai peur de le comprendre. Son épouvante, à l'idée de rester près de moi et d'être surpris ici, m'a effrayée. Il s'est enfui comme un malfaiteur...

— Peut-être n'est-il pas coupable, dit doucement Miren, mais il a eu peur d'être compromis. Ne le serons-nous pas, Pierre et moi, qui étions dans la maison lorsque Amélie est morte?

— Mais Pierre ne s'est pas enfui, il n'a pas eu peur un instant. Il ne songerait pas à te quitter...

Un instant, Christine se tut, considérant distraitemment sa robe froissée, que l'aiguail criblait de points sombres.

— Vois-tu, Miren, je t'enviais. Je te trouvais trop heureuse. Lorsque tu t'es aperçue que tu étais prisonnière, au lieu de m'inquiéter de ce fait singulier, je me suis mise à rire. J'étais sur le palier du premier étage et tu ne pouvais pas me voir, lorsque tu es montée et que tu as pris la chambre qu'Amélie m'avait préparée.

— Pierre l'avait deviné!

— J'ai ri encore de tes précautions pour t'enfermer. Comme si tu avais peur que l'on pénétrât dans ta chambre. Je suis allée m'étendre sur le lit d'Amélie...

Elle s'interrompit brusquement, frissonnante.

— Mon Dieu, j'ai dormi sur ce lit même où je l'ai vue assassinée... Mais je ne comprends pas du tout ce qui s'est passé ensuite.

— Moi, j'ai compris, dit Miren doucement.

Mais comment le dire à Christine?

— Je suppose que tu as rêvé... Tu as dû croire que tante Isabelle te demandait encore de mettre la robe de ses vingt ans. Tu as voulu aller la rejoindre dans sa chambre, mais la porte était fermée à clef. Alors tu es revenue en passant par le faux placard. Je n'avais pas pu en ouvrir la porte, mais peut-être y avait-il un crochet à l'intérieur, ou bien n'avais-je pas appuyé assez fort sur la

poignée... Tu as porté la poupée de cire sur mon lit et tu es venue la reprendre... Tu es allée ensuite au salon où je t'ai prise vraiment pour le fantôme de tante Isabelle à vingt ans... Et puis tu es montée au grenier où l'on t'a enfermée, et c'est nous qui t'en avons ouvert la porte.

— Qui donc m'avait enfermée?

— Celui qui a tué Amélie et qui, depuis des heures sans doute, se cachait dans la maison. Le pas sur le gravier et dans la maison, la voix qui fredonnait, nous paraissaient toujours les mêmes. Mais ils étaient deux. L'assassin... et Antoine. C'était Antoine qu'on attendait et qui ne se décidait pas à pénétrer dans la maison.

— Non, dit Christine, ce n'était sûrement pas Antoine qui devait venir en complice, mais l'autre... Pablo sans doute, puisque c'est Luis qui a la même voix qu'Antoine.

— C'est donc Pablo qui a tiré à travers la fenêtre; on lui avait sans doute indiqué l'emplacement du piano. Mais il ne pouvait pas savoir que nous l'avions déplacé.

Miren frissonnait à la pensée que, pendant des heures, elle avait été surveillée par Luis, la guettant comme une couleuvre épie un oiseau dans la haie. Il avait dû ouvrir la porte et sortir un moment pour guetter l'arrivée de Pablo qui s'attardait sans doute. Il connaissait probablement la présence de Bichincho dans la cuisine dont il n'avait pas refermé la porte à clef. A moins que ce ne fût Antoine qui, pour essayer de rejoindre Christine, passait par là. N'avait-on pas dit que le trousseau de clefs d'Amélie avait disparu?

Luis, qu'avait dû déconcerter l'arrivée de Pierre, avait pris le parti de l'enfermer avec la jeune fille. Puis il avait repris ses recherches. Sur le point d'être surpris, il avait fui par le balcon. Il était revenu par le même chemin.

Amélie le gênait; elle aurait pu donner l'alarme. Il l'avait tuée.

Et la perle n'était pas dans la maison... Étrange idée qu'avait eue tante Isabelle de la confier à Gachucha. « Je vais confier la perle à Gracieuse... » Pourquoi pas à Kattalin, puisqu'à ce moment-là Kattalin vivait encore? Peut-être Gachucha en ignorait-elle la valeur et l'avait-elle égarée.

Et cependant, lors du premier passage de Christine, la perle tremblait à son cou. Elle était aussi ronde, aussi blanche que les baies qui bientôt fleuriraient, en novembre, aux frêles rameaux des symphorines.

Ensuite, la perle avait de nouveau disparu. Faudrait-il attendre que Christine s'endormît encore et, de nouveau, parcourût la maison, tenant dans ses mains la poupée de cire?

#### XIV

L'enquête serait simplifiée du fait que Luis Enriquez, se voyant pris, avouait tout : le projet formé avec son frère de s'emparer de la perle; au besoin, de faire disparaître Miren, pour que la maison revînt aux dames Sallaberry, et par là, pensaient-ils, à Antoine... Il n'avait pas eu l'intention de tuer Amélie, mais elle avait surgi tout à coup sur le palier devant lui, prête à crier. Il n'avait eu que le temps de lui enfoncer son couteau dans la gorge, de la retenir pour qu'elle ne s'effondrât point, et il l'avait portée sur son lit et

couverte d'un drap jusqu'aux yeux pour qu'elle eût l'air de dormir.

Pablo, qui devait l'aider, n'avait pas osé pénétrer dans la maison. Il avait toujours peur, expliquait Luis avec dégoût. Peut-être s'était-il effrayé des pas d'Antoine que l'on n'attendait point, cette nuit-là, et qui s'étonnait de ne pas voir sortir Christine alors que l'heure du rendez-vous était depuis longtemps passée.

Antoine Espeldoya se trouvait donc hors de cause. On ne le reverrait sans doute jamais en France. Et sans doute, comme Sébastien dont on venait d'apprendre la mort misérable, finirait-il au loin, abandonné de tous.

S'il n'avait souhaité la disparition de personne, il songeait tout de même à s'emparer de la perle, et l'abandon de Christine, dans ce cas, devait être résolu, car il entretenait toujours une correspondance très tendre avec Maravilla Hernandez, la métisse...

Luis avait cru qu'en se faisant passer pour son frère, il obtiendrait qu'on le laissât fuir... Le moyen n'avait pas réussi, mais Miren éprouvait un soulagement intense à songer que l'assassin n'était pas un Espeldoya.

Le rendez-vous avec l'acquéreur, bien entendu, se trouvait remis. Durant quelques jours encore, Miren garderait *Oyarcénia*, en admettant que « la maison du crime » pût encore tenter un amateur...

Pierre et Miren revenaient du cimetière où l'on avait déposé le corps d'Amélie Jauretche. Tout à l'heure, ils retourneraient à Bayonne.

— Heureusement, disait Pierre, que, d'un geste machinal, j'avais fermé la voiture à clef!

— Certes, elle aurait pu convenir à Pablo Enriquez...

— Ou à Antoine! A propos, que devient Christine?

— Son état nerveux est très mauvais. Plus que

jamais, elle se promène la nuit. Pendant très longtemps, sans doute, elle revivra les événements de cette nuit effrayante.

— Elle jouera encore les fantômes. Une chose m'intrigue, Miren. Tout jusqu'ici nous a été expliqué : le repas et le lit mystérieusement préparés, ainsi que les bouquets de roses : c'était Amélie; la porte ouverte pour Bichincho...

— Brave Bichincho qui nous a si courageusement aidés! Je n'aurais pas voulu qu'il eût des ennuis à cause de nous.

— Les gendarmes l'ont pris pour un voisin qui venait veiller et n'ont pas aperçu son ballot de contrebande qu'il avait caché dans le jardin. Il jure que jamais plus il ne se mettra à l'abri dans une maison, même s'il la croit inhabitée. Donc, récapitulons, tout est expliqué : les allées et venues de Christine, les pas autour de la maison et dans la maison, la mort d'Amélie, le chaos de sa chambre — où l'on ne cherchait pas seulement la perle, où l'on devait penser, d'ailleurs, que la perle ne se trouvait pas, mais où l'on voulait reprendre certaines lettres du Venezuela contenant, sur les Enriquez, des renseignements déplorables. La disparition de Christine, nous savons également comment elle a pu avoir lieu. Un seul point demeure obscur.

— Lequel donc?

— L'importance que semblait attacher Christine à la poupée de cire.

— Ma tante y tenait beaucoup. Elle la retirait souvent de la vitrine pour défroisser sa robe, l'épousseter... Je pense, d'ailleurs, qu'on a oublié de la remettre en place.

— Ne l'emporterez-vous pas?

— Oui, certainement, avec le portrait et bien d'autres choses dont je ne veux pas me séparer — si toutefois j'arrive à vendre la maison...

Miren se dirigeait pourtant vers le salon et se

penchait sur le fauteuil où la poupée gisait, abandonnée. D'un geste machinal, la jeune fille défroissa la robe comme le faisait tante Isabelle, tout en examinant la poupée avec une attention étrange.

— Pierre, dit-elle brusquement, je crois que j'ai trouvé.

— L'explication que nous cherchons?

— Beaucoup mieux encore.

— Que voulez-vous dire, Miren?

— Je crois que j'ai trouvé la perle.

Elle ouvrit le petit réticule de velours bleu, sou-taché d'argent; on n'y voyait d'abord qu'un minuscule mouchoir de dentelle, mais au-dessous, il y avait un objet petit et rond.

Au bout de sa chaînette d'or, la perle de l'Infante, la perle des Espeldoya, luisait doucement, pareille à une baie de symphorine dans le doux soleil d'automne.

— Tante Isabelle l'avait écrit dans son journal, mais nous n'avons pas compris, l'autre jour... « Je l'ai confiée à Gracieuse... » et nous avons songé seulement à Gachucha l'idiotè, qui branle la tête et sait à peine parler... J'ai oublié Gracieuse, la chère poupée que je n'osais toucher, mais que j'admiraient tant, autrefois, sous sa vitrine!

— Christine avait-elle donc trouvé la perle?

— Peut-être, dans une de ses promenades nocturnes, avait-elle surpris le secret. Ensuite, elle l'avait oublié, comme elle oubliait tout ce qu'elle accomplissait au cours de ses crises. Mais ce souvenir demeurait en elle. Et, de même qu'elle a retrouvé la robe de soie bleue et la « sortie de bal » et s'en est parée comme lorsque tante Isabelle se plaisait à revoir sur elle les atours de ses vingt ans, elle a été reprendre la poupée et a tiré la perle du réticule. Puis elle l'y a remise, toujours aussi inconsciemment. Comme c'est inconsciemment qu'elle a joué cette valse qui a failli causer sa mort...

Miren reprit pensivement :

— Pauvre Christine, que deviendra-t-elle? La possession de la perle va peut-être changer son existence, éclairer son avenir...

— Je le souhaite, car elle n'est pas comme vous. Elle n'est pas vraie...

— Mais son chagrin est vrai, Pierre!

— Peut-être, mais elle l'oubliera.

— Pierre, est-il possible d'oublier jamais cette nuit effrayante? Je crois que toute ma vie je retrouverai l'angoisse de ces pas dans l'ombre, de ces frôlements de soie, de ces appels dans la nuit, de cette chanson d'amour qui devenait un signal de mort... Je reverrai la pauvre Amélie sous son drap taché de sang, comme Christine l'a vue. Je sentirai encore, me suivant dans l'obscurité, le regard de l'ennemi... Non, Pierre, il y a certaines heures qui ne s'effacent jamais de notre mémoire. Et, pour les avoir vécues, nous ne serons pas les mêmes qu'avant.

Dans les yeux bleu sombre de Miren, sur son front lisse entre les boucles noires, il y avait en effet une gravité nouvelle.

Mais Pierre, tendrement, entourait de son bras les épaules fragiles, qui frissonnaient un peu sous le vent d'automne.

— Mais ces heures, Miren, nous les avons traversées ensemble. Elles nous ont laissé le lien si fort d'un péril qu'on a partagé, une fraternité qui s'ajoute à notre amour. Vous avez raison, nous nous les rappellerons toujours. Mais ce sera pour nous aimer davantage...

Ils suivaient maintenant la grande allée de marronniers où couraient les premières feuilles sèches. C'était comme le chuchotement léger d'une robe de bal.

Gachucha, la tête branlante, s'en allait derrière eux. Le soleil s'accrochait à la maison fermée, à la noueuse glycine. Les rosiers se rejoignaient en

buissons dans les massifs sans forme du jardin détruit.

Miren et Pierre contemplèrent un instant *Oyarcénia* à travers la grille. Des clarines lointaines arrivaient du fond des landes aux fougères roussies, du pied des montagnes bleues sur lesquelles luisaient comme des gouttes de lait des bergeries solitaires et tremblaient les sources comme de l'argent vif. Au-dessus des coteaux, à l'autre bord de l'horizon, on devinait la ligne azurée de la mer.

— Comme le jour est beau ! murmura la jeune fille.

Au tournant, *Oyarcénia* disparut, et, dans l'éblouissement du matin qui allait finir, il n'y avait plus de place pour les fantômes.

FIN

Vous qui aimez les belles lectures,

achetez les volumes de la

# COLLECTION DAUPHINE

---

---

*Elle publie des œuvres d'histoire ou d'imagination dont l'intérêt captivant et la valeur littéraire méritent d'être remis dans le grand courant de l'édition. Elle constitue une bibliothèque de choix et peu coûteuse. Elle convient aux amateurs de belle et saine littérature, aux professeurs, instituteurs, aux lycéens, étudiants, aux bibliothèques d'écoles ou d'entreprises, etc. Plusieurs de ses textes sont introuvables ailleurs, même dans des éditions de prix élevé.*

---

## LISTE DES VOLUMES DISPONIBLES à l'ancien prix de 25 frs

---

### DES ROMANS

6. MONSIEUR DUPIN. Aventures extraordinaires.. Par Edgar Poe.  
18. LE CHASSEUR SENTIMENTAL..... Par Tourgueniev.  
20. MADAME DE LA CHANTERIE..... Par Balzac.  
36. JETTATURA..... Par Théophile Gautier.  
39. L'INTERDICTION..... Par Balzac.  
41. SYLVIE..... Par Gérard de Nerval.  
43. TAMANGO ..... Par Mérimée.  
44. LES SOIRÉES DE MONSIEUR PICKWICK..... Par Dickens.  
46. MARGOT ..... Par Alfred de Musset.

48. LES ÉMOTIONS DE POLYDORE MARASQUIN.. Par L. Gozlan.  
 50. TARASS-BOULBA..... Par Gogol.  
 51. DEUX DRAMES DU BOCAGE..... Par Edouard Ourliac.  
 53. L'HERITAGE..... Par Topffer.  
 55. LE COLONEL CHABERT..... Par Balzac  
 57. CORBIN ET D'AUBECOURT..... Par Louis Veuillef.  
 59. Mlle DE MALEPEIRE..... Par Fanny Reybaud.  
 61. LE LORGNON MAGIQUE..... Par Delphine Gay.

## DE L'HISTOIRE, DES VOYAGES, DES AVENTURES

1. LE VERT PARADIS..... Par Alexandre Dumas.  
 3. LE VOL DE L'AIGLE..... Mémoires de Napoléon.  
 7. MADAME DANS LA CHEMINÉE..... Par Alexandre Dumas.  
 11. UN FRANÇAIS A LHASSA..... Par le R. P. Huc.  
 13. LA CANNE DE JONC..... Par Alfred de Vigny.  
 15. SAUVÉ PAR L'AMOUR..... Par le comte de Lavalette.  
 37. CATHERINE II ET SA COUR..... Par le comte de Ségur.  
 38. L'INDE EN FEU, 1857..... Par Félix Maynard.  
 40. DU SANG SUR LE LOUVRE..... Par Michel de Marillac.  
 42. LES GRANDS JOURS D'Auvergne..... Par Fléchier.  
 45. D'AUSTERLITZ A WATERLOO.... Par le capitaine Coignet.  
 47. JEANNE D'ARC..... Par Michelet.  
 49. SOUS LES DRAPEAUX DE LA LIBERTÉ. Par le comte de Ségur.  
 52. NAPOLEON CAPTIF..... Par Thiers.  
 54. PEINTRE DE REINES..... Par Mme Vigée-Lebrun.  
 56. MERVEILLES DU MONDE..... Par Marco Polo.  
 58. MARIAGES DE PRINCES..... Par Saint-Simon.  
 60. AMOURS DE JEUNESSE..... Par Goethe.

### VOLUMES DISPONIBLES A 30 FRANCS

62. LE PAPE, LE ROI ET MOI..... Par Benvenuto Cellini.  
 63. LE CLOS POMMIER..... Roman par Amédée Achard.  
 64. LA FILLE DU CAPITAINE..... Roman par Pouchkine.  
 65. SALONS D'AUTREFOIS.... Par la Comtesse de Bassanville.



*Si vous ne les trouvez pas chez votre libraire ou dépositaire, commandez-les directement aux*

**ÉDITIONS DE MONTSOURIS, 1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>)**  
*en joignant à votre commande (dans la même enveloppe) le paiement en mandat-poste. Chaque volume franco : 25 fr. ou 30 fr., selon le titre.*

*Pour les Enfants*



LES MEILLEURS ROMANS  
LES PLUS BELLES AVENTURES

paraissent dans

LA COLLECTION **LISETTE**

POUR LES PETITES FILLES

et dans

LA COLLECTION **PIERROT**

POUR LES GARÇONS



*96 pages de lecture captivante*



EN VENTE CHEZ VOTRE DÉPOSITAIRE DE JOURNAUX

ÉDITIONS DE MONTSOURIS  
1. RUE GAZAN - PARIS - XIV<sup>e</sup>

la *Collection*



STELLA

*publie les*

MEILLEURS

ROMANS

ÉDITIONS DE MONTSOURIS

I • RUE GAZAN • PARIS • XIV

*Li*